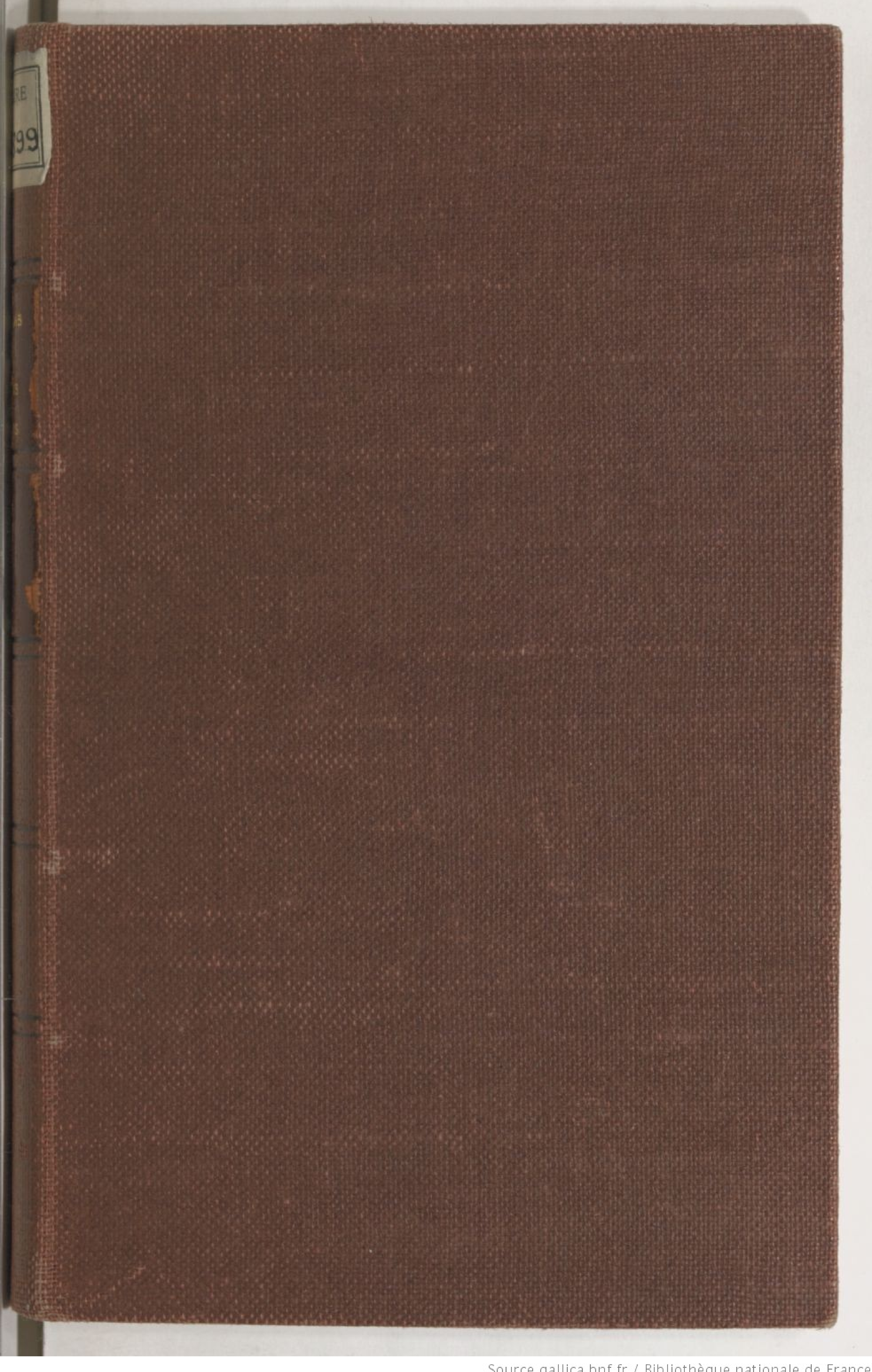
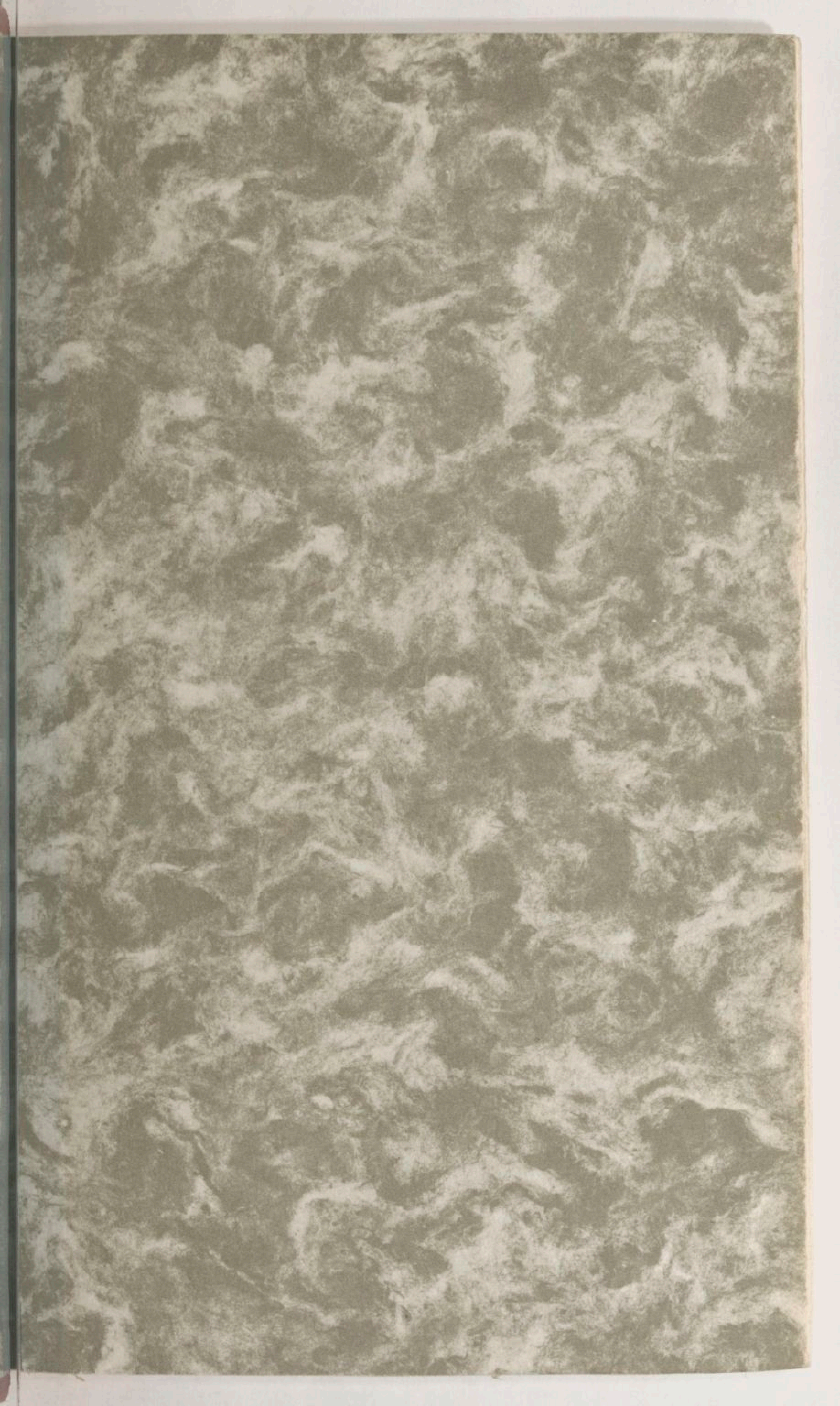






R. LAUB 1973

CONTES

DE

TOUTES LES COULEURS.

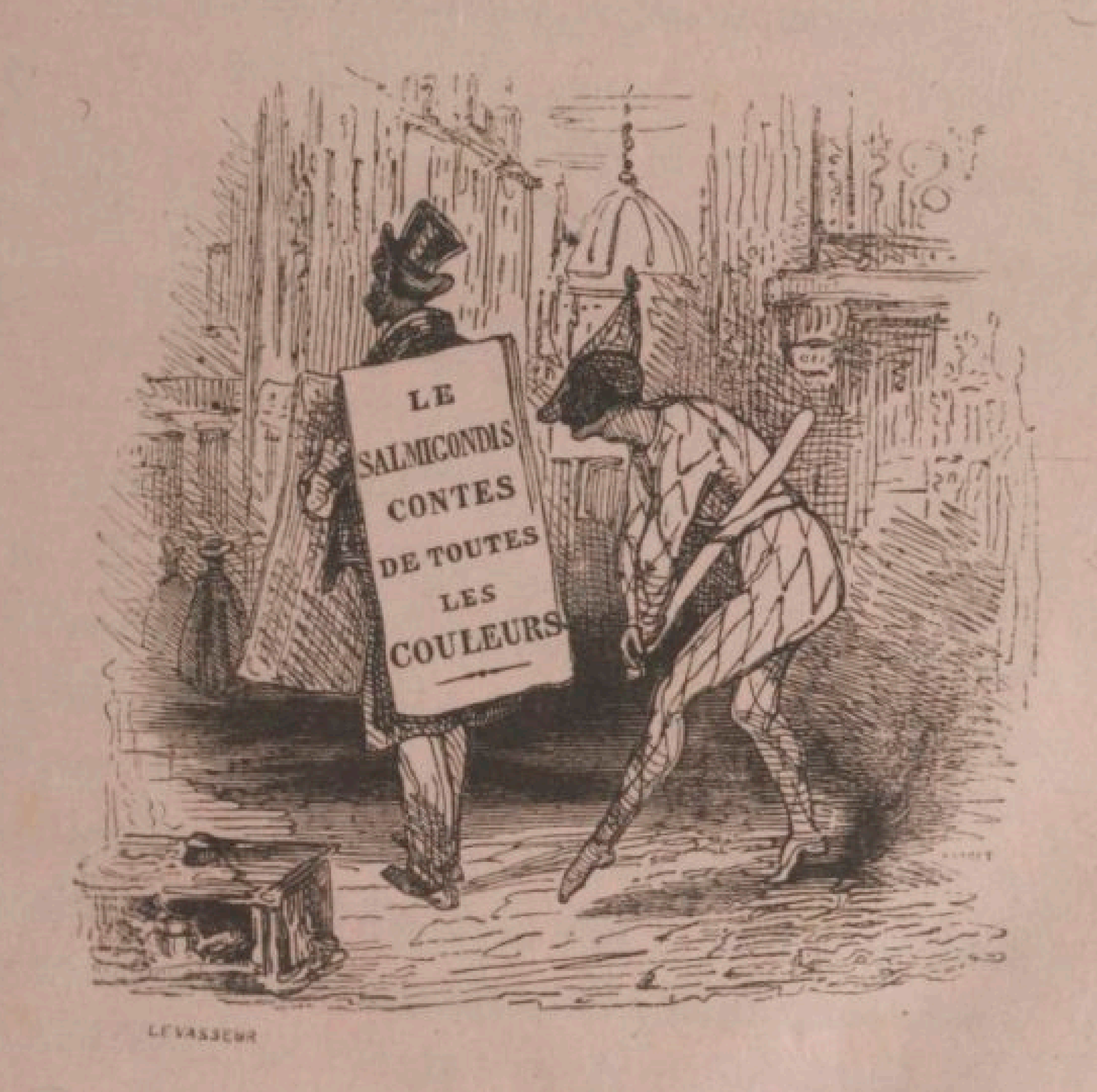
CONTES

DE

TOUTES LES COULEURS.

Variété.

TOME V.



PARIS
H. FOURNIER, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 29.
E. Duverger, impr. 4, rue de Verneuil.
1833

LE SALMIGONDIS.

L'INCONNU,

CONTE SENTIMENTAL ET MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

« Si tu es pot de chambre tant pis pour toi. »
VOLTAIRE.

Les distinctions héréditaires sont assurément la plus raisonnable des inventions humaines. Ce fut une excellente idée que de supposer qu'un homme propage ses vertus jusqu'à sa postérité la plus éloignée. Dans le fait, on ne pouvait trouver de meilleure méthode pour accorder à la multitude le bienfait inestimable d'une dépendance perpétuelle. Si l'on eût borné ce prin-

cipe au roi ou premier magistrat, il n'aurait pas été de moitié aussi admirable, et l'on n'aurait pas obtenu la centième partie de ses heureux résultats. A l'égard de l'hérédité royale, une raison se présente naturellement, en sa faveur, aux esprits les plus superficiels; elle préserve les peuples des dissentions que feraient naître chaque élection de souverain. C'est une vérité que je suis loin de contester; mais les ducs et les comtes? si leurs titres n'étaient pas héréditaires, aurait-on à craindre des guerres, des troubles publics à leur sujet? Je n'en crois rien. Les nations veulent bien se laisser troubler par des individus qui visent à la couronne, elles ne seraient probablement pas aussi complaisantes pour tous ceux à qui il prendrait envie de devenir grands seigneurs. « On ne dérange pas tout le monde pour si peu de chose. » Ainsi donc, puisqu'en permettant à la noblesse de conserver ses honneurs héréditaires, nous n'avons point le but d'acheter la paix, ce n'est pas un marché que nous avons fait avec elle, c'est un don que nous lui octroyons gratuitement. Or, les motifs qui nous portent à cette générosité, sont bien plus profonds que ceux pour lesquels nous consentons à être gouvernés aujour-

d'hui par le roi Soliveau, parce que son excellent père, le roi Grue, nous gouvernait hier. Ces motifs sont même tellement profonds, que pour les hommes simples ils sont tout-à-fait invisibles. Mais un peu de réflexion nous montre bientôt l'utilité de cette pratique. La supériorité héréditaire d'un petit nombre, produit nécessairement l'infériorité héréditaire du grand nombre, ce qui fait que le troupeau peut être mené au gré de ses pasteurs, décemment et légalement. Mesdames les anguilles ont l'habitude d'être écorchées, et cette habitude respectable par son ancienneté, les soumet sans peine au privilége héréditaire de nos seigneurs les coqs.

CHAPITRE II.

La Rencontre.

« Il arriva un certain jour. »

Dans une petite ville, peu éloignée de Londres, vivait une demoiselle nommée Laura. Elle était fille unique et héritière d'un honnête procureur : son occupation favorite était la lec-

ture des romans, en conséquence le cours habituel de ses pensées, la disposait merveilleusement à prendre de l'amour. Un jour elle errait dans les bois, toute pensive, observant avec intérêt la tendresse des petits oiseaux les uns pour les autres, et songeant combien il lui serait doux d'avoir un aimable amant; quand elle aperçut un jeune homme appuyé contre un arbre. Il portait un habit très-élégant, qui semblait un peu trop large pour sa taille extrêmement élancée, son teint offrait cette nuance de blanc jaunâtre que l'usage a consacrée aux héros de roman, ses cheveux noirs descendaient en longues mèches sur son front, et les yeux fixés sur la terre, il murmurait ces mots :

— « Fatale destinée ! horrible pensée ! Pourrai-je lui résister? Non, je serais indigne du nom que je porte! Pendant plus de quatre siècles mes ancêtres ont joui de ce titre, de père en fils, sans que leur lignée ait souffert une seule brèche. Serai-je le premier à jeter ces distinctions héréditaires hors de la famille ? M'en préserve le ciel ! »

Le jeune gentilhomme s'éloigna fièrement de l'arbre et vit, justement en face de lui, miss Laura qui attachait des yeux pleins de ravisse-

ment sur son visage, supposant en elle-même qu'elle avait le bonheur de contempler, pour le moins un lord-maréchal ou un grand-fauconnier. Le jeune gentilhomme s'arrêta, la jeune demoiselle fit de même. Le jeune gentilhomme donna des marques de surprise et d'admiration, la jeune demoiselle soupira. — « Charmante créature ! » dit le jeune homme en avançant le bras par une sorte de mouvement brusque, comme s'il eût voulu donner un coup plutôt que faire un geste courtois.

Pleine de la terreur convenable à une héroïne, Laura se recula et fit un faible cri.

— « Quoi ! » dit le jeune homme tristement, « vous aussi, vous me craignez ! »

Laura fut attendrie jusqu'aux larmes, le jeune homme prit sa main.

Je ne suivrai pas plus loin cette intéressante conversation, il suffit de savoir que les jeunes gens devinrent passionnément amoureux au premier regard, accident arrivé à peu près à tous tant que nous sommes dans notre temps, mais que nous croyons toujours impossible quand il s'agit des autres. En effet, quel homme voudrait admettre qu'un de ses amis puisse avoir eu jamais une bonne fortune ? Cependant, lors-

qu'on voit les salons, les salles de spectacle, fourmiller de ce qu'on appelle ou de ce qu'on appela jadis bonnes fortunes, on devrait avouer que cet honneur est de l'espèce la plus vulgaire! Mais que fais-je? Gardez-vous, lecteurs, de concevoir d'après ces paroles, vraiment déplacées, la moindre pensée désavantageuse à la vertu de miss Laura. Non; l'attachement qui régna entre elle et l'inconnu, était parfaitement platonique. Oh! combien Laura aimait le jeune cavalier! Elle était passionnément éprise de la noblesse, de la grandeur. Il est rare, en effet, que dans les romans favoris des jeunes dames, les héros soient moins que des fils de pairs; les personnages de rang inférieur ne sont introduits que pour être tournés en ridicule, remplir les rôles d'originaux, de pères dindons, de frères bafoués; bref, la grande majorité du genre humain est présentée sous l'aspect qui lui convient, l'insignifiance triviale. D'après ces notions, miss Laura n'aurait jamais pu voir un amant dans le plus aimable des *calicots;* et la certitude d'être aimée d'un homme dont les ancêtres avaient joui pendant quatre cents ans d'honneurs héréditaires, avait pour elle un charme indicible. Mais quels

étaient ces honneurs? Elle interrogeait son amant sur son nom, sur son titre. Il changeait de couleur, se mordait les lèvres, mettait ses deux mains dans les poches de son habit, et répondait : — « Je ne puis vous dire qui je suis. Non! charmante Laura, pardonnez-moi. Un jour vous saurez tout. »

« — Serait-ce un fils de roi? » disait Laura en elle-même. Enfin, elle présenta le jeune gentilhomme à son père. — « Ah! » dit le premier, en serrant la main du procureur, « depuis longtemps, votre famille est bonne amie de la mienne. »

— « Comment, » dit le légiste, « nous connaissons-nous? Veuillez vous nommer, de grace, monsieur! »

L'amant parut confus; il balbutia quelques excuses; il avait en ce moment certaines raisons pour garder l'incognito. Notre inconnu était pourvu d'un long nez, de ces nez militaires; il avait toute la mine d'un homme qui en aurait tué un autre en duel.

— « Ah! ah! » fit le procureur en clignant de l'œil et baissant la voix, « je vous devine, monsieur; vous avez tué votre homme! — Eh! — l'ai-je dit? »

—« Ah ! » s'écria l'étranger, et, se frappant le front avec un geste frénétique, il sortit de la chambre. . .

CHAPITRE III.

Le procureur trouve plus fin que lui.

« Changeons maintenant notre thème. »

MARINO FALIERO.

TOUT était éclairci. L'inconnu avait évidemment transgressé les lois en brave : ce pouvait être un assassin, mais c'était pour le moins un duelliste victorieux. Ceci redoubla l'intérêt qu'il avait inspiré à Laura. Rien n'augmente et ne consolide l'attachement d'une jeune demoiselle comme la supposition que son amant a commis quelque crime énorme. De son côté, le père imaginait qu'il pouvait, dans tous les cas, tirer bon parti de cette affaire. Il résolut de s'informer adroitement de la fortune de sa nouvelle connaissance. S'il était riche, il lui ferait épouser sa fille, sinon il gagnerait en le dénonçant la récompense due à celui qui découvre un criminel. Un procureur est semblable à un arc

tortueux et pourvu de deux cordes. Le nôtre ayant donc formé son plan, chercha l'étranger, et le trouva dans le bois, examinant un arbre. — « Il est bon, très-bon, » disait-il, « on peut l'acheter. »

—« Vous vous connaissez en bois, monsieur? »

— « Hum ! — Oui, je connais les bois d'une certaine espèce. »

— « Avez-vous beaucoup de bois en votre possession? »

— « Quantité, » répondit vivement l'étranger. » — « Et sans doute de la meilleure espèce? »

— « Celle qu'on emploie généralement pour les échafauds. »

— « Oh! c'est la meilleure! » Ici, l'homme de loi fit une pause, puis il reprit d'un air malin : — « Vous ne pouvez plus vous cacher; votre rang se fait assez connaître. »

— « Juste ciel! »

—« Oui ; ma fille vous a entendu vanter les distinctions héréditaires possédées par votre famille depuis quatre cents ans. »

— « Elle m'aurait entendu? »

— « Et le domaine utile, la partie pécuniaire de l'affaire n'en est pas séparé? »

— « Non, le gouvernement pourvoit à notre existence. »

— « Oh ! une pension ! — Héréditaire aussi ? »

— « Comme vous dites. »

— « Eh ! oui ; c'est la manière ordinaire dont les grandes familles vivent aux dépens du public, » murmurait le procureur entre ses dents.

— « Que marmotte-t-il de pendre en public ? » pensait l'étranger tout alarmé.

— « C'est de nos impôts que ces pensions sont tirées, » continua le légiste.

— « Qui est tiré, monsieur ? Que voulez-vous dire ? » s'écria l'étranger.

— « Et si ce n'est pas la meilleure façon de vivre, je veux que l'on me pende, » dit le procureur en terminant son *à parte*.

— « Vous ! » bégaya l'inconnu ; « horrible supposition ! »

CHAPITRE IV.

Sentimens éclairés par les progrès de la raison.

« La joie n'était pas toujours absente
« de son visage, elle y reparaissait en de
« tels instans avec une grace tranquille. »

CHILDE HAROLD.

—« Vous consentez réellement à m'épouser, belle Laura, » dit l'étranger en se mettant à genoux sur son mouchoir de poche.

Laura, le front couvert d'une modeste rougeur, répondit tendrement :

—« Vous êtes si... si séduisant!... et... vous m'aimerez toujours?... et... et... vous me direz qui vous êtes? »

—« Après notre mariage, oui; à présent, non, » dit l'étranger un peu troublé.

—« A présent, à présent; dites-le-moi tout de suite, » répondit Laura d'un ton caressant.

Il garda le silence.

—« Allons! il faut me l'avouer : vous êtes un aîné. »

—« Oui, je le suis, » dit l'inconnu en soupirant.

—« Vous avez dans votre maison un titre ou une charge héréditaire? »

—« Hélas! oui. »

—« Ce titre vous revient? »

—« Il est vrai. »

—« Et vous avez les... les moyens de soutenir votre rang? »

—« Assurément. »

—« Donnez-m'en la preuve, » dit le procureur, qui les avait écoutés, « et ma fille est à vous, quand vous auriez tué votre homme plus de cent fois. »

—« Admirable philosophie! généreux sentimens, dignes d'un siècle de lumières! » s'écria l'inconnu en se jetant aux pieds du légiste.

CHAPITRE V.

Éclaircissement indirect.

« L'ame use son vêtement. »
PLATON.

L'INCONNU portait des habits magnifiques. Le mystère qui entourait son existence attirait sur

lui les regards émerveillés des habitués de la petite auberge où il avait pris son logement. On parlait de lui un matin dans la cuisine de cette auberge, tandis que le garçon brossait son frac. Un tailleur de Londres, qui voyageait dans la province, entra pour demander son déjeuner, qu'il attendait, disait-il, depuis longtemps.

— « C'est vraiment un bel habit, » disait le garçon, sans s'apercevoir de l'approche du tailleur. « Quelle coupe élégante ! » disait la chambrière.

— « Il est doublé de soie blanche, » disait la fille de cuisine, en posant ses doigts gras sur le revers de l'habit.

— « Mais que vois-je ? » dit le tailleur ; « c'est l'habit du comte de Rompicollo. Je ne puis me tromper, il est de ma façon. »

— « Tout est découvert, » cria le garçon, « le gentilhomme est un comte. Jarnigoi ! miss Laura sera-t-elle contente ! »

— « Que dites-vous, monsieur ? ce gentilhomme serait-il, en effet, le compte de Rompicollo ? » demanda l'hôtesse. « John, portez bien vite ces œufs frais à Sa Seigneurie. »

— « Impossible, » dit le tailleur, qui avait

jeté son dévolu sur les œufs; « impossible! le comte a été pendu l'an passé à cette époque. »

CHAPITRE VI.

Le Départ.

« Ils entrent, ils sortent de la scène,
« ils y reparaissent un instant, et leur
« rôle finit par la mort. »

HAMLET.

— « Bonté divine! Quelle étrange aventure! » disait le procureur en reconduisant le maître de la petite auberge. « Je vous suis vraiment fort obligé, monsieur; quand je pense que j'étais sur le point de donner ma fille à un homme qui a été pendu! »

Laura fondait en larmes: « si c'était un vampire! » disait-elle; « car enfin, il n'est pas naturel qu'un homme vive un an, après avoir été pendu. »

Cependant l'étranger descendit de sa chambre, et le groupe de curieux s'ouvrit à la hâte pour lui livrer passage. La fille de cuisine ellemême, qu'il avait coutume de prendre sous le

menton, fit un cri perçant, et tomba évanouie en l'apercevant.

— « Diable ! » dit l'inconnu, en promenant autour de lui des regards inquiets, « serais-je connu ici ? »

— « Oui, vous l'êtes, » cria le garçon ; « le comte de Rompicollo ! »

— « Corbleu ! » dit l'étranger en s'élançant furieux dans le salon, où il s'enferma. Là, il marcha de long en large, à pas inégaux et précipités, en répétant avec rage : « Malédiction sur ces distinctions fatales, ces abominables coutumes héréditaires ! Elles empoisonnent mon existence. Je perdrai Laura, je perdrai sa dot. Non ! je puis encore voler près d'elle, avant que ce valet ait ébruité la nouvelle. Il faudra que, de gré ou de force, elle parte avec moi. Que de gens, hélas ! n'ai-je pas fait partir bon gré malgré ? »

Pour éviter la foule rassemblée dans le passage, l'étranger sortit par la fenêtre. Il courut au logis du procureur, et trouva miss Laura dans le jardin. Elle versait des larmes en abondance, et avait oublié son mouchoir de poche. L'inconnu offrit le sien, et les yeux de la jeune personne se portèrent sur une couronne de

comte, brodée sur l'un des coins, au-dessus des initiales B.-R.

— « Ah ! ce n'est que trop vrai, » dit-elle en sanglottant; le comte de Rompicollo! » L'émotion violente qu'elle éprouvait, l'empêcha de poursuivre.

— « Mort! enfer! Que vous a-t-on dit de lui ? »

Laura prononça d'une voix à peine intelligible, et interrompue par ses sanglots redoublés : « Il a été pen... en... du. »

— « Tout est fini pour moi, » dit l'étranger avec une épouvantable grimace, et il disparut.

— « Oh ! je ne doute plus que ce ne soit un vampire, » dit l'infortunée Laura en pleurant amèrement; « mais, vampire ou non, après un an de pendaison, cela ne ferait pas un mari bien merveilleux.

CHAPITRE VII.

Le Philosophe.

« La tendance du siècle est contre les
« distinctions héréditaires. »

ROYER-COLLARD.

C'était une triste et sombre journée, bien assortie aux événemens qu'elle devait amener. Environ une heure après l'entrevue ci-dessus mentionnée, il commença à pleuvoir à torrens. Le mystérieux étranger cheminait sur la grande route qui conduisait à la capitale du comté. Il espérait atteindre quelqu'une des voitures papliques qui passent par là pour se rendre à Londres. Il boutonna soigneusement le fatal habit, tâchant surtout de mettre à l'abri la belle doublure blanche. — « C'est en vain, » murmurait-il avec amertume, « c'est en vain que j'ai déployé toute cette parure, que j'ai tenté d'échapper à mon sort. Partout il me poursuit, et... n'est-ce pas encore le diable! avec cette abominable pluie, le satin de mes revers sera entièrement gâté. Il faudra du temps avant que je puisse avoir un habit semblable. Il est rare que des hommes de ce rang... Ici, la pluie remplit

sa bouche, et noya le reste de sa phrase. Il regardait autour de lui pour chercher un abri, et ses yeux se portèrent sur une petite auberge au bord de la route, vers laquelle il se hâta de se diriger. Pendant qu'il se séchait à la cheminée, un autre voyageur, assis près d'une table, lisait avec tant d'attention, qu'il ne s'aperçut point de l'entrée de notre héros. Ce voyageur était chauve ; il paraissait avoir passé sa grande année climatérique, et le livre qui absorbait ainsi toutes ses pensées était *Glumen Borchunsicienlornus* sur la convenance de vivre dans un parallélogramme, et de ne se mouvoir qu'à angles droits. Distrait par ses chagrins, l'étranger ne prit pas garde à son compagnon, et, tout en étalant devant le feu ses hardes mouillées, il continua son plaintif soliloque. — « Hélas ! » disait-il, point d'amour pour moi ! je ne serai jamais l'époux d'une aimable, jolie et riche demoiselle ! Les distinctions sociales me condamnent à vivre seul. Affreux droit d'aînesse ! Odieux privilèges héréditaires ! »

Le gentilhomme chauve qui se trouvait être un grand philosophe, et avait écrit un gros livre dans lequel il prouvait clairement que l'homme n'est pas un singe, sauta de joie sur sa chaise,

quand il entendit ces paroles : — « Monsieur, » dit-il avec chaleur en tendant la main à l'étranger, « vos sentimens font honneur à votre intelligence. Vous êtes du petit nombre d'hommes éclairés dont les opinions sont en avant de leur siècle. Les distinctions héréditaires! ce sont là en effet les fléaux de la civilisation. »

— « Vous dites bien vrai, » dit l'étranger en soupirant, « mon vénérable monsieur. »

— « Sans doute, » continua le sage; « vous êtes un fils cadet privé de vos justes droits par le monopole absurde d'un fils aîné? »

— « Non, je suis moi-même l'aîné. J'exerce moi-même, et je déplore ce monopole. »

— « Noble jeune homme! quelle générosité! Voyez ce que produisent les lumières, » dit le philosophe; l'homme éclairé ne peut être égoïste. »

L'étranger, excité par l'exemple, tomba dans un accès d'éloquent enthousiasme. — « Quoi de plus inique, » disait-il, « que ces arrangemens irrévocables de la destinée d'un homme! Nous sommes nés pour une certaine ligne, il faut la suivre. Nos devoirs sont bornés à une certaine routine d'exécution, nous sommes confinés comme des hiboux dans un petit cercle conventuel, séparés du reste du monde par une som-

bre barrière. Jouissant d'un revenu plus que suffisant, rien n'excite notre ambition, notre industrie, les trois quarts de notre vie se passent dans une indolente apathie. Si nous cherchons à étendre nos relations, nous sommes sans cesse rappelés à ce titre fatal qui nous marque du sceau de la réprobation vis-à-vis de nos semblables. Nous ne pouvons suivre nos inclinations; nous ne pouvons nous marier comme il nous plaît; nous ne pouvons échapper à nous-mêmes!»

— « Et, » s'écria le philosophe, qui n'aimait pas moins à parler qu'à écouter, « si ces dangereuses et détestables distinctions héréditaires vous semblent pénibles à vous-même; quels malheurs ne produisent-elles pas parmi vos inférieurs! Condamnés à la pauvreté et à toutes les conséquences de la pauvreté, l'ignorance et le vice.—Ils commettent des crimes, — et vous les pendez! »

—« Nous les pendons! — ah! » Le sensible étranger couvrit son visage de ses mains.

— « Quel attendrissement philanthropique! » dit le philosophe. « Pardonnez ma hardiesse, monsieur, mais je veux avoir l'honneur de me présenter à un homme qui m'inspire la plus haute estime. Je suis l'auteur Slatternobigioso; une

personne aussi éclairée que vous, monsieur, a dû tourner son attention sur la morale, et connaître la véritable nature du crime. »

— « Oui, » murmura l'étranger, « je connais surtout sa fin. »

— « Peut-être aussi avez-vous cherché l'instruction dans la biographie, cette grande école de vérité pratique. Pour moi, je m'amuse en ce moment même à prendre la vie des plus remarquables de mes contemporains. »

— « Et moi, monsieur, » dit l'étranger en mettant son chapeau d'un air délibéré et en jetant à son compagnon, par-dessus son épaule, un regard d'une inexprimable fierté, « et moi, monsieur, je fais la même chose. »

CHAPITRE VIII.

La Jalousie.

« Elle torture ses pensées. »
LE CORSAIRE.

— « AH ! miss, » disait le tailleur, lorsqu'en traversant la petite ville, monté sur son bidet, il rencontra la malheureuse Laura qui rentrait au logis tenant à la main les *Souffrances de Wer-*

ther. « Ah ! miss, l'étourneau a donc pris sa volée ! Comment avez-vous pu vous laisser éblouir ainsi ? Épouser un... »

— « Je sais ce que vous voulez dire, » interrompit Laura d'un air de hauteur, « et je vous prie de garder le silence sur ce point. Vous l'avez donc connu ? »

— « Oui, seulement de vue. Je l'ai vu en des occasions assez marquantes en effet ; je l'ai vu à l'épreuve. Mais vous ne risquez pas de le rencontrer ; il est mandé pour demain matin à la ville voisine. »

— « Juste ciel ! pourquoi ? » dit Laura effrayée, et qui supposait que le comte avait été repris pour achever d'être pendu.

— « Pourquoi?... » dit le tailleur, « préparez-vous à recevoir un coup terrible... il va serrer le nœud... »

— « Misérable ! perfide ! infâme ! » s'écria Laura, toutes ses craintes cédant aux transports d'une jalousie furieuse. « Vous dites qu'il va conduire à l'autel une autre... »

— « C'est exact, mademoiselle, » dit le tailleur ; « la victime attend le sacrificateur, » et il donna des deux et s'éloigna.

CHAPITRE IX.

Dénouement.

« Ce n'est pas pour moi que je fais
« ces choses, mais pour mon pays. »

Aphorisme de PLUTARQUE *lorsqu'il était en place.*

Aphorisme commun à tous les hommes en place.

— « PAUVRE cousin Jack ! » disait le procureur en achevant de déjeuner. « Il en a tant fait qu'il en est arrivé là. Mais c'est notre cousin néanmoins. Nous devons lui rendre tous les devoirs de bons parens. Venez, ma fille, prenez votre chapeau, vous pouvez m'accompagner, cela vous distraira de votre mélancolie. »

— « Mais, papa, j'ai peur qu'il n'y ait une grande foule! C'est un spectacle bien touchant cependant; et je crois de plus que l'air et la voiture me feront du bien. »

— « Vous avez raison, ma fille. » Et les voilà sur la route de la capitale du comté. Arrivés à une grande place, ils voient un échafaud qui s'élevait au-dessus des têtes des spectateurs. Laura sentait ses forces défaillir, son cœur battait, ses jambes tremblaient. Autour d'elle plusieurs personnes causaient. L'une disait à l'autre :

— « Il paraît qu'on a eu bien de la peine à le décider, il ne voulait pas continuer à conserver cette charge. »—« Cependant elle appartient depuis quatre cents ans à sa famille. » — « On prétend qu'il s'était sauvé d'abord, » reprit un troisième interlocuteur, « mais qu'il est ensuite revenu, parce qu'il a su que les émolumens étaient augmentés. Vous savez que toute la défroque lui appartient.

— « Voici notre pauvre cousin Jack, » dit le procureur, « comme il est pâle! »

Laura leva la tête. A côté du cousin Jack, que l'on allait pendre, était une figure bien connue.

— « Le comte de Rompicollo! » cria le procureur, épouvanté. — « Mon amant, mon amant! » s'écria Laura.

— « C'est lui-même, » dit un des assistans; « c'est le bourreau héréditaire! »

— « Un bourreau héréditaire, » dit un lord qui se trouvait là par hasard. « Un bourreau héréditaire! quelle parodie de la pairie! »

Est-ce en effet une parodie, ou la sagesse est-elle égale dans les deux exemples?

E. L. Bulwer.

NICAISE,

OU

L'ENFANT DE CHŒUR,

AVENTURE VALENCIENNOISE.

---

§ I.

Je ne sais pourquoi l'on parle sans cesse de la Flandre comme d'une contrée sans physionomie et dont l'aspect, loin de la réveiller, assoupit l'imagination. La Flandre est un beau pays, fécond, et malgré cela pittoresque. Sans vouloir citer Avesnes et ses environs qui ne le cèdent nullement à la Suisse en riches accidens de terrain et en luxe de végétation ; sans même rappeler ici la petite ville de Cassel, jetée sur une colline, et autour de laquelle le voyageur

stupéfait voit s'étendre un panorama de villes et de bourgs, il me suffira, pour réhabiliter ma patrie, de prendre à témoins tous ceux qui ont visité ses villes les moin en renom chez les artistes; Valenciennes, par exemple : Valenciennes avec sa vaste ceinture de fortifications anguleuses, et les larges eaux qui la baignent; Valenciennes avec ses rues qui serpentent, ses rues toutes noires de la houille que broient sur son pavé les pieds de huit cents mineurs. Mais c'était au quatorzième siècle qu'il fallait voir Valenciennes : des maisons à pignons pointus et sculptés dressaient vers le ciel leur toit anguleux flanqué de quelque pigeonnier en tourelle: un double étage s'allongeait au-dessus du rez-de-chaussée, comme pour servir d'abri et de vestibule au visiteur qui heurtait le brillant marteau de la porte; enfin la plupart du temps, les larges feuilles d'une vigne et ses rameaux tortueux à grosses grappes noires ou vermeilles, tapissaient depuis le seuil jusqu'au toit la façade de ces habitations, et c'était à travers un massif de verdure que se laissait entrevoir l'ogive des fenêtres.

Or, par un soir de l'année 1569, le regard indiscret d'un passant aurait pu, à travers les vi-

traux d'une de ces fenêtres empanachées de verdure, voir une jeune et jolie fille qui se livrait avec sécurité aux soins de sa toilette, comme si la lampe qui l'éclairait n'eût point révélé tous ses mouvemens gracieux. Sa large gorgerette, qu'elle avait quittée, ne cachait plus les ondulations d'un sein blanc et les formes d'épaules voluptueuses ; et ses bras nus et relevés au-dessus de sa tête disposaient avec art de beaux cheveux qui retombaient en longues tresses noires sur une taille élégante et fine.

Un enfant de quinze à seize ans vint à passer devant la fenêtre de la jeune fille, et la vue de ce tableau le fit arrêter tout court. Sa physionomie pâle prit une expression lubrique ; ses yeux gris et cernés de noir étincelèrent : à le voir par derrière, vêtu d'une soutane rouge, la tête nue, rase, et pressée entre deux longues oreilles, on aurait eu tentation de le prendre pour Satan en personne. Mais ce ne fut point l'idée qui vint à l'esprit d'un robuste et beau garçon, dont la main droite saisit fortement, tout-à-coup, une de ces longues oreilles qui ressemblaient si bien à des cornes.

— Ohé ! messire enfant de chœur, demanda-t-il d'une voix forte et sans quitter l'oreille qu'il

tenait, passez votre chemin, ou sur mon ame il vous en coûtera cher.

L'enfant de chœur répondit par une ruade et fit un bond pour fuir. Mais son oreille était trop bien étreinte, et il lui fallut rester en jetant un cri de douleur.

—Voilà un clerc bien appris, qui passe son temps, non pas à réciter des oraisons ou à psalmodier des litanies, mais à regarder faire la toilette des dames. J'en porterai bon rapport à monsieur le curé de Notre-Dame-la-Chaussée.

Ce disant, il secoua plus rudement encore l'oreille de l'enfant de chœur et le lâcha. Le petit vaurien s'enfuit en maugréant, et laissa le jeune homme riant comme il faut de la peur que témoignait le petit clerc, et de sa prestesse à s'évader.

Puis il heurta au logis de la jolie fille qui se faisait si belle. Une vieille femme ouvrit, et bientôt l'enfant de chœur, revenu, put voir à travers les vitraux de la chambrette entrer précipitamment le jeune homme. La jeune fille, les joues empourprées, cachait de son mieux avec ses bras nus, un sein et des épaules nues. Mais elle avait affaire à un gars entreprenant et sans pitié, qui prit de ses deux mains les deux mains de la

pauvre honteuse, et couvrit de tendres baisers tout ce qu'elle se donnait tant de peine pour ne cacher que si mal.

A la fin, elle se fâcha, se mit à battre du pied, et à demander d'une voix toute courroucée :

— Eustache, sied-il à un digne et loyal amant d'en agir de la sorte?

— Oh! ma jolie Barbe! reprit Eustache, qui enlaçait de ses bras la taille de sa maîtresse, sans néanmoins laisser aller les mains qu'il tenait toutes deux à présent dans une des siennes : faut-il se montrer tellement sévère à l'encontre d'un fiancé? N'est-ce pas demain que nous devons être mariés? Demain ne m'appartiendras-tu pas corps et ame, ainsi que je t'appartiendrai? Tu te fâches, méchante, et c'est à moi qu'il siérait de me fâcher. Donne-moi donc en paiement de tes mauvaises querelles un baiser bien tendre et de bon cœur, ou sans cela je croirai que tu ne m'aimes pas.

Barbe ne donna pas le baiser, mais cette fois elle le laissa prendre, et comme il faut, je vous l'assure.

Le petit clerc était toujours là debout devant la fenêtre, bouche et regards béans, et tout pantelant de colère et de lubrieité. Les caresses

des deux amans lui faisaient mal, et il trépignait de voir si heureux l'homme auquel il en voulait tant. A la fin, n'y pouvant plus tenir, il ramassa une grosse pierre, la lança de ses plus grandes forces dans les vitraux, et, à sa grande joie, il vit Barbe s'enfuir toute émue, puis la lampe redescendre du premier étage au rez-de-chaussée. Ne pouvant plus distinguer ce qui se passait, car un grand volet fermait les fenêtres d'en bas, il vint mettre son oreille contre ce volet, et il écouta de son mieux. Hélas! aux tendres caresses avaient succédé des propos non moins tendres. Barbe et Eustache devisaient du bonheur qu'ils avaient de se marier le lendemain, et quand, à l'heure du couvre-feu, il fallut que le fiancé se départît, la mère de Barbe se prit à dire : Or çà, beau-fils Eustache, embrassez votre femme Barbe, et allez-vous-en; demain vous resterez tant qu'il vous fera plaisir.

Craignant de nouveau les horions d'Eustache, le petit clerc regagna le logis du maître des enfans de chœur. Il était si préoccupé et des scènes voluptueuses qu'il avait vues et ouïes, et des vagues projets de vengeance dont son cerveau bruissait, qu'il ne songea point à préparer un mensonge, pour s'excuser de rentrer si tard.

Le maître des enfans de chœur, vieillard sévère, reçut le coupable d'un air goguenard qui n'annonçait rien de bon. Il n'interrompit pas un instant la prière qu'il récitait au milieu des enfans de chœur agenouillés, et parmi lesquels fut se mettre modestement le retardataire.

Quand la prière fut finie, le vieillard donna quelques ordres, comme sans prendre garde à la présence du jeune clerc; puis il enjoignit à ses petits sujets d'aller se coucher. Tout-à-coup il les rappela.

— Eh! vraiment, j'allais oublier de complimenter messire Nicaise Watremetz sur l'édifiante conduite qu'il mène. Il y aura tantôt cinq heures que je l'ai envoyé en message près de monsieur le curé de Notre-Dame, et jugez de sa prestesse, le voici déjà de retour. Il faut que tout mérite ait sa récompense. Or sus, je vais la lui octroyer. Ce disant, il prit une énorme verge, et s'en mit à fouetter sans pitié Nicaise, dont cet horrible traitement exaspéra encore la colère, et enflamma davantage les sens.

Je le revaudrai à Eustache, murmura-t-il tout ensanglanté, et sans verser une larme. Oui, je le revaudrai à ce mécréant...Tout-à-coup ce dernier

mot de malédiction qu'il proféra machinalement: « mécréant, » éveilla chez lui une idée qui s'alliait à-la-fois à son besoin d'excuse et à son besoin de vengeance. Vous m'avez puni, dit-il, tandis que son bourreau prenait du repos, vous m'avez puni, et pourtant Dieu sait si je le mérite. En passant dans la rue des Malineaux, j'ai ouï deux hérétiques qui devisaient entre eux, et qui, forcés de se montrer catholiques, gémissaient de ne pouvoir se marier à leur façon. Je les ai écoutés pour tâcher de les reconnaître.

—Et comment se nomment ces deux indignes païens? demanda d'un air incrédule le maître des enfans de chœur.

—Maître Paul Germez, ils ont nom Eustache et Barbe.

—Vous êtes un brave et digne garçon, reprit maître Paul Germez. Point de doute! oh: non, monsieur de La Haymaide, prévôt-le-comte de Valenciennes, sitôt qu'il connaîtra vos talens et votre adresse pour surprendre les hérétiques, vous donnera place parmi les juges du saint tribunal. C'est un beau poste, et je me recommande à votre protection quand vous y serez. Pour mieux la mériter, permettez-moi d'en finir avec vous, et de vous prouver mon amitié, car

qui bene amat, bene castigat. Ce disant, il se mit à fouetter de plus belle Nicaise Watremetz.

Ce dernier ne ferma pas l'œil de toute la nuit. Le lendemain, quand les enfans de chœur furent réunis pour aller à l'église chanter les offices, ils se mirent en marche deux à deux et suivis de maître Paul Germez. Nicaise, comme l'un des plus grands, se trouvait à la tête de cette petite procession ; il remarqua que son camarade grignotait quelque chose.

— Que manges-tu là? lui demanda-t-il.

— Ne va pas me vendre au moins, Nicaise, car il m'en adviendrait pis encore qu'il ne t'est arrivé hier. Maître Paul a fait acheter une boîte toute pleine d'hosties, je les ai capturées, et tout à l'heure le curé n'en aura pas une pour dire sa messe. En voici une bonne poignée pour ta part, mon cher ; mets-les dans la poche de ta soutane ; et vite encore, et vite, car notre digne maître vient près de nous.

Nicaise glissa les hosties dans sa poche, et entra dans la sacristie avec ses camarades.

Là, il revêtit comme les autres le surplis des bons jours, car il y avait à célébrer un mariage de riches bourgeois.

L'autel était paré comme il faut de fleurs et

de guirlandes; on avait couvert de jonchures les dalles blanches et noires du chœur, et un murmure joyeux se fit entendre dans la nef quand les fiancés fendirent la foule, entourés de la corporation des mulquiniers et de la corporation des forgerons, revêtues de leur costume particulier, et bannières en tête. C'est que, voyez-vous, le riche Nicolas Hollande, père de la mariée, venait d'être élu roi de la confrérie des mulquiniers, et que le futur n'était rien moins que le bel Eustache Morelot, roi de la confrérie des forgerons. Le curé s'avanca au-devant de ces personnages d'importance et se mit à commencer les cérémonies du mariage.

Nicaise manqua de tomber à la renverse en voyant son ennemi de la veille jeter des regards amoureux sur la jolie Barbe. Il lui sembla qu'une main de fer serrait encore son oreille ; les ricanemens d'Eustache à la vue de sa frêle colère, ses paroles d'injure et de dédain, ses bourrades, et par-dessus tout le souvenir de la belle fille demi-nue, tout cela bourdonnait autour de sa tête, et allumait dans ses veines brûlantes une sorte de frénésie.

Après les cérémonies du mariage, et quand la messe fut à demi chantée, les époux s'avan-

cèrent pour communier. Nicaise et son camarade tenaient déroulée devant eux une longue pièce de batiste que les communians portèrent à leurs lèvres. Après cela ils se levèrent pour s'en retourner au prie-dieu d'honneur. Durant ces entrefaites, une des hosties volées par le camarade de Nicaise tomba de la poche de ce dernier, et resta gisante sur les marches de l'autel.

Le curé en se retournant la vit et s'écria : Sacrilége! sacrilége!

A cette brusque exclamation, un murmure sourd et confus se répandit dans toute l'église, et chacun se haussa sur le bout des pieds, grimpa sur les bancs, ou s'accrocha aux piédestaux des colonnes pour mieux voir.

— Sacrilége! répéta le curé d'une voix forte, et en levant les bras au ciel, sacrilége! Un des époux a rejeté l'hostie sainte qu'il venait de recevoir. Sacrilége! le corps et le sang de notre divin Rédempteur sont profanés.

Alors une pensée subite et infernale se rua dans l'imagination du petit clerc Nicaise :

— Je l'ai vu; c'est Barbe Hollande qui a rejeté la sainte hostie. Encore a-t-elle craché et marché dessus avec mépris.

— C'est un infâme complot de ces deux hérétiques, ajouta le vieux maître Paul Germez; cet enfant de chœur les a entendus hier complotant l'exécrable impiété qu'ils font aujourd'hui.

Barbe, pâle, éperdue, joignit les mains et tomba à deux genoux :

— Cela n'est point, cela n'est point vrai; j'ai reçu dans mon sein la divine eucharistie; vrai, messeigneurs, aussi vrai que je respire.

Le curé ramassa l'hostie. — Tenez, regardez, s'écria-t-il, il y a encore là l'empreinte de ses dents! O abomination de la désolation!

Alors le colonel Blondeau s'avança dans la nef, suivi d'un détachement de soldats wallons; cet officier du duc d'Albe, craignant que le rassemblement causé par le mariage d'Eustache et de Barbe ne fût le germe de quelque tumulte, avait fait prendre les armes à un certain nombre de troupes qui gardaient les avenues de l'église. Ce terrible agent des commissaires chargés de combattre l'hérésie marcha droit au chœur, et ordonna aux alguazils de saisir la coupable hérétique.

A cet ordre, Eustache, qui était demeuré jusqu'alors accablé par un événement aussi

prompt et aussi terrible, tira le petit couteau que portaient alors les bourgeois, et s'élança au-devant des soldats. Quelques forgerons voulurent le seconder, mais les troupes qui remplissaient l'église, et dont le nombre augmentait à chaque instant, s'emparèrent de toutes les issues, et Eustache, hurlant de désespoir et retenu par ses amis, vit emporter par les soldats l'infortunée Barbe évanouie.

§ II.

Depuis trois ans, Valenciennes était retombée au pouvoir des catholiques, et le roi d'Espagne avait envoyé en Belgique, pour achever de mettre les protestans à la raison, le duc d'Albe qui a laissé dans nos contrées de si terribles souvenirs.

Le premier soin du duc d'Albe fut d'établir un tribunal dont les pouvoirs étaient immenses; ce tribunal était nommé *le Conseil des troubles*. Le duc l'avait composé de douze juges, présidés par don Juan de Vargas.

Alors commencèrent de nombreuses et horribles exécutions. Sous prétexte d'hérésie, on arrêtait et l'on exécutait sur-le-champ les plus riches bourgeois. La pauvreté elle-même ne fut

bientôt plus un moyen de salut. Il suffisait d'avoir une jolie femme ou une fille de quelque beauté pour être mis au gibet. Les juges espagnols et leurs suppôts, libertins effrontés, trouvaient commode de se débarrasser ainsi de la jalousie d'un rival et d'une surveillance gênante.

Ce fut devant le chef de ce tribunal que la vieille mère de Barbe Hollande se rendit le lendemain de l'arrestation de sa fille. L'heure de midi venait de sonner, et don Juan de Vargas commençait à dîner. Admise dans l'antichambre par un serviteur gagné à prix d'or, la pauvre dame attendit durant deux heures entières que don Juan sortît de table et parût dans l'appartement où elle se trouvait.

Tantôt elle récitait son rosaire et implorait l'aide de Dieu et de la très sainte Vierge; tantôt elle allait écouter à la porte de la chambre où dînait le juge, et elle entendait les éclats de rire et la voix grêle de cet homme, de la volonté duquel dépendait la vie de sa fille. Puis après cela elle craignait d'être surprise dans cette attitude; elle priait de nouveau, ou bien elle marchait; et tout à coup elle s'arrêtait, de peur de troubler don Vargas et d'exciter ainsi son mécontentement. Voilà comme s'écoulèrent deux

heures sans fin, et durant lesquelles l'infortunée épuisa toutes les angoisses qui peuvent étreindre le cœur d'une mère.

Enfin la porte s'ouvrit ; don Juan de Vargas parut.

— Grace, grace ! s'écria la vieille bourgeoise ; pitié ! pitié ! miséricorde !

— La miséricorde est au ciel, sur la terre il n'y a que justice.

— Elle est innocente, monseigneur, elle est innocente.

— Il est salutaire au condamné de mourir innocent, n'est-il pas vrai, Peppa? dit le juge avec un sourire, et en prenant le menton d'une jeune fille qui marchait à côté de lui. Or, sus, allez-vous-en, ajouta-t-il avec un ton sévère, et n'y revenez plus, ou il vous en coûterait cher.

Mais une mère ne se décourage pas si aisément. Elle se jeta aux pieds de la femme qui accompagnait don Juan de Vargas.

— Au nom de la très sainte Vierge, madame, dites un mot pour moi, dites une parole seulement, et ce bon seigneur ne restera pas inflexible. C'est pour ma fille, madame, que je prie, pour ma fille, ma pauvre enfant qui venait de se marier, et que l'on a tout à coup arrachée des

bras de son mari qui se meurt de désespoir, qui peut-être est déjà mort. Madame, quelle serait votre douleur si l'on vous avait arrachée de la sorte à votre mari le jour de vos noces?

Une pourpre épaisse couvrit les joues brunes de l'Espagnole, et don Juan se prit à rire :

— Intercède donc pour cette vieille radoteuse, allons, Peppa, elle te fait de si beaux complimens pour t'y engager! Elle te parle du jour de tes noces. La belle cérémonie! t'en souviens-tu? les cris de ta mère, les arquebusades de ton père, et tous les deux, nous autres, sur mon bon cheval, au galop. L'effroi pour garçon de noce, de vaines malédictions pour chants d'église, minuit pour prêtre.

— Ne parlez pas, oh! ne parlez pas de la sorte, murmura l'Espagnole.

— Et pourquoi donc, ma mie? cria de plus belle don Juan enflammé par l'ivresse. Et pourquoi? et pour qui? pour cette vieille ennuyeuse qui se lamente et m'écorche les oreilles? Que le diable l'emporte, elle et ta sotte pudeur! Il est bien temps, ma foi, d'en avoir. Ne te souvient-il plus, Peppa, des rendez-vous où j'allais par ta fenêtre au risque de me rompre le cou? Et qui laissait cette fenêtre ouverte? qui?

Peppa. Alors tu me disais : Oh ! mon Juan, un regard, un mot de toi, en voilà assez pour me rendre fière. Et maintenant tu rougis d'être ma maîtresse ; devant qui? devant cela! Or donc, la vieille, regardez présentement la porte, et dites votre chapelet en actions de graces de sortir pour retourner chez vous. Si vous êtes curieuse de vous ébattre dans un cachot du *tribunal des troubles*, ou mieux de faire une danse au gibet de la place, revenez me voir. Ce disant, il jeta rudement dehors l'infortunée qui était demeurée à genoux.

Après quoi il passa brutalement son bras autour de la taille de sa maîtresse.

— Je n'aime pas les larmes, joyeuse fille ; ainsi point de grimaces mélancoliques, ou tu crierais à bon escient ; tu sais que le plat de mon épée est dur, Peppa... Viens donc m'aider à vêtir mon manteau de juge militaire. L'heure avance, et il faut que je me hâte. Jacques Hessels, Jean Delvalle, et ce gros ivrogne de Samson Levillain, m'attendent. Qu'ils m'attendent, après tout ; ils sont bien faits pour attendre le lieutenant du duc d'Albe.

Quelques instans après, les tambours battirent, un détachement de soldats se rassembla

devant le logis, et don Juan de Vargas, les joues plus que jamais empourprées de vin, monta sur le cheval qu'on lui avait préparé et se rendit avec son escorte au tribunal du *Conseil des troubles.*

Il y avait déjà une foule immense devant ce tribunal : un corps considérable de troupes, l'arquebuse au poing et la mèche allumée, se tenait là pour contenir les bourgeois dont les intentions n'annonçaient néanmoins rien d'hostile. La plupart regardaient comme avéré le soi-disant sacrilége de Barbe Hollande. Les autres avaient en mémoire la manière expéditive dont le digne lieutenant du duc d'Albe se débarrassait des mutins. Partant, quiconque tenait à la vie et redoutait la hart n'avait qu'à se tenir coi. Ainsi faisait un chacun, et quand Don Juan de Vargas arriva, les flots de curieux s'ouvrirent devant lui et formèrent un large passage d'hommes à têtes nues et humblement déchaperonnées devant le haut et redouté seigneur.

Barbe était déjà là chargée de chaînes et gardée par huit soldats appuyés sur leurs piques. En face d'elle on avait placé tout le clergé de Notre-Dame. Nicaise Watremetz, comme le

plus important personnage de la procédure, se tenait au premier rang. On l'avait fait revêtir de sa plus belle soutane, et le curé se penchait de temps à autre pour lui dire à voix basse quelque parole.

Don Juan de Vargas alla droit à son fauteuil élevé sur une estrade et entouré de siéges plus bas. Il salua de la tête ses assesseurs, invita l'un d'eux, le sieur de la Hamayde, à venir souper avec lui ; et après quoi, se prélassant tout à son aise, il cria et se tournant vers Barbe :

— Voilà donc cette hérétique qui crache sur la sainte eucharistie, et qui la foule aux pieds! Elle paiera cher une pareille impiété, la misérable païenne. Avance ici, bel oiseau rouge, et conte-nous comment et comme quoi elle a commis ce crime, dont un chrétien ne saurait supporter l'idée!

L'enfant de chœur s'avança au milieu de la salle, non sans confusion. Il se fit un murmure d'intérêt, puis un profond silence.

— Parle sans frayeur, joli prestolet, ajouta don Juan ; car s'il se trouvait ici quelqu'un qui voulût te faire un mauvais parti, il passerait mal son temps. Puis, comme pour ajouter la puissance du geste à l'énergie de ses menaces, il tira

du fourreau sa longue épée, et se mit à la faire plier en appuyant sur le plancher la lame bien trempée et brillante de poli.

Nicaise, sans lever les yeux, répéta l'accusation qu'il avait portée la veille contre Barbe Hollande. Celle-ci n'eut que la force de lui dire : — Sainte Vierge! est-ce à votre âge et avec la robe du clergie que l'on peut mentir de la sorte, et faire mettre à mort une pauvre innocente? Ah! Nicaise, que Dieu vous pardonne!

Sa voix était si plaintive, et il y avait tant de désespoir dans ses yeux, que l'enfant de chœur se sentit remué jusqu'au fond des entrailles, et tout prêt à faire l'aveu de son mensonge. Tandis que de la sorte il était assailli d'un côté par le remords et de l'autre par la crainte du châtiment que lui attirerait son aveu, don Juan s'écria:

— Donc vous niez, ma belle! Oh! Faites-la donc parler, vous autres!

Un rideau se leva, le bourreau et ses deux aides parurent et se saisirent de Barbe. Aux premières tortures, elle jeta un cri horrible, et plus morte que vive répondit oui à tout ce qu'on lui demandait.

— C'était bien la peine de se faire tant prier! or çà, écoutez maintenant le jugement que je

vais porter au *nom du Conseil des troubles*.

Moi, don Juan de Vargas, aidé de messire Jacques Hessels, du sieur de la Hamayde, prévôt-le-comté de Valenciennes, et de maître Jean Delvalle, Pierre Corrouelle, Antoine Lebrun et Samson Levillain, je t'ai condamnée et condamne, toi, Barbe Hollande, à être brûlée sur le marché de la ville, après avoir été étranglée par la main du bourreau, et je t'accorde jusqu'à demain à midi pour faire ta paix avec le ciel et recommander ton ame à Dieu.

Or sus, audience levée.

— Maintenant, mon gros compère, allons-nous-en souper, dit-il en appuyant son bras débile sur le bras nerveux du prévôt. Cette hérétique, toute ardée des feux d'enfer, m'a desséché le gosier. Il me faudra plus d'un hanaps de vin pour me le mettre en état. Heureusement que nous en avons du bon, n'est-il pas vrai, messire? ajouta-t-il en frappant sur l'énorme ventre de son convive.

La durée de tout cela fut à peine une demi-heure. La mère de Barbe avait eu le courage d'aller jusqu'au tribunal pour connaître plus vite le jugement; non point qu'il lui restât le moindre espoir, mais poussée par je ne sais quelle force

secrète et impérieuse. Nul des bourgeois n'osa lui parler, encore moins lui témoigner le plus petit intérêt. On s'écartait à sa vue, ou bien on la considérait avec plus de curiosité que de pitié. Puis enfin ceux qui avaient pu pénétrer dans le tribunal en sortirent tout à coup en criant : Elle est condamnée au feu, condamnée au feu! c'est pour demain à midi! Et les curieux amassés là se redisaient l'un à l'autre : Au feu, condamnée au feu, c'est pour demain à midi. Jugez de ce que souffrait la pauvre mère. Anéantie par le désespoir, elle resta là où elle était près de la porte du tribunal, et laissa sans bouger, écouler la foule et s'en aller les hommes d'armes.

Don Juan de Vargas et les juges sortirent sans qu'elle songeât seulement à crier : grace ! Sa fille elle-même, sa fille entourée des soldats et reconduite par eux en prison, passa près d'elle en jetant des cris et en lui tendant les bras ; elle ne fit point un mouvement. Le soir, des amis vinrent la chercher pour lui apprendre la mort de son malheureux gendre. Elle les écouta sans les comprendre, et stupide et silencieuse, se laissa emmener au logis.

Tant qu'on lui donna des éloges sur le bon-

heur qu'il avait eu de révéler et de faire punir un horrible sacrilége, tant qu'il fut l'objet de l'attention générale, l'enfant de chœur, étourdi par une sorte de vanité, ne comprit pas clairement toute la portée de ce qu'il avait fait. Et puis, les joues brûlantes, le cerveau gorgé du sang qu'avaient appelé l'émotion et l'embarras, il était assourdi par un bruissement chaud, par une fièvre réelle dont frémissaient tous ses membres. Mais quand la nuit fut venue, quand il se trouva seul dans l'obscurité, et que le silence et la solitude lui eurent rendu un peu de calme, alors il comprit : alors un gibet et une pauvre femme, belle et demi-nue, qui s'y débattait, se dressèrent devant son imagination. C'était une idée, ou plutôt c'était une vue qui le tuait, et pourtant qui répandait dans ses veines un sang plus âcre. Il se tordait sur sa couche, il se levait, il errait par tout le logis, il venait se rejeter sur sa couche. S'il avait pu pleurer, il aurait moins souffert ; mais non : pour cela ses veines étaient trop brûlantes, sa poitrine trop oppressée, ses yeux trop secs et trop douloureux. Une idée l'entourait, l'étreignait, pressait sa face horrible contre celle de Nicaise. Au gibet ! au gibet la belle fille nue !

La nuit de Barbe Hollande se passa au contraire dans une sorte de malaise paisible produit par l'abattement et le vague ressentiment des tortures qu'elle avait subies. Chez elle la stupeur physique produisit la stupeur morale. En s'en allant du tribunal et à l'aspect de sa mère, elle était sortie par une secousse passagère de cet anéantissement des sensations ; mais après cela elle y était retombée plus profondément que jamais ; le lendemain matin, quand un prêtre entra dans son cachot, vint s'asseoir auprès d'elle, et se mit à lui parler de crime et de repentir et de miséricorde, elle, stupide et débile, se releva quelque peu sur les dalles de pierre où on l'avait couchée, et puis elle laissa lourdement retomber sa tête qui retentit sur le grès. Ni les exhortations les plus suppliantes, ni les menaces les plus terribles de la vengeance divine ne purent obtenir d'elle une seule parole, un seul signe.

Après le prêtre, ce fut le bourreau ; elle se laissa faire par lui comme il le voulut. Par un raffinement de cruauté, d'usage alors en Flandre, et pour suppléer au baillon, l'homme de sang tira au dehors la langue de la patiente, la retint avec deux petits crocs, et en brûla le bout avec un fer

rouge. De la sorte, la langue enflait si fort qu'il devenait impossible de proférer même un cri confus. Barbe Hollande subit cela sans sortir de son abattement : à peine tressaillit-elle un peu quand le fer rouge la mordit.

On la mena au gibet, on brûla le cadavre, et tout fut fini.

Six mois après cet événement, les enfans de chœur étaient allés se promener dans les environs de Valenciennes, sous la surveillance de leur maître Paul Germez. Nicaise Watremetz n'était pas le moins folâtre d'entre eux; car il avait retrouvé toute sa perverse espiéglerie d'autrefois, et le souvenir de Barbe Hollande ne revenait plus l'assaillir qu'à de longs intervalles; encore le repoussait-il bien vite et sans beaucoup d'efforts, ce souvenir.

Il venait de jeter un de ses camarades dans une mare infecte, et s'en allait bien vite raconter ce méfait à maître Paul, afin de faire rejaillir le blâme sur sa victime, quand tout à coup il se sentit happer à la gorge par deux longues et sèches mains. Il tourna la tête, et, jugez de sa terreur! c'était une vieille femme ou plutôt un spectre qui le tenait de la sorte; et les traits de ce spectre rappelaient d'une manière hi-

deuse, mais irrécusable, les traits de Barbe Hollande. Et ce chef horrible riait aux éclats, et ce corps horrible, couvert de lambeaux, sautait et tournait; et l'étreinte de ces doigts de fer se resserrait de plus en plus. Les yeux de Nicaise lui sortaient de la tête; il étouffait, il ne pouvait crier, et la frayeur paralysait le peu d'efforts qu'il aurait pu tenter pour s'enfuir.

Cette lutte ne fut pas longue; car la vieille femme et l'enfant tombèrent ensemble, et quand on accourut au secours de Nicaise aucun effort ne put parvenir à détacher du cou de la victime les mains de la mère de Barbe Hollande; car c'était cette mère devenue folle qui avait reconnu l'assassin de sa fille.

Tandis que les enfans de chœur et les passans considéraient cette scène épouvantable, tout à coup la vieille se releva et releva sa victime;puis ouvrant ses deux mains ou plutôt ses deux serres, elle cria : Avoue !

— Barbe était innocente, murmura Nicaise; c'est moi....

La vieille lui asséna un coup violent sur la tête; elle allait recommencer, mais on put enfin la saisir.

Et soixante ans après ces événemens, les enfans de Valenciennes se détournaient avec terreur d'un mendiant dont la tête se penchait hideusement sur l'épaule gauche. On l'appelait : *Nicaise au cou tors.*

S. Henry Berthoud.

LOUISE HELWING.

— Voyons, ma fille, sois plus raisonnable; cesse de me parler ainsi. Je te le répète : ce mariage est impossible... tu dois y renoncer. Certes ce n'est pas sans regret que je me suis déterminé à cette rupture. Je rends justice tout le premier aux bonnes qualités de M. Z....r et au nom honorable qu'il porte; et si, avec cela, il eût pu justifier seulement de 100,000 florins, tu n'aurais jamais eu d'autre mari. Tu vois si je sais l'apprécier!... Car enfin, avec la dot considérable qui t'attend, tu peux facilement prétendre aux plus beaux partis de Berlin... Mais, en conscience, je ne puis t'accorder à un mince lieutenant aux gardes qui n'a pour toute fortune que son épaulette et son épée!

— Eh bien! mon père, Francis n'est-il point

brave? ne peut-il pas s'élever?... D'ailleurs, je l'aime!... vous le savez.

— J'avoue que j'ai peut-être eu tort de l'admettre pendant deux mois dans la maison avant d'avoir pris les renseignemens positifs qui viennent de m'être donnés sur sa fortune.

Enfin, mieux vaut tard que jamais; et aujourd'hui que je connais toute la vérité, il est de mon devoir de le congédier. Aussi l'ai-je fait... Et ce matin même on lui a remis de ma part une lettre de remercîment. Tu vois donc bien que tes prières viendraient trop tard, puisque c'est une chose terminée! Allons, ma chère Louise, tâche de ne plus penser à tout cela... Promets-le-moi!

— Promettre de tout oublier! Que me demandez-vous? Le puis-je donc?

— Ma fille, je vous croyais plus sensée.

— Mais ce n'est pas ma faute, mon bon père! En l'aimant, ne vous obéissais-je point?... N'est-ce pas vous qui me l'aviez désigné pour époux?... Je n'y pensais pas, moi! Je ne l'avais jamais vu!... Je ne connaissais pas sa mâle et belle figure, ses manières si nobles et si élégantes!... Je ne connaissais point surtout ce caractère loyal et généreux, cette ame si tendre et si éle-

vée!... Aujourd'hui que je connais tout cela, que tant de sources de bonheur me sont ouvertes, que Francis m'aime comme moi je l'aime, qu'il y a pour moi dans son cœur un dévouement infini qui doit me rendre la plus heureuse des femmes, aujourd'hui que tout cela m'est offert, vous voulez que je rejette tout!... Oh! non... mon bon père... cela ne peut pas être... Vous ne le voulez point, n'est-ce pas?

— Assez, Louise. Je vous ai déjà dit...

— Enfin, qu'est-ce que cela vous fait? Ce que vous me donnerez suffira pour tous deux. Nous serons toujours assez riches!... Que je sois sa femme! Oh! oui, sa femme sera si heureuse!... Dites, le voulez-vous?

— En vérité, ma pauvre fille, ton opiniâtreté m'afflige; crois-en mon expérience... Tu sais si j'ai d'autre but, d'autre pensée que ton bonheur?

— Mon bon père!

— Eh bien, je ne veux point qu'un jour tu puisses me reprocher de ne pas t'avoir protégée contre les écarts d'une folle passion. Suis mes conseils; bientôt, sois sûre, tu t'en applaudiras.

— Mais jamais je ne pourrai en aimer un autre!

— Un pareil sentiment passe vite... Quant à présent, j'ai le droit d'exiger une soumission aveugle, et j'y compte, mon enfant. Toutefois, il me serait plus doux de ne rien devoir qu'à ta propre volonté et à ta confiance en moi. Sois bien convaincue, ma Louise, que dans le mariage il faut surtout prendre pour règle les convenances sociales de rang, de position, de fortune; c'est la vraie base du bonheur!

Pour te consoler, je puis t'apprendre qu'on m'a déjà parlé d'un parti magnifique : un des plus riches banquiers de Berlin, le chevalier Inandez!

— Cet Espagnol, qui habite la Prusse depuis cinq ans?... l'homme le plus violent et le plus jaloux, à ce qu'on dit!... Oh! je le déteste d'avance!

— Point de ridicules préventions, ma fille; quand tu seras plus calme, nous verrons ensemble à prendre un parti là-dessus... Pour ma part, je t'avoue que cette union me paraîtrait fort avantageuse. Voyons, ma chère enfant, sèche tes larmes. Que diable! pour être heureuse, il faut savoir faire quelques sacrifices...

Après tout, si ce mariage se faisait, croyez-vous, petite folle, que vous seriez bien à plaindre avec vos diamans, vos parures, vos équipages et tous les agrémens d'une vie d'opulence et de loisir? Allons... allons... embrassez-moi; il y a là de quoi vous consoler. Au surplus, nous en reparlerons... Mais surtout, qu'il ne soit plus question de Francis, entendez-vous?

Celui qui parlait ainsi était le baron Helwing, riche propriétaire de Berlin, et habitant l'un des somptueux hôtels de la Newstadt.

Déjà vieux, il voulait donner à sa chère Louise, son unique enfant, un protecteur pour le temps où il ne serait plus : ce mariage était l'objet de toutes ses pensées.

Francis Z.....r avait semblé d'abord répondre à ses vœux; et il s'applaudissait de voir son choix ratifié par l'heureuse Louise. Mais bientôt, ayant découvert que le jeune officier était sans fortune, il avait cru devoir rompre l'union projetée.

Le baron Helwing était l'un de ces hommes qui tiennent surtout à la partie confortable de l'existence, sans prendre grand souci du reste. Avec de telles dispositions il lui était difficile

d'apprécier ce qu'il pouvait y avoir de bon et de légitime dans cette affection de sa fille. Aussi, les prières et les larmes de cette dernière le trouvèrent inflexible. Habitué qu'il était à arranger sa propre vie comme ses autres affaires, il crut qu'il pouvait arranger ainsi les affections et le bonheur de sa fille. Son parti une fois pris, il fut inébranlable.

De son côté, Louise, quoique capable de profondes et durables affections, n'avait cependant pas assez de force ni d'énergie pour oser résister en face à l'autorité d'un père qu'elle chérissait. Victime résignée, elle se tut et renferma au-dedans d'elle-même toutes ses douleurs. Dès ce moment, elle avait perdu son meilleur ami. . . et son cœur resta fermé pour son père.

Pouvait-elle l'ouvrir à celui qui venait de détruire si cruellement ses plus chères espérances de bonheur... qui prétendait généreusement lui donner de l'or, beaucoup d'or, en échange de cette vie toute d'amour et de dévouement qu'elle avait rêvée, la pauvre jeune fille, dans les bras de son cher Francis!

Le baron Helwing, ébloui par l'immense fortune du chevalier Inandez, ferma les yeux

sur tout le reste. Il avait bien entendu parler du naturel emporté de cet homme, de son caractère bas et odieux; mais loin de rechercher jusqu'à quel point ces bruits étaient fondés, il s'était plu à recouvrir tous ses vices de son manteau d'or.

Dès que Francis eut perdu l'espoir d'obtenir la main de Louise, il lui écrivit le billet suivant, son dernier adieu :

« Votre père n'a point vu ce qu'il y avait d'avenir dans mon amour! Que n'aurais-je point fait pour illustrer un nom qui eût été le vôtre!... Il me repousse... c'est lui qui brise mon épée et ma vie! Adieu... j'oublierai peut-être mon propre malheur, si je sais que vous êtes heureuse! » — Et il rejoignit l'armée, alors en campagne contre la France.

Peu de temps après, Louise fut mariée au chevalier Inandez.

Alors seulement elle put bien connaître l'homme auquel sa destinée venait d'être enchaînée.

Quand elle vit à nu cette ame sordide et hideuse, n'ayant d'autre besoin que celui de l'or, d'autre passion que celle du mal, dont toutes

les facultés portaient je ne sais quelle infernale empreinte, l'infortunée comprit affreusement de quel poids cette fatale union pèserait sur toute sa vie.

L'insipide opulence dont elle était entourée ne lui faisait que mieux sentir le vide affreux de son existence.

Oh! que les heures s'écoulaient lentement à son gré! Combien les vingt années de sa vie de jeune fille avaient été plus courtes que la seule année qui suivit son mariage!... Plus d'une fois, en songeant qu'elle pouvait vivre longtemps encore de cette vie, Louise désespéra d'elle-même et demanda au ciel la fin de tous ses maux, tant la mort lui semblait préférable à une telle vie!

La mort l'entendit cependant... mais pour porter le dernier coup à son cœur.

Bientôt son père mourut...

Et avec lui elle perdit son seul et dernier appui, tout ce qu'elle pouvait encore aimer sans remords.

La fin du vieillard ne fut, hélas! ni douce ni paisible. Ses yeux s'étaient enfin dessillés... Quand il connut son gendre, il mesura avec effroi l'abîme où son fol amour des richesses

avait précipité sa malheureuse fille... et sans doute cette pensée hâta sa mort. Louise pourtant n'avait jamais songé à lui imputer le désastre de sa vie... elle aimait trop son père.

Mais lui, au lit de mort, vit de cette vue profonde des mourans la future destinée de sa fille... et il laissa échapper ce cri déchirant: Louise, pardonne-moi!

Et elle lui ferma les yeux; la pieuse enfant avait pardonné depuis long-temps.

Louise resta seule sur la terre.

Francis vivait cependant...

Ah! si du moins Dieu eût permis qu'elle fût mère!... Un enfant à elle, pauvre orpheline privée de toutes les joies de ce monde, de toutes les félicités de l'amour!... Oh! qu'un enfant l'eût rendue heureuse! Avec quelle idolâtrie elle l'eût chéri, cet être désormais le seul compagnon de sa triste existence! Comme elle aurait épanché sur l'innocente créature les trésors d'amour que Dieu avait mis en elle! Quelle félicité pour Louise de pouvoir aimer dans son enfant tout ce qu'elle avait aimé au monde, de le couvrir de baisers et de larmes, de lui prodiguer les brûlantes caresses qu'un autre ne pouvait rece-

voir!... Oh! oui, avec un enfant elle pouvait encore être heureuse.

Pauvre jeune fille! quelle affreuse destinée au lieu de cet avenir de paix et d'amour qu'un jour dans sa vie elle avait vu briller au loin comme un éclair de bonheur!...

Au milieu de l'abandon de cette existence flétrie avant le temps, que n'aurait-elle pas donné pour revoir, ne fût-ce qu'un instant, Francis, son beau fiancé! Aussi sa seule richesse était-elle, avec la mémoire révérée de son père, ses souvenirs d'amour! C'était tout ce qui lui restait de sa vie passée.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis son mariage... Tout à coup la jalousie de son mari sembla se rallumer plus active et plus cruelle que jamais. Quelle en pouvait être la cause?

Inandez savait qu'avant d'être à lui, Louise avait aimé. Le nom de Francis, mêlé peut-être par mégarde à une prière de l'infortunée, retentit un jour à son oreille comme un signal de mort. Il songea que les renseignemens qu'il avait recueillis sur son ancien rival pourraient bien être faux... que le bruit de son récent mariage avec une jeune personne des environs de Berlin avait peut-être été imaginé pour

lui faire prendre le change... que peut-être la seule chose vraie, dans les rapports de ses agens, était le retour de Francis à Berlin... Que sais-je enfin !... Ces soupçons devinrent le motif d'une surveillance de plus en plus odieuse et outrageante. Et bientôt par ressouvenir de sa terre natale, il fit venir d'Espagne, comme denrée du pays, une duègne bien éprouvée, la dona Menza, qu'il chargea, sous le titre de dame de compagnie, du soin injurieux de surveiller sa femme.

Un tel emploi convenait au reste à l'ame basse et souillée qui l'acceptait.

Aussi dona Menza le remplissait-elle avec une conscience impitoyable.

Dès ce moment, Louise perdit toute liberté, et une infâme inquisition vint flétrir jusqu'à ses joies les plus innocentes.

L'œil sec et perçant de la duègne était là inévitable, toujours ouvert, observant le moindre geste de sa victime, épiant ses plus secrètes pensées.

Ce ne fut même pas sans prières que Louise put conserver à son service une jeune femme de chambre élevée avec elle, et qui lui était restée dévouée ; tant la sombre défiance de

son mari la poursuivait jusque dans ses moindres affections !

Louise, au sein de l'opulence, vivait isolée, loin des fêtes et des plaisirs du monde. Seulement, de temps en temps, par l'ordre d'Inandez, dona Menza l'accompagnait au grand Opéra...

Sa passion pour la musique lui eût rendu cette faveur précieuse, si l'odieuse présence de cette femme n'eût corrompu pour elle tout le charme de la plus belle harmonie, fût-ce l'harmonie des anges ! Aussi redoutait-elle ces longues soirées d'Opéra, en tête à tête avec la Menza. Peut-être pour ce motif celle-ci semblait y prendre un plaisir extrême ; et elle n'était jamais de si belle humeur qu'à l'Opéra.

Elle vint un jour, d'un air rayonnant, annoncer à madame Inandez que le soir même elles devaient y aller ensemble... Telle était la volonté de son mari.

Il faut le dire cependant, malgré tout le dégoût que lui inspirait dona Menza, Louise ne revoyait jamais sans un secret plaisir l'Opéra de Berlin... Une fois dans sa vie elle y était venue avec Francis entendre le Freyschütz.

Quelle fut son émotion en apprenant qu'elle allait voir encore le chef-d'œuvre de Weber! Il lui sembla que cette soirée devait être heureuse !

Ce soir-là il y avait foule à l'Opéra de Berlin, foule choisie, parée, élégante et artiste... telle qu'on la trouve aux Italiens de Paris, à une représentation de don Juan ou du Barbier.

La salle, brillante de mille parures, animée de mille joies, offrait un coup d'œil vraiment magique.

Tous les dilettanti étaient à leur poste.

Une loge aux premières restait encore vide ; seule elle semblait rompre l'harmonie de ce bel ensemble, et faire tache dans cet immense tableau.

Bientôt la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer une jeune femme, dont la mise parfaitement simple contrastait avec les riches toilettes qui brillaient autour d'elle.

La jeune dame alla s'asseoir au premier rang de la loge, tandis qu'une femme âgée et vêtue de noir se plaça derrière elle, au second rang.

Tous les regards se fixèrent de ce côté.

La jeune femme n'était pas d'une beauté remarquable; mais on était frappé de l'expression triste et mélancolique de sa physionomie; son front pâle semblait couvert d'un nuage, on voyait que le malheur y avait passé. On eût dit que sa bouche gracieuse ne connaissait plus le sourire. Sa tête était petite, mais jolie; ses yeux noirs et brillans attestaient la vivacité de son esprit et la puissance de ses affections.

C'était une de ces figures qui à la première vue ne laissent point indifférent, mais qu'on aime d'autant plus qu'on les observe mieux.

Les deux femmes qui venaient d'occuper ainsi l'attention distraite des curieux de la salle étaient madame Inandez et dona Menza.

Au milieu de toutes ces passions qui se croisaient et s'agitaient autour d'elle, vives, animées, bruyantes; de toutes ces physionomies mobiles, qui, comme des prismes brillans, semblaient refléter capricieusement la joie et le plaisir sous leurs aspects fugitifs et multipliés, Louise seule restait froide et pensive.

Il était aisé de voir que cette atmosphère de fête lui faisait mal.

Il lui semblait que cette foule si belle, si riante, si heureuse, n'était là que pour lui faire insulte, à elle déshéritée de tout ce bonheur.

Dans cette foule, pas un regard qui cherchât le sien, pas une voix qui pût répondre à la sienne, pas une ame qui sympathisât avec son ame.

En ce moment un profond silence se fait dans la salle; l'orchestre commence l'ouverture; la foule écoute et applaudit.

Mollement bercée par l'harmonieuse musique de Weber, Louise se souvient de Francis.

Quand elle l'entendait avec lui, combien cette musique lui semblait douce, expressive!... Comme son rhythme puissant la remuait!... Quel charme, quelle poésie elle trouvait à ses suaves mélodies! Comme son ame émue s'harmoniait bien alors avec cette admirable partition, si folle et si terrible, si grave et si légère tour à tour! Alors aussi, comme les parures et les joies de la foule l'enchantaient! qu'elle aimait l'éclat des décors, l'éblouissement des lustres! Comme tous ces airs de bonheur, de fête, comme toute cette magie l'agitait, la rendait folle de plaisir!

Aujourd'hui rien n'est changé pour ce monde

qui l'entoure... Mais quel abîme entre elle et Francis !

Louise essuya une larme.

La toile était levée et les acteurs depuis longtemps entrés en scène.

Dona Menza, subjuguée, comme autrefois Cerbère par les accords du divin Orphée, oubliait Louise pour écouter de toutes ses oreilles... tant la musique a de puissance, même sur les organisations les plus dégradées !

La foule ravie applaudissait le fameux chœur des chasseurs.

C'est lui !... s'écria tout à coup Louise en apercevant Francis au balcon.

Et sa voix fut couverte par le bruit des applaudissemens qui redoublaient.

Son éventail s'échappa de ses mains, sa bouche resta béante, ses yeux devinrent brillans et humides, tout son corps trembla. Elle tomba à la renverse sur sa chaise... Elle se trouvait mal.

— Cette dame s'évanouit, cria quelqu'un à la dona Menza qui, toute préoccupée d'un air délicieux, n'avait rien vu de ce qui se passait.

Il y eut un instant de légère rumeur dans la salle.

On transporta Louise dans le foyer pour lui donner les secours nécessaires.

Bientôt elle reprit connaissance et parut presque entièrement remise.

Dona Menza, qui attribuait cet évanouissement à la chaleur, s'en inquiétait assez peu.

La dona, comme on sait, aimait la musique, et tenait à voir son opéra tout entier; aussi vous l'eussiez vue pestant de bon cœur d'être dérangée de la sorte, au plus fort de son admiration, pour une indisposition si légère.

Louise en effet se trouvait beaucoup mieux.

La Menza, qui voulait en finir promptement, lui proposa d'aller respirer l'air quelques instans sur le balcon du foyer, espèce de salle de verdure ou plutôt de parterre élégant, orné en toutes saisons de fleurs et d'arbustes, et recouvert d'un gracieux auvent de forme chinoise.

Au moment où les deux femmes parurent, quelques étudians allemands se trouvaient là, dans un coin du balcon, groupés comme vous pouvez les avoir vus en Allemagne sur toutes les places publiques des villes d'université... Toujours les mêmes.

Même extérieur : Presque tous beaux et

grands; les cheveux blonds et lisses, tombant en boucles sur l'oreille ; petites moustaches et large impériale : l'air calme, grave, un peu rêveur, quelquefois hautain.

Même costume : Casquette brune ou chapeau de feutre élevé, à bords étroits; courte redingote de couleur noire ou brune ; longues bottes à l'écuyère ; sabre traînant à la hussarde.

Mêmes mœurs : Grands parleurs, aimant surtout à discuter, politiquant beaucoup, emportés, querelleurs, toujours le sabre au poing, et leur longue pipe à la bouche.

On pense bien qu'une société ainsi composée dut effrayer tant soit peu notre prudente et sévère douairière. Heureusement la discussion était à sa fin, non qu'une discussion puisse jamais finir, mais on était las et l'on vidait les pipes.

Tous rentrèrent dans la salle.

Louise et dona Menza restèrent entièrement seules.

Celle-ci, tout-à-fait rassurée, crut pouvoir laisser madame Inandez se promener quelque temps, jusqu'à ce qu'elle se sentît parfaitement bien.

Elle lui recommanda de ne pas quitter le balcon où personne ne pouvait l'apercevoir; et

après avoir jeté encore un regard scrutateur autour d'elle, la Menza retourna dans sa loge, où elle fut juste à temps pour applaudir l'admirable finale du second acte.

Louise avait besoin d'être seule... L'apparition inattendue de Francis l'avait tant émue! Elle alla s'asseoir sur un banc placé dans le renfoncement du balcon.

Le silence régnait sur la place du théâtre; le temps était brumeux, les étoiles pâlissaient au firmament, et on distinguait à peine, à travers l'obscurité de la nuit, la robe blanche de Louise.

Tout à coup le bruit de pas légers s'est fait entendre... C'est Francis! Louise l'a reconnu.

— Francis!... dit-elle à voix basse.

— Louise!... Il se jette à ses pieds.

Tous deux se turent quelques instans : leurs ames s'étaient comprises.

Louise versait des larmes.

— Tu pleures, Louise!

— Oh! c'est de bonheur!... mon Francis!... Te revoir!.. Je suis si contente!.. Songe donc... Laisse-moi pleurer... Ces pleurs-là me font tant de bien!... Cher Francis!... Mon Dieu!

quel bonheur!... Moi qui croyais ne jamais le revoir! Pauvre ami!... mais parle-moi donc... je t'en prie... Il y a si long-temps que je n'ai entendu ta voix... Oh! que je suis heureuse!

— Chère Louise, tu ne m'avais donc pas oublié?

— T'oublier... moi! mais tu es fou... Quand on aime, est-ce qu'on peut oublier? Tu dois bien le savoir... car tu m'aimes aussi... Oh! oui, je sais bien que tu m'aimes, toi!... pauvre Francis!... T'oublier! mais n'es-tu point toute ma joie, toute ma vie, tout ce que j'aime sur la terre? n'es-tu pas mon Francis... mon fiancé?

Et elle jetait ses jolies mains autour du col de Francis.

— Oh! ma bien-aimée... je te retrouve donc!

— Bonheur du ciel, dit Louise d'une voix défaillante, en s'abandonnant à Francis, qui la pressait avec passion contre son cœur!

Et leurs lèvres brûlantes se touchèrent...

— Ma Louise... les cruels qui nous avaient séparés!

— Oh! mon Dieu... je l'avais oublié... Oui... je suis mariée!... Et elle poussa un cri en retombant dans les bras de Francis... Puis elle ajouta

à demi-voix : — Malheureuse... je me suis perdue !

— Louise... j'entends du bruit... on vient... écoute !

Celle-ci effrayée se relève, et se dégageant avec vivacité des embrassemens de Francis : — Laissez-moi... laissez-moi... Grand Dieu ! qu'ai-je fait ?

— Il faut cependant que je te parle... absolument, vois-tu... je t'ai caché un secret... Louise... écoute-moi.

— Non, plus tard... Francis !... Ciel ! si l'on me surprenait !... Et elle rajustait à la hâte le désordre de sa toilette.

— Eh bien ! demain, chez toi à midi !

— C'est impossible.

— Demain à midi... tu entends ? il le faut... j'ai un aveu à te faire... Moi aussi, je...

Il ne put achever. Louise venait d'apercevoir dona Menza qui allait droit au balcon pour la chercher. Elle courut à elle, sans répondre aux dernières paroles de Francis.

— Vous me cherchiez ? Me voici. Je suis mieux... Voulez-vous que nous rentrions ? Est-

ce que l'on a déjà fini? Eh bien! partons... Dites, est-ce que c'est fini?

La volubilité avec laquelle Louise prononça ce peu de mots, le désordre de ses vêtemens, surtout son air troublé, inspirèrent quelques doutes à la soupçonneuse douairière. Elle fit quelques pas du côté du balcon et vit le jeune officier qui attendait, caché derrière une colonne.

— Elle m'a jouée, pensa-t-elle. Mais nous verrons bien.

— Monsieur vient vous chercher, dit-elle à Louise d'une voix sévère; il vous attend.

— Mon mari!... La rougeur couvrit le front de Louise; et, et les yeux baissés, elle suivit en silence la dona Menza.

Tout dort dans Berlin.

Oh! que cette nuit fut pleine pour Louise!...

Quelle alternative d'extases délicieuses et de déchirans regrets!.. Sa nuit des noces à elle! nuit de joies et de larmes, de tourmens infinis et d'ineffables voluptés... Il y eut un instant où Louise, dans l'agitation d'un demi-

sommeil, parut troublée, comme si un songe pénible l'avait émue! Son sein se soulevait avec violence... elle semblait étouffer... — Non... non... jamais! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de soupirs, en repoussant son lit de la main, comme pour se soustraire aux étreintes passionnées de Francis... Un souvenir de poignante volupté l'avait saisie... un souvenir qui à lui seul absorbait tous les autres souvenirs de sa vie... le baiser de Francis qui brûlait encore ses lèvres!

Le jour était venu. Louise se berçait encore des riantes illusions de la nuit, et se livrait doucement aux rêveries les plus tendres, lorsque le rendez-vous de la journée revint à sa mémoire. A cette pensée, elle ne put se défendre d'une secrète inquiétude, et peut-être désira-t-elle que Francis renonçât à son fatal projet.

Lui aussi songeait au rendez-vous, et se désespérait. Un événement imprévu l'empêchait de pouvoir s'y rendre à l'heure fixée.

Et cependant il voulait voir Louise: il lui écrivit donc pour l'avertir qu'elle l'attendît à une heure seulement. Il l'assurait de nouveau

que cette entrevue serait la dernière, qu'il était décidé à lui faire un éternel adieu.

Un domestique fidèle fut chargé de remettre ce billet entre les mains de la femme de chambre de Louise.

Mais dona Menza veillait. Indignée que sa rare expérience eût pu être mise en défaut, elle s'était promis de prendre une revanche éclatante.

Ce qu'elle avait vu la veille à l'Opéra lui faisait pressentir quelque tentative. Elle redoubla donc de zèle, et fit le guet toute la matinée.

L'adroite duègne n'eut pas de peine à donner le change au messager de Francis, qui ne connaissait nullement la femme de chambre de madame Inandez.

La lettre lui fut remise.

—Cette fois, je les tiens!... s'écria dona Menza en hochant la tête : on ne me trompe pas tous les jours.

Et d'un air triomphant elle porta le fatal billet à Inandez.

Celui-ci, enfoncé dans un énorme fauteuil à bras, paraissait livré à de sombres pensées. Sa physionomie sourcilleuse exprimait bien la

noire jalousie qui le dévorait. C'était un homme de quarante ans environ, d'une petite taille, mais trapu et robuste. Il avait le teint brun, la face large, les traits saillans et amaigris.

Ses sourcils épais et sa chevelure en désordre donnaient à son regard, naturellement fixe et terne, quelque chose de sinistre.

Incapable d'élévation, et par conséquent d'un véritable amour, il était pourtant passionné, ardent, mais par-dessus tout dissimulé et vindicatif à l'excès... vrai type enfin du caractère espagnol.

Au bruit que fit dona Menza en ouvrant la porte, Inandez se retourna, du mouvement brusque d'un homme qui se réveille en sursaut.

— Qu'y a-t-il?

— Une lettre, monsieur... une lettre!

— Donnez, dit-il d'un ton de mauvaise humeur; il lut l'adrese.

— A ma femme!... qui ose lui écrire? malheur à l'insensé!... Et son œil brilla comme l'éclair.

Il parcourut le billet.

— Un rendez-vous!... chez elle... chez moi! s'écria-t-il d'une voix à demi étouffée par la fureur.

« Cette entrevue sera la dernière... » La dernière ! Il répéta ce mot d'un accent terrible.

— Ah! je le savais bien !...

Puis, s'armant d'un long poignard qui restait ordinairement suspendu au chevet de son lit, il fit quelques pas vers la chambre à coucher de sa femme.

— La misérable !...

Et sa bouche se tordit, ses dents grincèrent, ses yeux devinrent sanglans. Toute sa figure se contracta d'une manière horrible... Il était effrayant.

Tout à coup sa fureur parut tomber d'elle-même.

— Laissez-moi, dit-il à dona Menza, dont l'ignoble figure grimaçait pour simuler l'indignation. — Sortez d'ici.

La physionomie de l'Espagnol, tout à l'heure si agitée, si tumultueuse, n'exprima plus qu'un calme lugubre.

Il regarda l'heure.

— J'attendrai... c'est lui que je veux frapper, dit-il d'une voix basse et profonde.

Et il resta immobile devant l'horloge qui sonna midi.

— Encore une heure!... quel supplice!...

— Déjà midi! s'écria Louise involontairement, pendant que l'heure fatale résonnait à son oreille, solennelle comme la dernière heure.

Son cœur battit violemment.

—Oh! oui, dit-elle, comme pour se rassurer, c'est la dernière fois que je le verrai; ce sera pour toujours!

—Oui, pour toujours... ajouta-t-elle d'un air rêveur, en s'asseyant sur l'ottomane placée en face de la pendule qu'elle ne quittait point des yeux.

—Cher Francis! Et elle soupira. Ses pensées prirent peu à peu un cours mélancolique... Elle se reporta, avec un ineffable ravissement, au temps heureux où à cette même heure Francis venait ainsi chez son père déjeuner seul avec elle.

Ce souvenir de sa jeunesse fut si doux, si entraînant, qu'elle ne put résister à une pensée qu'il lui inspira.

Elle se leva pour ajouter un couvert au sien

sur la petite table à thé où son déjeuner était servi.

C'était bien comme autrefois!

Car Louise pour mieux rappeler à Francis et à elle-même ce temps de leur courte félicité, avait mis, comme autrefois, une simple robe de blanche organdie... et, comme autrefois aussi, un bouquet blanc à son côté, en souvenir de celui que chaque matin lui apportait Francis.

Par un sentiment d'exquise délicatesse, elle n'avait voulu refuser à son ancien ami aucune des pures jouissances qu'ils pouvaient encore goûter ensemble.

Ange pur et chaste, c'était le bonheur du ciel, le charme des souvenirs qu'elle avait voulu lui donner... rien que cela... mais cela tout entier!

—Il ne vient pas! dit tout à coup Louise, en sortant de sa rêverie.

Et elle tourna ses regards vers la porte qui s'ouvrit au même instant avec fracas.

C'était son mari!

Elle resta d'abord comme anéantie; sa langue ne put proférer un seul mot; l'air sombre, quoique calme, de celui-ci, l'avait glacée. Un affreux pressentiment la saisit... Pour la pre-

mière fois de sa vie elle éprouva l'embarras du remords ; et elle baissa involontairement les yeux.

— Qu'avez-vous, monsieur?... que voulez-vous? balbutia-t-elle d'un air troublé.

— Mon Dieu! madame... est-ce que vous souffrez? comme vous êtes pâle! répondit Inandez, feignant un air d'inquiétude. Et en même temps il la fit asseoir sur l'ottomane où il se plaça près d'elle.

—Moi... monsieur? En vérité... vous trouvez? Oui... en effet... je suis un peu indisposée ce matin... J'ai passé une si mauvaise nuit... extrêmement agitée...

— Voyez-vous, je l'aurais deviné... Je suis sûr que vous avez la fièvre... Voulez-vous permettre?... Il lui prit la main comme pour suivre les pulsations de son pouls. — Certainement il y a de la fièvre... beaucoup même... vous tremblez comme la feuille.

— Oh! monsieur... ce ne sera rien; vous exagérez... vous êtes trop bon.

— Je l'espère ainsi. Cependant il faut prendre des ménagemens, éviter tout ce qui peut vous contrarier... les émotions trop vives sur-

tout... hein? n'est-il pas vrai? Je parie que vous n'y faites pas assez d'attention. Avouez-le, vous aurez fait quelque imprudence?

— Mais je vous assure que non... je vous répète que ce n'est rien. Tenez, je me sens déjà mieux... beaucoup mieux; voyez, est-ce que je suis encore pâle?

— Toujours un peu. Vraiment, je souffre de vous voir ainsi. Vous ne voulez pas vous remettre au lit?

— Encore une fois, je ne suis pas malade, monsieur, je vous le jure. J'avais un peu de migraine tout à l'heure, mais c'est passé, je n'y pense plus. Si vous vouliez...

— Allons, tant mieux, vous me rassurez. Savez-vous bien que vous êtes toute charmante aujourd'hui? Une toilette de matin vraiment délicieuse, un bouquet qui embaume... vous voilà belle à ravir!

— Mais, monsieur...

— D'honneur, vous avez du goût, quand il vous plaît! Tout cela vous sied à merveille; vous avez là le déshabillé le plus coquet, le plus galant qu'on puisse imaginer; je vous en fais mon compliment. Est-ce que vous auriez quelque projet pour ce matin?

— Non... assurément... Je...

— Comment! est-ce que par hasard... Vous vouliez peut-être me faire une surprise? Oui, précisément... Je vous ai deviné, n'est-ce pas?... C'est trop gracieux. Un déjeuner en tête à tête! Ces deux couverts...

Il montra la table à thé; Louise parut troublée.

— Mon Dieu, monsieur... certainement j'aurais grand plaisir... mais ce matin... il m'est impossible... J'attends quelqu'un.

— Ah!...

— Oui... Une de mes amies qui m'a promis de venir déjeuner avec moi... Je l'attends de minute en minute.

Un éclair de fureur brilla dans les yeux de l'Espagnol; il se contint cependant.

Midi et demi sonnèrent.

Louise était au supplice, et la pensée que Francis pouvait arriver la glaçait d'épouvante. L'impitoyable Inandez, qui lisait dans son ame, jouissait cruellement des angoisses qui la déchiraient.

— Monsieur... si cette personne arrivait, il serait peut-être indiscret... Je crois...

—Et à quelle heure attendez-vous cette amie?..

— Mais elle est en retard... je suis étonnée... Elle ne peut tarder.

— Ah! ah! c'est mal à elle de vous faire attendre... on doit être de parole, n'est-il pas vrai? c'est si ennuyeux d'attendre!... Êtes-vous bien sûre qu'elle vienne?... Comme vous paraissez inquiète? c'est singulier!

— Non, pas le moins du monde... Seulement...

— Mais ne vous tourmentez pas ainsi, ce n'est pas raisonnable. Tous les jours on peut être en retard...

— Sans doute... Cependant...

— Peut-être votre amie est plus exacte ordinairement? Pour une fois, il ne faut pas lui en vouloir. Voyons, je vais vous tenir compagnie... Un peu de patience.

— Mais au contraire, monsieur, je vous avoue que vous me gêneriez plutôt. Je n'osais pas vous le dire... je désirerais être seule... si vous permettiez?...

— Ah! vous n'êtes guère aimable; lorsque je cherche à vous consoler...

— Mais enfin, monsieur, c'est désagréable... j'aime mieux être seule. Pourquoi ne me laissez-vous pas, aussi?

Louise se troublait de plus en plus ; elle allait, venait, faisait mille tours, portant alternativement sur son mari et sur la pendule ses regards inquiets. Celui-ci triomphait. Il savait que chaque minute qui s'écoulait, lui présent, n'était pas moins pour Louise que du plomb fondu versé goutte à goutte dans ses veines.

— Mais enfin, monsieur, reprit cette dernière d'un ton d'impatience qu'elle ne put réprimer, puisque je vous le demande, vous pouvez bien me laisser un instant.

— Il paraît, madame, que je vous importune beaucoup...

— Qui vous dit que vous m'importuniez? je ne dis pas cela, moi!... Vous savez que j'attends quelqu'un... Je dois être seule... Il me semble que c'est à moi de recevoir les personnes qui viennent me voir !

— Vous vous fâchez?

— Je ne me fâche point... où le voyez-vous? Je suis bien maîtresse de recevoir mes amies... Quel mal y a-t-il à cela?

— Quel mal!.. vous le demandez?

— Mais qu'avez-vous donc?... En vérité, je ne vous comprends pas...

— Je vous répète que vous me gênez... Vous voyez bien que vous êtes toujours à me faire du mal... vous êtes injuste... Enfin cela ne doit pas être.

— Sortirez-vous, à la fin? dit-elle avec emportement.

— Soyez plus calme, madame. L'heure est passée, vous le voyez.

Et, par un mouvement involontaire, Louise, après avoir jeté sur le cadran un regard ému, se retourna vers son mari comme pour deviner sa pensée.

— Il ne viendra pas, ajouta celui-ci d'une voix lente et solennelle, en fixant sur Louise un œil sinistre.

Puis sa fureur, long-temps comprimée par des efforts inouis, se déchaîna, et éclata comme la foudre par tout son visage, dont chaque fibre parut se gonfler à la fois.

Incapable de soutenir plus long-temps un rôle si contraire à ses habitudes, et si peu d'accord avec l'innocence et la pureté de son cœur, Louise sentit sa résolution défaillir aux foudroyantes paroles de son mari. Elle perdit toute contenance, et ses larmes coulèrent par torrens.

— Enfin... vous me comprenez donc! dit Inandez d'une voix tonnante.

Il redevint impassible.

— Monsieur, dit-elle en tombant aux genoux de son mari qui, les yeux attachés sur la pendule, semblait ne pas l'entendre, croyez bien que je ne suis point coupable, que je ne l'ai jamais été !

Lui, restait immobile, et toujours son œil flamboyant suivait l'aiguille.

— Oh ! jamais... soyez sûr. Je vous le jure, par mon pauvre père, par le vôtre ! Jamais aucune offense...

— Allez, madame, dit Inandez en l'interrompant brusquement; retirez-vous chez moi, je vais vous y retrouver... allez.

Louise, bien loin d'essayer de répondre, s'applaudit en secret d'avoir quelques instans pour se préparer à la terrible explication qu'elle prévoyait.

Elle jeta un dernier regard sur la pendule; l'aiguille marquait une heure moins quelques minutes.

— Du moins, dit-elle à voix basse en se retirant, il n'aura pas vu Francis!

Et elle sortit plus tranquille.

Inandez se promenait à grands pas, froissant dans sa main la fatale lettre ; de temps en temps il y jetait un regard enflammé.

— Je tiens donc les preuves de leur crime !... lui d'abord va le payer de sa vie. Il me faut son sang ! L'insensé !... me tromper, moi !

Tout à coup, il s'arrêta.

Une heure sonnait.

— Enfin ! s'écria-t-il.

La joie d'un damné perça dans tous les traits de sa hideuse figure.

Il entendit dans l'escalier les pas d'un homme...

— Bien... il est exact au rendez-vous.

Et il ouvrit lui-même la porte de la chambre à coucher de sa femme.

Celle d'entrée était restée ouverte par son ordre.

Francis entra doucement, et, guidé par la perfide duègne, il se dirigea avec rapidité vers l'appartement de Louise.

Il set rouva face à face avec Inandez.

— Ce n'est point moi que vous compttе rouver ici, n'est-il pas vrai, jeune homme ?

Et Francis, à peine remis de sa première stupeur, observa que l'Espagnol tenait sa main

droite cachée dans sa poitrine. Il fit un mouvement en arrière comme s'il eût vu briller le poignard d'un assassin.

Mais cette main qu'il craignait ne bougea pas.

— Ce n'est pas moi, je le sais, reprit Inandez d'une voix formidable; n'importe... vous le voyez, on vous attendait.

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous? Je ne sais...

— Qui je suis?... Ce que je veux?... Tiens... connais-tu cette écriture?

Puis après une courte pause : — Elle est ma femme!... et je veux ta vie!

— Ce n'est ni le temps ni le lieu d'entrer en explications, répliqua Francis avec sang-froid et dignité. Je les donnerai telles que l'honneur le demande; mais après une réparation... Je vous l'offre... et au besoin je l'exige.

— Une réparation!

Ici l'Espagnol lui répondit par un horrible ricanement.

Et faisant un mouvement rapide il se plaça entre la porte et Francis.

— Une réparation! répéta-t-il; mais tu es fou, jeune homme! As-tu pensé que je remet-

trais ma vengeance au hasard?... Si je succombais, je ne serais donc pas vengé?... Elle vivrait avec toi! Tu l'as peut-être espéré?

— Assez de vos basses insultes... misérable...

— Une réparation!... Oui, il m'en faut une!

Francis vit la main de l'Espagnol s'agiter sous ses vêtemens.

Il fit quelques pas pour se retirer; mais à l'instant où il franchissait la porte, l'autre se précipita sur lui en criant d'une voix infernale :

— Tiens... voilà ma réparation!

Et il le frappa de plusieurs coups de poignard, en le poursuivant jusqu'à la porte d'entrée qu'il referma violemment aussitôt que Francis fut dehors.

Puis il essuya rapidement du pied les traces de sang dont le parquet était souillé.

Louise cependant était accourue au bruit de cette affreuse scène.

— Du sang!... s'écria-t-elle avec épouvante.

Et elle aperçut son mari dans un recoin obscur du corridor. Il tenait d'une main un poignard encore sanglant, et de l'autre la lettre de Francis.

— Oui, répondit-il d'une voix sourde et lugubre : et c'est le sien!

Louise poussa un cri perçant et tomba évanouie. . . . .
. . . .
. . . .

Francis, quoique mortellement blessé, avait eu encore assez de courage et de présence d'esprit pour s'envelopper de son manteau et se faire transporter chez Wilhem R....g, son ami intime.

Plus de trois semaines s'étaient écoulées depuis le fatal événement, et Louise, toujours enfermée sous les verroux, ignorait encore la destinée de son malheureux ami. Cette cruelle incertitude était le pire de tous ses maux. Inandez le savait bien, et il se plaisait à la prolonger.

Lui seul connaissait le sort de sa victime et le lieu de sa retraite, et il les cachait même à dona Menza. Aussi l'assassinat de Francis resta enseveli dans le plus profond secret, et sa disparition fut à Berlin le texte de vingt anecdotes différentes. On alla jusqu'à dire que, ruiné de dettes, il avait passé en Angleterre.

Personne ne soupçonna la vérité.

Louise pleura... D'autres encore pleurèrent, à qui Francis était cher aussi.

Ce fut là tout.

Aucune voix ne s'éleva pour demander justice du lâche meurtre d'Inandez. Sa victime elle-même se tut ; on ne pouvait savoir pour quels motifs.

Quant à Louise, son devoir n'était-il point le silence?... Il ne lui restait à l'infortunée que des larmes.

A quel tribunal humain eût-elle osé demander la tête de son mari, assassin de celui qu'elle aimait? Quelles lois pouvait-elle invoquer, elle coupable peut-être aux yeux des hommes, quoique innocente et pure devant sa conscience et devant Dieu?

Aussi la justice du ciel était la seule qu'elle invoquât; elle priait souvent, car la prière était devenue son unique consolation. C'est qu'il y a des maux sans remède humain, que la foi en Dieu et la croyance à une vie meilleure peuvent seules adoucir.

Toutefois les affreuses perplexités de cette vie d'angoisses eurent bientôt détruit la frêle santé de Louise. Sa maigreur devint extrême ; la fièvre se déclara... et Inandez put craindre de voir la mort prévenir les nouveaux projets de vengeance que sans doute il nourris-

sait pour l'avenir. Il n'ignorait point d'ailleurs que plusieurs fois sa femme avait tenté de mettre fin à ses jours par le poison. Il forma donc le dessein de quitter la Prusse avec elle, et de l'emmener au fond de l'Espagne, dans la province d'Andalousie, où il possédait une terre magnifique.

Sa résolution une fois prise, il se mit en mesure de l'exécuter dès le lendemain, à l'aube naissante.

Louise de son côté employait tous les moyens pour percer le voile affreux dont son mari l'entourait.

Le vague espoir de revoir une fois encore Francis pouvait seul la soutenir dans sa longue torture.

Mais jusqu'alors les recherches constantes et multipliées de sa femme de chambre, son unique confidente, avaient été sans résultat. Elle commençait à désespérer, lorsqu'un jour, c'était la veille de celui fixé par Inandez pour son départ, elle vit sa messagère entrer précipitamment dans sa chambre.

Elle courut à elle. Mais ayant remarqué la tristesse répandue sur son visage, elle n'osa l'interroger.

— Madame... je l'ai vu! lui dit la servante qui, par un hasard inattendu, avait découvert la retraite où se cachait Francis.

— Tu l'as vu! reprit Louise hors d'elle-même. O mon Dieu! je te remercie!... Il existe encore! Et elle tomba à genoux en élevant les mains vers le ciel.

— Hélas! madame, ne vous hâtez pas de remercier Dieu, car bientôt...

— Que veux-tu dire?... parle, parle... voyons! dit-elle en se relevant brusquement.

— Eh bien! madame... dans quelques heures il aura cessé de vivre!

—Dans quelques heures!... répéta Louise d'une voix étouffée, en abaissant vers la terre un regard morne et presque stupide d'effroi.

Moi je suis là, tranquille, tandis que lui se débat dans l'agonie...

Et sa mort est mon crime!

Mon Dieu, vous le savez... je ne suis cependant pas coupable! ma conscience ne me reproche rien. J'ai aimé Francis, et toujours, et lui seul!.. Oh! oui!.. pardon pour mon pauvre père... Je ne lui en veux pas d'avoir

ouvert l'abîme sous mes pieds. Il s'est trompé. Il voulait mon bonheur!... pardon pour lui.

Ses sanglots étouffaient sa voix.

Mais Francis! reprit-elle aussitôt... il va mourir!.. Et je ne serai point là pour lui dire l'éternel adieu... pour lui répéter, sur le bord de la tombe, que je l'aime toujours... Oh! si... il faut que je le voie! Mais comment faire?... Est-ce que jamais cet homme me permettra d'aller recueillir ses derniers soupirs... lui, couvert de son sang? oh! jamais...

— Et pourtant il faut que je le voie! répéta Louise avec désespoir.

— Je le verrai! reprit-elle d'une voix forte et résolue, quoi qu'il arrive!... Qui m'en empêcherait?... maintenant je connais son asile!... Oh! oui, je veux le voir... je le verrai!

Mais quand il ne sera plus, ajouta-t-elle d'une voix lente et réfléchie, reviendrai-je dans ces murs encore rougis de son sang?... Francis mort, resterai-je la femme de son meurtrier?... Oh! non, c'est impossible; mon honneur, ma conscience me le défendent... Le faire, ce se-

rait prendre la moitié du crime, ce serait me déshonorer!

Et sur-le-champ elle se mit à écrire la lettre suivante :

« Monsieur,

« Par un malheur que j'ai déploré toute ma vie, mon père a uni ma destinée à la vôtre ; la loi lui donnait le droit de disposer de moi, il en a usé. Mais en donnant ma personne on ne pouvait donner en même temps mes affections; et cependant, pour qu'elle fût juste, il faudrait que la loi eût ce pouvoir.

« Avant de vous appartenir, j'en aimais un autre; mon père le savait; vous aussi, monsieur; je n'ai donc trompé personne.

« Cependant le ciel et ma conscience me sont témoins qu'une fois mariée j'employai tous mes efforts à triompher d'un sentiment qui sans doute n'était point coupable, mais qui pouvait devenir funeste. Ni vos indignes traitemens, ni l'odieuse inquisition dont votre jalousie me poursuivait sans relâche, ne purent me dégoûter de la tâche cruelle et difficile que je m'étais imposée! J'espérais y réussir lorsque, par une circonstance

fatale et imprévue, je rencontrai celui que j'avais tant aimé! Il voulait, disait-il, me faire un aveu important; il demandait à me voir une seule fois... J'eus le malheur d'y consentir.

« Une imprudence a fait tout mon crime!... Vous savez le reste. Puisse son sang ne pas retomber sur vous!

« Il va mourir!... Je lui rends dès à présent toutes mes affections, tout mon amour; et je dévoue à sa mémoire le reste de ma triste vie.

« Vous ne me reverrez plus; mon union avec vous est brisée... bientôt il y aura une tombe entre nous deux. Adieu!

« Louise Helwing. »

Elle cacheta cette lettre, y mit l'adresse, et la déposa sur sa cheminée.

Dona Menza, fatiguée des préparatifs de la journée, s'était couchée plus tôt que de coutume. Louise, profitant de cette heureuse circonstance, ouvrit la porte sans bruit et sortit en toute hâte, suivie de sa fidèle femme de chambre.

Il était onze heures du soir. Le temps était

affreux, la pluie tombait par torrens, les éclairs jetaient, à de courts intervalles, leurs vives et rapides clartés; et de loin en loin, les sourds mugissemens du tonnerre se faisaient entendre.

Francis, levé sur son séant, paraissait attendre la mort avec calme et résignation.

Son ami Wilhem R....g veillait au chevet du lit.

La lampe qui brûlait au milieu de la chambre répandait sur tous les objets sa pâle et lugubre clarté.

— Entends-tu, dit Francis à Wilhem, ton chien a jappé. Vois donc, c'est peut-être quelqu'un?

Wilhem obéit; mais personne n'avait frappé.

— Comme le tonnerre gronde, poursuivit Francis. Comme l'orage souffle avec violence! Ne dirait-on pas que toute la nature est déchaînée?... Oh! c'est bien cela, mon cher Wilhem, j'ai toujours pensé que je mourrais ainsi... au milieu d'un bouleversement!

Mon heure est donc venue!... Que sait-on? cette lampe finira peut-être après moi!

— Allons, je t'en prie, Francis, éloigne de pareilles pensées.

— Éloignerai-je aussi le terme fatal? Et il approche, mon pauvre ami... je le sens!

Je te remercie, Wilhem, du dévouement de ton amitié... Tu as passé tes nuits à mon chevet, comme un bon frère... Merci. Tu ne m'as pas quitté un seul moment quand j'étais abandonné de toute la terre... et c'est toi qui me fermeras les yeux! mon ami, Dieu t'en récompensera.

On dit que la bénédiction d'un mourant porte bonheur... Je te donne la mienne!

Francis parut se recueillir un instant.

— Écoute... Wilhem! J'ai un aveu à te faire avant de mourir... un aveu que j'ai reculé de jour en jour, depuis que tu m'as accueilli.

— Parle, reprit vivement celui-ci; aies confiance en mon amitié!

— Oui, le moment est venu de te l'apprendre... Tu me pardonneras? Et il semblait hésiter.

Je suis marié!... dit-il enfin, d'un accent bas et désespéré.

Wilhem pâlit et resta muet.

Francis continua :

— Oui, marié !... Je l'étais depuis peu de jours, quand arriva la fatale catastrophe.

Pauvre jeune fille! je lui ai rendu le malheur que d'autres m'avaient donné, à elle innocente et naïve... Mais bientôt elle sera libre!

Juge maintenant, Wilhem, si je pouvais écouter tes conseils... prévenir ma famille... ma mère!... Oh! il m'en a coûté, va... Pauvre mère ! elle en mourra peut-être de douleur... Mais j'espérais toujours me guérir... je voulais attendre... Pouvais-je dénoncer comme assassin le mari de Louise ?... Ma mère !... Que je suis malheureux!

— Il serait temps encore, reprit Wilhem avec vivacité ; tu pourrais la voir!

— La voir!... Oh! oui... je le voudrais. Mourir sans l'avoir embrassée ; c'est trop affreux!

Il y eut instant de silence; Francis parut en proie à une déchirante pensée.

— Non, dit-il tout à coup, d'un ton résolu : Je ne la verrai point ; elle ne connaîtra jamais ma misérable fin!... Si elle savait que le poignard d'un assassin... Oh ! non. Pour la tran-

quillité et le bonheur de Louise, il faut que ce fatal secret meure avec moi... Avec nous... reprit-il, en serrant fortement la main de Wilhem.

O ma mère, pardonne-moi!... mourir sans t'avoir vue... ah! je suis bien puni!

Et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux desséchés. Sa tête retomba d'elle-même sur sa poitrine.

—Mais Louise!... dit-il en la relevant brusquement ; Louise!... est-ce que je ne lui dirai point adieu?... O l'affreux supplice! mourir sans la voir!... Wilhem, comprends-tu? Si tu allais lui dire que je vais mourir? Oh! non, pas à elle... mais à lui... Peut-être aurait-il pitié... Il me la laissera voir. Enfin on n'est pas jaloux d'un homme qui va mourir! Je veux la voir la dernière fois! Qu'est-ce que cela lui fait? Ça ne lui coûte rien. Il l'aura toujours... sans partage, puisque je meurs!... Va... dis-lui cela... dis-lui qu'il le faut... dis-lui que je le maudirai... Non... je ne le maudis point... je lui pardonne tout... Il voudra bien, n'est-ce pas?... Le vœu d'un mourant, c'est sacré!...

Ici le chien de Wilhem poussa un aboiement sinistre.

Celui-ci frissonna malgré lui.

— Qu'est-ce ? dit-il.

Et il courut à la porte.

— Une femme!... ici.. à cette heure!

C'était Louise.

Sans lui donner le temps de l'interroger, elle pénétra d'un pas rapide dans la chambre du moribond.

— Francis! s'écria-t-elle avec un accent déchirant ; et elle se précipita dans ses bras.

— Dieu m'a donc entendu!... dit celui-ci d'une voix affaiblie, en serrant Louise sur son cœur ; je puis mourir maintenant!

Ses forces, épuisées par tant de secousses, l'abandonnèrent. Il continua de tenir Louise embrassée, sans pouvoir proférer une parole.

—Mourir! que dis-tu? reprit cette dernière, d'un ton d'effroi qu'elle ne pouvait contenir ; non, tu ne mourras pas... Mourir!... pense donc... c'est horrible!... Qu'est-ce que je deviendrai, moi? Nous avons bien assez souffert comme cela!... Mon Francis, nous sommes ensemble, maintenant... Vois donc, nous ne nous quitterons plus jamais!

— Louise!. . . Louise ! je n'en puis plus . . . mes yeux , ma tête se troublent ! Reste près de moi... là... sur mon cœur... bien ; ne me quitte plus... je veux mourir ainsi !

Il se tut.

Wilhem comprit que tout allait finir, et voulut arracher Louise à cet affreux tableau.

— Laissez-moi. . . laissez - moi ! s'écria-t-elle avec force en le repoussant, rien ne nous séparera !

Ses bras enlacèrent Francis plus fortement, et d'un œil sec et hagard elle suivit les battemens de son cœur.

Un silence terrible et solennel régnait dans la chambre.

Tout à coup la porte crie sur ses gonds. Un homme vêtu de noir paraît...

Francis entr'ouvre ses yeux éteints.

— C'est lui! dit-il d'une voix mourante ; et sa figure éprouva une légère convulsion.

Il expirait !

Louise épouvantée se retourna.

Elle vit Inandez.

— Madame, suivez-moi, dit-il d'une voix impérieuse.

— Oh!... jamais !

Et après avoir échangé avec la rapidité de l'éclair l'anneau de Francis contre le sien, Louise tira de sa ceinture une fiole de poison qu'elle porta à ses lèvres.

— La mort nous unira, dit-elle en tombant à genoux!

L'Espagnol s'élança...

Elle était morte !

L. Farjas.

LA VIEILLE CARABINE.

Un soir d'été, un dimanche soir, une jeune femme était assise auprès de sa fenêtre dans une des rues populeuses du quartier de la Sorbonne. Le soleil se réfléchissait éblouissant sur les pavés toujours humides. Toutes les portes étaient fermées. C'était l'heure où les habitans des villes vont chercher au loin de l'air et du plaisir. Un silence absolu régnait. A quoi pouvait songer cette jeune femme ? Je me rappelle encore l'amertume et la haine que j'éprouvais dans ma jeunesse quand un geôlier en robe noire me faisait consumer des heures si précieuses devant ses livres maudits, quand les rayons rouges du soleil qui se couche venaient m'avertir que c'était encore une journée de perdue. Sans doute elle devait éprouver

quelque chose de semblable : peut-être un sentiment plus direct de misère et de regret ajoutait-il à sa tristesse ; car elle tournait fréquemment ses regards vers l'étage supérieur de la maison voisine, avec une singulière expression d'intérêt et même d'inquiétude. Un jeune homme était resté seul dans cette maison. Si c'était lui qui attirait l'attention mélancolique de la dame, du moins il ne paraissait pas la lui rendre, et pourtant elle ne méritait pas d'être dédaignée. Je ne sais si elle était belle, mais vous l'auriez aimée si vous l'aviez vue. Le jeune homme devait l'aimer aussi sans doute ; mais dans ce moment toutes ses facultés, toute son ame étaient captivées par les soins qu'il donnait à une vieille carabine dont il s'efforçait d'enlever la rouille. Il était souvent forcé d'employer la lime et le marteau, et tout en travaillant il chantait quelqu'un de ces vieux airs qu'on ne pouvait alors chanter qu'à voix basse, mais qui du moins n'avaient pas encore été profanés.

Quand il eut fini son ouvrage, il mit plusieurs fois en joue l'arme qu'il venait de réparer. Il la tenait avec force, comme on presse la main d'un compagnon sur lequel on peut compter au moment où le danger s'approche. Il la posa plu-

sieurs fois et la reprit en la regardant avec quelque chose de la tendresse d'un ami. Que de pensées en effet peut faire naître une carabine! Armes à feu, force de l'homme des temps modernes, c'est vous qui avez établi parmi nous la sainte égalité; c'est devant vous qu'il tombe, l'orgueil de l'aristocratie du moyen-âge.

Cependant la dame regardait toujours, il y avait dans ses yeux tant de douleurs et de reproche ! Pourquoi, semblait-elle dire, pourquoi te charger de soins étrangers et de périls inutiles? Que nous importent à nous les différens des rois et des peuples? La vie est-elle si longue qu'on doive l'abréger encore par les soucis qui rongent le cœur, et par les querelles qui tuent? Regarde quelles heures nous venons de perdre; heures de jeunesse, que ni peuples ni rois ne pourront nous rendre, et que nous aurions pu vivre si pleines et si douces.

En ce moment une porte qu'on ouvrit derrière elle interrompit sa rêverie. Un homme venait d'entrer, à la figure maussade et aux formes vulgaires; c'était l'homme dont elle portait le nom et à qui la puissance sociale tout entière la tenait irrévocablement attachée. Il avait sous son bras un livre de commerce qu'il posa

sur une table et qu'il se mit à feuilleter. La dame referma sa fenêtre, reprit son ouvrage de femme qu'elle avait laissé tomber et s'assit en baissant la tête. On aurait pu croire qu'elle pleurait, mais ses yeux étaient secs. Elle commençait à comprendre mieux que tout à l'heure la haine du despotisme et le bonheur dont les hommes, du moins, jouissent quelquefois de résister à l'oppression.

Huit jours après on entendait tout le long des quais de la Seine le mousquet et le canon, et les tuiles, les pierres et les meubles qui tombent et se brisent, et le gémissement du brave qui meurt sans se plaindre, et le tocsin qui sonne à coups précipités comme la fièvre qui s'agite dans les artères d'un malade. Le bruit sourd et retentissant des pavés qu'on arrache et qui s'élèvent en barricades se mêle et se confond avec celui de l'artillerie. Écoutez! la fusillade recommence, elle se rapproche, elle cesse. Un seul coup succède à un long silence; ce coup, c'est peut-être celui de la mort; il était plus aigu et plus sinistre que tous les autres... Dieu! si c'était lui qui eût été frappé! si je devais ne plus le revoir! Oh! mon Dieu!

Mais pendant ce temps la vieille carabine était

toujours dans les mains de son jeune maître. Plus d'une fois elle s'était levée contre l'élégante colonnade du Louvre, et l'antique palais des Médicis, et ces vieilles fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, témoins de tant de révolutions, de gloires et de douleurs. A cette même place nos pères se sont battus, nos frères ont versé leur sang sous les coups du bourreau. Leurs derniers regards se sont fixés sur cette horloge en appelant l'heure de la vengeance; ils ont marqué de l'œil la place où nos balles devaient frapper un jour. Ici, dans les temps antiques, nos aïeux eux-mêmes ont attaqué la tyrannie. Ah! si nous devons périr comme eux sans avoir vu verdir et s'étendre l'arbre de la liberté, du moins nous aurons vécu pendant trois jours. Nos noms seront peut-être oubliés comme les leurs, mais nous laisserons pourtant un souvenir qui fera battre le cœur des braves et qui mouillera leurs yeux d'une larme féconde.

Le soir, les soldats commencèrent à plier devant le peuple. Retirés eux-mêmes derrière tout ce qui pouvait les protéger, ils n'offraient plus ces lignes si redoutables sur un champ de bataille, mais si faibles dans une ville qui veut être libre. Les rues et les boulevards étaient

déserts comme au milieu de la nuit. Çà et là une figure se montrait, une flamme brillait suivie de fumée, et de longues raies bleuâtres dessinées par le plomb sillonnaient les murs et les pavés. L'élégante voiture du riche ne courait plus fendant la foule avec insolence. Elle était là, renversée, servant de rempart au milieu des rameaux d'un arbre séculaire; trouée de balles, tachée de sang, chargée de pierres et de cadavres; entourée de tonneaux que le peuple avait vidés gaîment en buvant à ses souvenirs de gloire. A côté s'élevait un vieux arc de triomphe bâti par la vanité de Louis XIV, et par-dessus tout flottait le drapeau tricolore, pur comme une jeune vierge, enivrant comme la vue d'un ami que l'on croyait perdu pour toujours.

Quatre hommes seulement étaient debout derrière la barricade. Sans habits, noircis par la poudre, altérés par la cartouche et le soleil ardent, ils combattaient sans rien dire, sans songer à rien autre, pas même à la cause qui leur avait mis les armes à la main. Là se trouvait la vieille carabine, mais elle n'envoyait plus la mort. Le bras qui la portait venait d'être frappé d'une balle et l'avait laissée tomber. Le

jeune héros regarda sa main qui pendait impuissante et n'obéissait plus à son impétueuse volonté. Il regarda ensuite l'ennemi, et poussa un cri de vengeance. Tiens! dit-il à son compagnon, prends ma carabine, elle est chargée, elle est sûre de son coup. Là-bas, derrière cette colonne, est celui qui m'a frappé, qui a frappé aussi celui-là qui est mort. Tiens, le voilà encore qui vient de tirer. Il ne faut plus qu'il tue personne; ajuste-le bien, je vais le faire sortir.

En disant ces mots, il monta à travers le feuillage sur la voiture qui était renversée, et s'aidant de la main qui lui restait encore, il saisit le drapeau et l'agita en l'air en criant : *Vive la liberté !* Le soldat se glissa le long de la colonne. Un coup de feu partit, mais un autre lui répondit sortant de la barricade. Les deux éclairs s'étaient confondus, tous deux avaient porté la mort. Le soldat se roula quelque temps sur la terre. Le jeune homme tomba, la main sur la poitrine, pressant sa blessure avec force comme la bête sauvage qui mord la place où le plomb l'a frappée. Il essaya de dire quelques mots à son ami; mais celui-ci était déjà sauté par-dessus la barricade et poursuivait l'ennemi.

Le mourant resta seul. Tout son sang s'écoulait peu à peu, et quelques minutes après, tout fut fini.

Cependant il revint le compagnon qui avait vaincu près de lui, et qui, plus heureux peut-être, avait vu sa victoire. Il revint au milieu de la nuit, mais il n'était pas seul. Il conduisait une femme. Ils marchèrent long-temps tout deux, errant à travers les arbres abattus ; et quand ils eurent trouvé celui qu'ils cherchaient, ils restèrent long-temps à pleurer. Vers le matin, le jeune homme emporta le corps de son ami, et la dame le suivit, chargée de la lourde carabine qui avait vengé sa mort. En arrivant chez elle, elle l'attacha au mur sans dire à personne, sans que personne demandât d'où lui venait cette arme ; et souvent le dimanche soir elle passe seule de longues heures dans la chambre où elle est suspendue.

JULES BASTIDE.

—

L'HÔTE MYSTÉRIEUX.

CONTE FANTASTIQUE.

Dame Élisabeth était la jeune épouse d'un riche marchand de Nuremberg, absent alors de sa ville natale pour les affaires de son négoce ; assise un jour dans son appartement et tenant sur ses genoux sa petite Bertha, la douce et aimable mère contait à l'enfant attentif une de ces traditions merveilleuses, délices du moyen-âge, et dont le goût s'est transmis jusqu'à nous, gens sceptiques et sérieux d'une époque qui s'intitule celle des lumières. Les yeux bleus et brillans de la petite fille attaché fixement sur les lèvres de l'aimable conteuse, semblaient recueillir une à une les paroles qui en découlaient; car Élisabeth faisait alors le récit de l'his-

toire bien connue et réputée véritable du prestigieux *Ratzenfænger*, ou le *Preneur de rats*; elle disait comment ce rusé magicien, après avoir délivré la ville de Hameln des rats qui la désolaient, avait aussi, par l'effet de ses charmes, emmené avec lui tous les beaux enfans de cette ville, et les avait conduits aux sons d'une flûte enchantée, loin, bien loin de la ville, dans une profonde et horrible caverne creusée au sein des montagnes du Hartz, d'où les pauvres petits n'étaient jamais revenus... En écoutant cette tragique aventure le petit cœur de Bertha se gonflait peu à peu d'horreur et d'effroi; quand le récit fut terminé, l'enfant fit un profond soupir et demanda à sa mère, d'une voix encore troublée, comment il se faisait que le bon Dieu permît à ces méchans de chagriner de la sorte tant de bons parens, et pourquoi il souffrait que de pauvres enfans fussent ainsi ravis à leurs mères?... La question était embarrassante, et demandait une réponse précise; Élisabeth n'hésita point : Le bon Dieu, dit-elle, n'empêche pas toujours les méchans d'agir, mais il apprend aux bons à se défier de leurs ruses et à éviter les occasions d'être entraînés par leurs mauvais conseils ou leurs perni-

cieux exemples : si les petits enfans d'Hameln n'avaient pas été si curieux, s'ils n'eussent pas étourdiment quitté la maison de leurs mères et leur ville natale pour suivre un étranger séduisant, mais perfide, ce malheur ne leur serait pas arrivé. Il faut non-seulement résister à la tentation, mais encore savoir la fuir, et ce dernier moyen est même le plus sûr.. Au surplus, mon enfant, sois toujours bien sage : aime Dieu, prie-le de tout ton cœur; et le méchant Ratzenfænger ne te fera jamais de mal !

En achevant ces paroles, dame Élisabeth baisait les joues colorées de la petite fille et tâchait, par de douces caresses, de dissiper les secrètes alarmes qu'elle avait imprudemment excitées dans ce cœur naïf et tendre.

Tout à coup la porte s'ouvrit précipitamment, et le petit Rodolphe, frère aîné de Bertha, entra le visage animé et les yeux étincelans, en s'écriant :

— Maman, maman, voilà le Ratzenfænger! Il est à la porte !...

A ce nom terrible et redouté, la petite fille, se cachant dans les bras de sa mère, se mit à pleurer; Élisabeth reprit avec douceur l'impétueux enfant.

— Pourquoi cette violence, Rodolphe? vois comme tu effraies ta sœur!...

— Mais c'est qu'il est vraiment là dehors, reprit l'enfant en baissant la voix, mais avec la même vivacité, et il demande à te parler; veux-tu qu'il entre?...

Élisabeth apaisa d'abord sa fille, et la laissant aux soins de son frère, elle sortit de la chambre pour voir de quoi il était question, tout en riant un peu en elle-même de la puérile émotion que lui avaient causée les paroles du petit garçon.

En arrivant sous le porche elle trouva un étranger arrêté près de la porte de la maison. C'était un homme d'une haute stature, mais d'un aspect étrange; ses cheveux gris et son front sillonné de rides contrastaient avec la vivacité presque juvénile de son regard; dans tous ses traits, depuis ses sourcils, singulièrement relevés, jusqu'à sa bouche à demi cachée sous une longue barbe blanche, il y avait je ne sais quoi d'équivoque, et en désaccord avec le reste de sa personne, qui causait une surprise mêlée d'effroi. Il portait un large havresac sur le dos, ce qui, avec un vêtement d'une forme étrangère et d'une grande vétusté, lui donnait

en effet l'apparence d'un de ces marchands de baumes et d'orviétans dont l'aspect fut de tout temps peu avenant et la probité plus que douteuse.

Toutefois l'étranger à la vue d'Élisabeth s'inclina profondément et même avec une certaine aisance en lui disant : — Honorable dame, votre époux, le riche Wilibald de Nuremberg, vous envoie ses tendres et affectueuses salutations !

La jeune femme tressaillit et se sentit pâlir; il lui semblait qu'un tel messager ne pouvait apporter que de fâcheuses nouvelles, et quel que fût son desir d'avoir de celles d'un époux vivement aimé, elle hésitait et avait à peine la force de s'informer si Wilibald était vivant et en bonne santé.

Tandis qu'elle exprimait ses craintes avec une anxiété visible, l'étranger attachait sur elle un regard curieux et rêveur, et lui sans répondre directement il murmurait quelques paroles confuses, dont le sens échappait à l'esprit troublé d'Élisabeth, mais qui répondaient sans doute à quelques pensées secrètes du vieillard. — Au surplus, continua-t-il en reprenant son air grave, j'ai laissé maître Wilibald, gai et bien dispos, dans la belle

et riche ville de Gênes, engagé dans de florissantes affaires et ayant l'espoir d'effectuer son retour dans sa patrie sous peu de semaines.

L'expression d'une joie vive se mêla alors à la tendre rougeur qui colorait les joues d'Élisabeth; elle joignit pieusement les deux mains sur sa poitrine agitée d'un espoir bien doux, baissa les yeux vers la terre et rendit humblement graces à Dieu d'une aussi heureuse annonce.

Dans l'excès de son ravissement elle eût volontiers engagé le vieillard, malgré son extérieur suspect, à entrer pour prendre avec elle et ses enfans le repas de midi dont l'heure venait de sonner; mais l'usage et la réserve naturelle à la chaste épouse ne lui permettaient pas de faire une telle invitation; de plus la présence de l'étranger, malgré le message dont il était porteur, n'avait point totalement dissipé l'effroi qu'elle avait ressenti en l'abordant, et même je ne sais quel soupçon vague s'éleva tout à coup dans son esprit au sujet de la validité de ce message, et de nouveau un sombre nuage obscurcit la joyeuse expression de son beau visage.

Pendant ce temps le vieillard, tenant toujours

ses yeux étranges fixés sur elle, fouillait avec lenteur dans sa ceinture de cuir; après plusieurs recherches il en retira enfin un anneau d'or ciselé, le présenta à la jeune femme en prononçant d'une manière grave et particulière les paroles suivantes :

« Défiez-vous de l'homme trompeur,
« Mais accueillez l'ami fidèle. »

Ces paroles, la vue de cet anneau, firent l'effet d'un talisman sur Elisabeth, et tous ses soupçons s'évanouirent. Avant de se séparer de sa jeune et belle femme, le marchand avait dit à Elisabeth, en lui montrant cet anneau curieusement travaillé, et qu'il portait suspendu au col par une chaîne d'or, que celui qui, pendant son absence, lui présenterait cette bague en récitant ces deux vers d'une ancienne ballade, serait envoyé par lui, et qu'elle eût à le recevoir en ami et à le traiter comme son propre frère.

En entendant les mots consacrés, la jeune femme prit l'anneau avec respect et attendrissement, le pressa sur ses lèvres, et, docile aux ordres de son époux, elle souhaita la *bienve-*

nue à l'étranger et l'invita à entrer dans l'appartement.

Quoiqu'il parût inconcevable à Élisabeth que Wilibald eût confié son anneau et son message à un individu de cette espèce pour laquelle il n'ignorait pas qu'elle avait autant d'horreur que d'aversion, elle résolut pourtant de ne négliger rien pour faire honneur à l'hôte singulier que son mari lui adressait. Toutefois, avant de l'introduire dans la salle, elle l'invita, avec un peu de timidité pourtant, à se débarrasser de son havresac et à le laisser sous le porche. Personne n'y touchera, se hâta-t-elle de dire en voyant le regard équivoque que l'étranger jetait sur elle; on connaît trop le danger de ces sortes de drogues... et sans attendre de sa part une objection, elle appela un serviteur, lui dit de préparer la chambre verte et d'y porter le bagage de son hôte. Ce dernier céda au désir de la dame, et la suivit en silence dans la salle où la table était déjà dressée pour le dîner. Elisabeth s'empressa d'avancer elle-même le fauteuil de Wilibald, et, après l'avoir couvert d'une fine tapisserie, elle fit signe à son hôte de s'asseoir à cette place honorable et si long-temps demeurée vide; ensuite elle garnit la table de

cuillers, de couteaux à manches d'argent, ainsi que de plusieurs autres pièces de même métal, et passa dans la cuisine pour hâter le service et ordonner un plat de plus en l'honneur de l'étranger. Les enfans demeurèrent seuls avec ce dernier.

En s'occupant de ces soins divers, la jeune femme s'efforçait de réprimer l'espèce de répugnance qui lui avait fait recevoir d'un œil défiant l'envoyé de son époux; aussi, lorsqu'en rentrant, suivie de la servante qui portait le dîner, elle vit ses enfans timides et craintifs se tenir à l'écart et se refuser aux invitations caressantes du vieillard, elle les en railla avec douceur, et tout en plaçant à table sa petite fille elle lui dit tout bas de n'avoir point peur du *Ratzenfænger*, parce que celui-ci était bon et qu'il ne lui ferait aucun mal.

L'oreille attentive de l'étranger parut désagréablement frappée de cette recommandation, quoiqu'elle eût été faite à voix basse. Il murmura de nouveau certains mots qu'Elisabeth ne comprit point, mais qui lui rendirent une partie du trouble que lui causait la présence de l'étranger et dont elle avait tant de peine à se rendre maîtresse.

Cependant cette contrainte de part et d'autre se dissipa un peu quand on se fut mis à table. L'hôte, interrogé par la mère et les enfans, raconta de Wilibald ce qui pouvait les rassurer sur la santé et le bien-être de l'objet de leur commune tendresse. Toutefois ses discours étaient brefs, mêlés de réticences et surtout dénués de ces particularités qui plaisent tant aux cœurs aimans séparés de ce qui leur est cher; et quand Elisabeth, cédant à un désir bien naturel, insistait pour avoir quelques détails de plus, la figure du vieillard se rembrunissait tout à coup, il cessait de manger et regardait la jeune femme avec une expression si étrange que chaque fois Elisabeth tout interdite baissait les yeux et n'osait renouveler sa demande.

Il était plus accessible aux questions des enfans et il y répondait sans réserve; bientôt même il ne s'occupa plus que d'eux, et sut par des contes agréables, non-seulement vaincre leur timidité, mais encore exciter leur gaîté et leur surprise en faisant devant eux des tours d'escamotage extrêmement curieux, tels que de tirer d'un flacon plein d'eau un vin sucré dont il remplissait leurs verres, de faire pleuvoir sur

leurs assiettes une grêle d'amandes et de dragées qu'il secouait d'une courge vide. Elisabeth ne voyait pas sans quelque inquiétude ses enfans goûter à ces friandises suspectes, et elle ne put s'empêcher de demander à son hôte si, en travaillant les poisons dont il composait la *mort-aux-rats*, il prenait les précautions nécessaires pour qu'il n'en restât ni à ses mains, ni à ses habits. A cette question l'étranger releva fièrement la tête ; un sourire dédaigneux contracta sa lèvre. — Croyez-vous donc qu'il faille absolument du poison pour détruire les rats? N'avez-vous pas entendu parler du Ratzenfænger de Hameln qui les chasse avec des chants et de la musique? Si je voulais... Ici il hésita, et la petite Bertha, à qui le mot de Ratzenfænger causait toujours une profonde terreur, s'éloigna brusquement de l'étranger et se cacha en pleurant dans les bras de sa mère. Celle-ci, voyant le courroux s'allumer dans les yeux de l'étranger, se hâta de lui dire : Excusez ma question; si elle vous fâche, je ne vous parlerai plus de votre métier....

— Métier! métier! s'écria le vieillard en secouant la tête d'un air menaçant, que voulez-vous dire, madame? qui vous a dit que j'eusse un métier? prétendez-vous m'injurier?

— Nullement, répondit Elisabeth toute tremblante; vous êtes mon hôte, je ne voudrais pas vous offenser... mais votre habit, vos discours, les tours prestigieux que vous avez faits, tout me portait à croire que...

— Que j'étais un vil Ratzenfænger? s'écria-t-il du ton du reproche; pouvez-vous penser que votre mari ait confié son anneau et les douces et précieuses prérogatives qui y sont attachés à un vil charlatan, à un homme enfin indigne de vous être présenté?

Il y avait dans l'accent de l'étranger un mélange indéfinissable d'orgueil, de colère, empreint peut-être d'un sentiment plus délicat, celui d'une dignité méconnue et offensée; Elisabeth le sentit et s'empressa de réparer par des excuses l'offense involontaire qu'elle avait commise. Mais ni sa douceur, ni la politesse de ses manières, ne put ramener un sourire sur les lèvres du singulier vieillard qui devint de plus en plus pensif, sérieux et troublé; il cacha un instant son visage dans ses mains, puis tout à coup se leva, quitta la table, le dîner était terminé, et prétextant la fatigue du voyage, témoigna le désir de se retirer dans son appartement. Il prit congé à la hâte d'Elisabeth et suivit le serviteur auquel elle avait donné l'ordre de le

conduire à la chambre qu'on lui avait préparée.

Demeurée seule, la jeune femme se trouvait oppressée d'un sentiment dont elle ne comprenait pas la nature ; tantôt elle se reprochait d'avoir indisposé son hôte et d'avoir ainsi manqué aux devoirs de l'hospitalité, tantôt elle blâmait cet homme bizarre qui s'offensait comme d'une insulte de ce qui n'était que le résultat naturel de son extérieur étrange et de ses manières singulières ; le cœur d'Elisabeth était agité ; étranger à tout sentiment de malveillance, le plus léger fardeau de cette espèce était pour ce cœur si pur aussi oppressif que pesant. Pour la première fois de sa vie l'épouse de Wilibald se trouva heureuse d'envoyer ses enfans, sous la surveillance d'une fidèle servante, jouer dans le grand verger qui était derrière la maison ; la sage et tendre mère évitait autant que possible de ternir la glace pure de ces jeunes ames par le reflet des soucis maternels.

Tandis que toute préoccupée Elisabeth allait et venait dans sa maison en vaquant à ses devoirs domestiques, elle crut entendre des sanglots étouffés et qui semblaient partir de la chambre de l'étranger. Le vieillard serait-il malade?

L'injure qu'il croyait avoir reçue, l'aurait-elle troublé au point de causer cette indisposition? Dans son inquiétude Elisabeth voulut d'abord envoyer un serviteur auprès de lui ; mais tous étaient sortis de la maison pour aller recevoir des marchandises arrivées aux magasins hors de la ville; les servantes blanchissaient la toile étendue sur le pré au haut du jardin, et l'état du vieillard demandait peut-être un prompt secours; Elisabeth, n'écoutant que son humanité, courut elle-même avec promptitude à l'appartement de son hôte. Mais quelle fut sa surprise en entr'ouvrant la porte de voir, au lieu du vieillard, un jeune homme vêtu d'un magnifique habit moresque, debout et à demi tourné vers la fenêtre! une profusion de cheveux noirs tombaient en grosses boucles autour de sa tête inclinée, son attitude était pensive et toute sa personne exprimait un grand abattement. Au bruit de la porte l'étranger se retourna soudain et laissa voir à Elisabeth une noble et charmante figure toute baignée de larmes. Toutefois cette vision ne dura pour la jeune femme que l'espace d'un clin-d'œil, car se rejetant violemment en arrière elle laissa retomber la porte, et s'enfuit

pleine d'épouvaute, doutant si ce qu'elle venait de voir était une réalité ou l'effet d'un maléfice jeté sur elle par le mystérieux hôte.

Toute tremblante et singulièrement frappée de cette aventure, elle se réfugia dans l'asile où elle trouvait toujours courage et protection contre les piéges de Satan ou contre les suggestions de son propre cœur. Elle s'agenouilla aux pieds du crucifix d'argent placé auprès de son lit, et chercha dans la prière un remède au trouble extraordinaire qui s'était emparé d'elle.

Après quelques momens d'oraison, Élisabeth se releva plus forte : elle sourit même de sa puérile frayeur et en attribua la cause à une erreur de sa vue : c'était bien le vieillard ; car, malgré la rapidité du coup d'œil qu'il avait lancé sur elle, Élisabeth avait entrevu cet éclat noir et passionné qui rendait le regard de l'étranger si difficile à supporter : quant à cette chevelure touffue, à ces vêtemens de velours et d'or, peut-être n'était-ce que l'effet du soleil couchant et passant à travers les vitraux colorés. Peut-être aussi l'étranger, ayant d'autres habits que ceux avec lesquels il s'était présenté d'abord, il avait voulu juger quel accueil

lui serait fait sous cet extérieur pauvre et misérable.

Ces réflexions achevèrent de tranquilliser la jeune femme, et elle se remit à ses travaux ordinaires avec assez de calme; pourtant, plus d'une fois, en tournant son fuseau ou en arrangeant le lin de sa quenouille, elle sentit un léger frisson parcourir tous ses membres, selon que la figure dure et moqueuse du vieillard ou le gracieux visage du jeune homme repassaient devant sa pensée.

Le jour tombait; les enfans étaient rentrés, et l'on venait de servir le souper; Élisabeth envoya un serviteur convier son hôte de venir prendre en famille le repas du soir. L'étranger se rendit à cette invitation. Quand il entra, Élisabeth jeta sur lui un regard curieux; mais rien n'était changé dans son aspect, dans son costume, dans ses manières; il joua avec les enfans comme il avait fait peu d'heures auparavant; seulement, quand ses yeux noirs se tournaient vers Élisabeth, l'expression en était douloureuse et profondément triste.

Il parut d'abord assez singulier à Élisabeth que son hôte réservât ses habits honorables pour demeurer seul dans sa chambre; mais

elle pensa qu'il avait peut-être quelques raisons pour en agir ainsi, et ne fit aucune observation à ce sujet; seulement, en maîtresse de maison attentive, elle s'informa de son hôte si le repos l'avait un peu remis de ses fatigues, et si son sommeil avait été paisible. — Une fois, ajouta-t-elle, j'avais cru vous entendre vous plaindre, je suis allée même jusqu'à votre porte pour m'assurer si vous n'étiez pas malade...

Ici la chaste jeune femme s'arrêta, n'osant pas dire la raison qui l'avait empêchée d'entrer, car le souvenir de ce qu'elle avait vu ou cru voir la troubla de nouveau; le vieillard garda un moment le silence, puis il dit d'une voix émue et qui contrastait avec la rudesse qui lui semblait naturelle : Vous êtes aussi bonne que belle, madame. Votre pitié m'est bien douce!... et quoique ce soit, je le vois, tout ce que vous pourrez jamais pour moi... je vous en remercie.

Le repas terminé, on se sépara en se souhaitant mutuellement la bonne nuit. Elisabeth, retirée dans son appartement, fut bien longtemps occupée de son hôte; ses dernières paroles étaient restées dans son esprit; elle pensa que ce pauvre homme avait peut-être besoin d'argent pour continuer son voyage, et qu'il

éprouvait quelque honte à lui en faire la demande. La généreuse Elisabeth résolut de lui épargner ce pénible embarras en lui offrant au moment de son départ une petite somme d'argent qu'elle avait toujours en réserve pour des actes de ce genre, actes que son ordre et son économie lui permettaient de renouveler assez souvent.

Le jour suivant, après que la jeune femme eut habillé ses enfans, peigné leurs beaux cheveux et dit avec eux la prière du matin, elle les fit déjeuner et les envoya au père Bazilius, un vénérable et savant homme qui régissait l'hospice de la ville et se plaisait à réunir autour de lui de jeunes enfans auxquels il apprenait à lire les saintes écritures. Elisabeth descendit ensuite dans le jardin pour examiner un jeune pommier à fruits rares, que son mari avait greffé lui-même avant son départ et qu'il avait particulièrement recommandé à ses soins. Elle était à peine parvenue au frais verger où, parmi d'autres rejetons déjà plus forts, s'élevait le précieux arbuste, quand elle crut distinguer, sous l'ombre verdâtre des grands arbres, la figure élégante et gracieuse qu'elle avait entrevue la veille dans la chambre de son hôte... Elle se

frotta les yeux, pensant que quelque chose troublait de nouveau sa vue. Mais, cette fois, ce n'était pas une illusion : un jeune homme richement vêtu s'avançait à sa rencontre. A cette vue, le premier mouvement d'Elisabeth fut de prendre la fuite ; toutefois le sentiment de sa propre dignité, comme épouse et comme maîtresse de maison, l'arrêta, et sans attendre que ce qu'elle croyait encore être une apparition lui adressât la parole : — Qui es-tu, s'écria-t-elle, étrange et prestigieux jongleur ? Qu'es-tu venu faire hier dans la chambre de mon hôte ?... ou, si tu n'es avec celui qui l'habite qu'un seul et même individu, pourquoi ces déguisemens et ce double visage ? Parle ! je te le commande ! et j'en ai le droit. A la voix de la jeune femme le beau jouvenceau tressaillit et s'arrêta à quelque distance ; puis tombant à genoux et élevant vers Elisabeth ses mains jointes et ses regards supplians, on l'eût dit en présence d'une divinité, tant il y avait de vénération, de crainte et d'amour dans toute sa contenance ; mais Elisabeth, sans se laisser séduire par ces marques d'un respect extraordinaire, lui ordonna impérieusement de cesser toutes ces façons ridicules et de lui répondre

comme il était coutume de le faire dans les pays civilisés de l'Allemagne et non à la manière des idôlatres. Le jeune homme obéit sans murmurer, et d'une voix entrecoupée il lui parla en ces termes :

— Calmez votre courroux, ô beauté souveraine, et ne me retirez pas votre pitié ! Un amour violent, indomptable, a trop tôt trahi ce qui devait demeurer encore long-temps un mystère. Mais quels voiles l'amour n'arrache-t-il pas! quels secrets a-t-il jamais su garder !... Oui, charmante femme ! ceci est ma véritable figure ; cet extérieur d'un vieillard austère dont je m'enveloppais hier n'était qu'un moyen pour m'approcher de vous, un effet de l'art que je possède. Alreddin est mon nom ; né d'une noble famille qui a donné des rois à la belle ville de Grenade en Espagne, je cultivai avec succès tous les arts de ma nation ; je ne suis pas inexpérimenté dans les armes, et suis également versé dans les sciences occultes qui rendent les Arabes maîtres des puissances de la nature ; les esprits élémentaires m'obéissent, et pour moi l'univers n'a point de secrets. Fier de mes connaissnces et dans une joie orgueilleuse, je résolus de parcourir l'Europe et les autres contrées du monde, pour voir

si je trouverais mon égal en science, en pouvoir. Pour mon malheur, je m'arrêtai il y a quelque temps à Gênes où des Croisés de toutes nations attendaient un vent favorable pour passer en Afrique....

— Eh quoi ! interrompit Elisabeth, seriez-vous ce Sarrazin impie qui par ses maléfices causa tant de trouble parmi la noble troupe de chevaliers croisés auxquels mon mari était allé conduire des armes ?

— Ne me condamnez point trop sévèrement, reprit Alreddin d'un ton suppliant, je n'avais nulle intention de leur nuire. Seulement, dans un moment de folle gaîté, je me plus à mettre à l'épreuve le courage de ces nobles preux en faisant paraître autour d'eux, par la force de mon art, toutes sortes d'animaux fantastiques. Mais les chrétiens, loin de s'effrayer, me pardonnèrent et m'invitèrent même à répéter ces curieuses expériences dans un somptueux festin auquel ils m'invitèrent et où se trouvait maître Wilibald votre époux.

Ici Elisabeth ne put retenir un profond soupir; elle savait qu'il faut fuir la tentation, si l'on n'y veut pas succomber; elle pensait avec tristesse que dans cette circonstance Wilibald

avait oublié cette sainte et salutaire maxime, et elle-même l'oubliait dans ce moment en prêtant l'oreille aux insidieux discours d'un homme que la prudence lui aurait dû faire fuir.

Encouragé par le silence d'Elisabeth, Alreddin continua son récit; il dit comment Wilibald, excité par le vin et la joie, avait montré à ses compagnons de table le portrait de sa charmante épouse qu'il portait toujours sur lui. A la vue de cette ravissante peinture, une passion violente s'était emparée du cœur du jeune Sarrazin. Wilibald, flatté des éloges donnés à la beauté de sa femme, permit à un peintre habile et gagné par Alreddin de prendre une copie de ce portrait, qui devait, lui dit-on, servir de modèle pour celui de la Mère de Dieu. Mais bientôt la possession de cette image et le plaisir de la contempler nuit et jour ne suffirent plus à l'amoureux Sarrazin; entraîné par une puissance irrésistible, il se mit en route pour l'Allemagne afin de repaître ses yeux de la vue de ce miracle de beauté, et nourrissant le secret espoir de s'en faire aimer. Un déguisement et le nom de Wilibald lui ouvrirent l'entrée de cette chaste maison; mais en voyant celle qui l'habite aussi

imposante que belle, en voyant sa joie éclater au nom de son époux, en reconnaissant qu'il n'y avait de place dans cette ame si pure et si tendre que pour l'heureux Wilibald et ses enfans, le jeune homme ne put maîtriser sa douleur. Elisabeth en entendit les sanglots; et maintenant, continua-t-il, tandis que la sévérité du regard de celle qu'il ose adorer encore lui ôtait jusqu'au plus léger espoir, il est là devant vous, attendant de votre pitié ou de votre cruauté un arrêt de vie ou de mort.

Pendant ce long discours, Elisabeth, grave et impassible, cherchait à concilier une pitié involontaire avec ce que lui imposait un sévère devoir; tout à coup, par je ne sais quelle curiosité féminine ou peut-être pour retarder le moment d'une décision pénible, elle lui dit: Comment donc êtes-vous devenu possesseur de l'anneau de Wilibald et du secret qui y était attaché?

L'esprit d'Alreddin était fertile en ruses de toute espèce; il s'était souvent préparé à répondre à de semblables questions; mais l'accent un peu ému avec lequel la jeune femme fit celle-ci, ses yeux baissés, un trouble léger mais visible, tout trompa le passionné Sarrazin, qui

prit l'effet d'une chaste et jalouse inquiétude pour celui d'un intérêt favorable à ses désirs, et l'imprudent, cédant tout à coup à la violence de ses sentimens impétueux, osa lui dire : —Oh! il ne se doute de rien. Un soir, après le souper, je sus l'endormir, et pendant son sommeil je lui dérobai tous ses secrets; il me révéla sans le savoir celui de l'anneau, il me répéta la légende, et muni de ces deux talismans dont j'avais remplacé l'un par un joyau tout semblable...

— C'en est assez! interrompit la dame courroucée en se détournant de lui avec l'expression du plus profond mépris, sors de ma présence, misérable! j'aurais pu pardonner au malheureux égarement de ton esprit, mais la fourbe m'est odieuse, et je rougis d'en avoir tant entendu! Quitte sur-le-champ cette demeure, et la ville aujourd'hui même, si tu ne veux pas que je te livre à nos magistrats comme un pernicieux magicien et un damné faussaire!

En l'écoutant, en voyant l'œil d'Elisabeth étinceler d'indignation, le jeune homme pâlit; un froid mortel se glissa dans ses veines, et ses genoux fléchirent sous lui.

— Que votre volonté s'accomplisse, ma belle

ennemie, dit-il d'une voix affaiblie, livrez-moi aux bourreaux, il me sera doux de mourir par vos coups! et la flamme qui brûle mon sein rendra pour moi fraîches celles du bûcher. Toutefois, je vous le dis, ni aujourd'hui ni demain je ne puis quitter votre demeure ; depuis que j'ai vu votre fatale image, je n'ai pas connu le sommeil, j'ai fait un grand voyage à la hâte et sans prendre aucun repos pour jouir plus tôt du bonheur de vous voir... Si vous ne daignez pas m'héberger jusqu'à ce que j'aie recouvré quelque force, je succomberai à la fatigue aussi bien qu'à ma douleur, et, j'en jure par votre cruauté! je vous apparaîtrai alors si pâle et si défait que plus d'une de vos nuits sera troublée par le souvenir de l'infortuné Alreddin!

En prononçant ces menaces, le jeune Sarrazin tomba pâle et épuisé sur le gazon, et ses regards mourans et encore pleins d'amour se tournant vers Élisabeth semblaient lui dire : Livre-moi ou repousse-moi, c'est pour t'avoir aimé que je meurs!

La sévérité de la jeune femme ne tint point à l'aspect d'un homme expirant à ses pieds et qui semblait alors n'invoquer que sa pitié. Elle était sage, mais elle était douce et charitable ;

elle se sentit touchée d'une sorte de compassion, et courant chercher de l'eau à la fontaine voisine elle jeta quelques gouttes sur le visage dn jeune homme, car il avait entièrement perdu connaissance. Ce secours, que la chrétienne accordait à une créature souffrante sans acception de religion et de personne, produisit un heureux effet : Alreddin ouvrit les yeux et parut revenir à la vie.

— Pourquoi ne m'avoir pas laissé mourir? lui dit-il faiblement ; c'eût été agir d'une manière plus humaine... N'importe ! continua-t-il en se relevant, puisque vous avez conservé ma vie, elle me sera chère désormais. Rassurez-vous, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi; mais laissez-moi le temps de reprendre mes forces... vous le voyez, dans l'état où je suis, je ne puis me mettre en route.

La jeune femme, qui crut lire dans les yeux d'Alreddin l'expression du repentir, ne déploya pas une rigueur nouvelle envers l'infortuné qui l'implorait si humblement. Elle consentit à ce qu'il demeurât encore deux jours dans la maison, mais sous la condition expresse que durant ces deux jours il ne paraîtrait devant elle que, comme précédemment, sous les traits

d'un vieillard. Une crainte vague dictait-elle cette précaution à la prudente Elisabeth, et un secret instinct lui faisait-il pressentir quelques dangers à voir trop souvent le visage tendre et mélancolique de l'amoureux Sarrazin? c'est ce qu'on n'ose décider. Quoi qu'il en soit, Alreddin, trop heureux d'obtenir ce délai, promit tout ce qu'on voulut, et de toute la première journée il tint strictement parole. Il sortit à peine de son appartement, et même à table, pendant le souper et le dîner du lendemain, il sut si bien maîtriser sa passion et ses regards que la jeune dame s'en étonna plus d'une fois elle-même. Il s'occupa beaucoup des enfans, et concentrant sur eux toute son attention il ne parut occupé que de payer l'hospitalité qu'il recevait par des manières gracieuses et polies.

Vers le soir du second jour, l'étranger avait annoncé son départ pour le lendemain matin; Elisabeth, après les travaux de la journée, ressentit une lassitude inaccoutumée et une impérieuse envie de dormir; elle descendit au jardin avec ses enfans, espérant dissiper cet engourdissement par la promenade et la fraîcheur de la soirée. En effet elle en éprouva d'abord quelque soulagement. Mais tandis que ses deux en-

fans se livraient à mille jeux folâtres sur le gazon éclairé par le soleil couchant, Elisabeth, qui s'était assise sous le jeune pommier de Wilibald, de plus en plus maîtrisée par le sommeil, s'appuya contre le tronc de l'arbuste et s'endormit presque aussitôt.

Accoutumée à maintenir l'ordre établi dans sa maison, elle sentait bien qu'en cédant ainsi à ce sommeil insolite il pouvait résulter de fâcheux inconvéniens; le désir de retourner chez elle surveiller ses domestiques lui faisait combattre l'ennemi qui à son insu s'était emparé de ses sens, et elle faisait d'incroyables efforts pour ouvrir les yeux... Tout à coup, au milieu de cette lutte d'une ame inquiète et d'un corps appesanti, il lui sembla voir Alreddin entrer dans le jardin par la porte de derrière; il avait son accoutrement de vieillard, mais ses traits étaient ceux sous lesquels elle l'avait vu à cette même place prêt à mourir de douleur et d'amour. Il faisait des signes mystérieux à ses enfans; ceux-ci accouraient joyeux, le faux vieillard leur contait quelque chose fort bas, et ils lui prêtaient une grande attention. Bientôt le cœur de la mère se sentit pressé d'une affreuse angoisse en entendant distinctement Alreddin

leur proposer de les conduire au-devant de leur père qui, disait l'imposteur, devait être dans ce moment tout proche de la ville... Pendant ce temps, ajoutait le Sarrazin en désignant Elisabeth, votre tendre mère pourra dormir tranquillement, et à son réveil ce sera pour elle une grande surprise... A ce discours les petits enfans battirent des mains et accueillirent la dangereuse proposition. Ce fut en vain qu'Elisabeth voulut crier, ce fut en vain qu'elle s'efforça de courir, les chaînes du sommeil ne pouvaient se rompre : elle vit avec une indicible horreur ses deux enfans riant, sautant, passer devant elle, donnant chacun une main au perfide Alreddin. Elle entendit leurs petits cris de joie, et le bruit des baisers qu'ils lui envoyaient en s'éloignant; enfin elle les vit disparaître peu à peu à travers les feuillages, et sortir par cette petite porte qui ne s'ouvrait jamais, et dont Elisabeth gardait la clé dans sa chambre.

Ils devaient être déjà bien loin quand la malheureuse mère rompit par un violent effort le funeste sommeil qui captivait ses sens; d'abord elle se flatta que tout ce qu'elle avait vu n'était que l'effet d'un songe malfaisant, mais

l'aspect de tablettes d'ivoire enrichies d'or et qui brillaient près d'elle sur le gazon détruisit soudain cette erreur, et les lignes suivantes tracées par la main d'Alreddin confirmèrent ses affreux pressentimens.

« Je ne puis vivre sans toi, ô femme aussi cruelle que belle! et j'emporte avec moi la meilleure partie de toi-même dans l'espoir que tu la suivras... Si tu veux revoir tes enfans, prononce à haute voix les mots cabalistiques qui sont au bas de ces lignes : dans quelque coin de la terre que je sois, je t'entendrai, et peu d'instans me suffiront pour te conduire dans les lieux délicieux qu'habiteront désormais tes enfans, et où toi et moi nous jouirons près d'eux au sein de l'opulence d'une vie toute pénétrée d'amour et de félicité. »

Sans jeter un regard sur la formule magique qui terminait cet écrit, Elisabeth, pâle d'épouvante et de saisissement, courut vers une source profonde qui se trouvait près de là, en disant avec l'accent d'une douleur concentrée : Le désespoir pourrait me ravir la raison, et, pauvre insensée! je serais peut-être capable, pour revoir mes enfans, de me jeter dans les griffes du tentateur!... C'est

pourquoi, disparaissez à jamais, signes effrayans de mon malheur, et qui pourriez être les instrumens de ma damnation éternelle! A ces mots elle jeta les tablettes au fond des eaux et s'élança vers la maison où, appelant à grands cris ses domestiques, elle les envoya à la poursuite du ravisseur. Aussitôt que son malheur fut connu dans la ville, des messagers à pied, à cheval, se répandirent sur toutes les routes, les uns envoyés par les magistrats, les autres par les parens, les amis, les voisins d'Élisabeth; car tout le monde partageait la douleur de cette mère infortunée.

Mais toutes les recherches furent vaines : soit que le traître Sarrazin se fût caché avec sa proie dans quelque coin de la ville, soit que par l'effet de ses maléfices il eût mis en défaut le zèle et l'activité de ceux qui le poursuivaient, les envoyés, les amis, les serviteurs revinrent les uns après les autres sans avoir retrouvé aucune trace des enfans enlevés ni de leur ravisseur. Dès le premier moment, Elisabeth avait été frappée d'une manière trop violente pour que rien pût ajouter à sa douleur; aussi parut-elle considérer le résultat infructueux de tant de démarches moins comme la ruine

complète de ses espérances que comme la confirmation d'un malheur qu'une conscience timorée lui reprochait de s'être attirée. Dès lors elle refréna la violence de son chagrin, se soumit à la volonté de Dieu, qui punissait en elle, trop cruellement peut-être, une pitié imprudente et mal placée, et se considérant comme doublement veuve de son mari et de ses enfans, elle ferma sa maison, renvoya ses serviteurs, même ceux qui surveillaient les magasins de Wilibald, dont elle remit le soin ainsi que la conduite de son commerce entre les mains d'un autre marchand de Nuremberg, son parent. Toutes ces affaires terminées, elle entra en esprit de pénitence dans l'hospice dont le père Bazilius était régisseur, et se mit à soigner les pauvres femmes malades avec une patience et une humilité qui surpassaient même celle des religieuses attachées par leurs vœux à ces saintes fonctions. Le dimanche seulement après l'office, elle s'était réservé de visiter sa maison afin de cultiver le jeune arbuste que Wilibald avait recommandé à ses soins. — Hélas! disait-elle en pleurant, par une fatale imprudence j'ai laissé perdre ses plus précieux rejetons, et dans cette circonstance je me suis

montrée mère aussi négligente qu'épouse imprévoyante ; je veux du moins en expiant ma faute faire le peu qui reste en mon pouvoir.

Il y avait près de cinq semaines que la triste Elisabeth avait perdu ses enfans et quitté sa demeure ; selon sa coutume, un dimanche, elle s'acheminait vers ces lieux naguère si pleins de joie : comme elle en traversait la cour maintenant déserte et silencieuse pour se rendre au jardin, il lui vint en pensée que les appartemens n'ayant point été aérés depuis plusieurs semaines, les meubles et les tapisseries pouvaient se détériorer ; et en bonne ménagère elle résolut de les visiter ce jour-là. Elle détacha le trousseau de clés qui était suspendu à son côté par une chaîne d'argent, et se mit à ouvrir les chambres l'une après l'autre. De voir si chaque chose était en ordre, ou à l'abri de tout dommage, lui fut chose fort difficile, vu la quantité de larmes qui remplissaient ses yeux, et coulaient en ruisseaux sur ses joues décolorées. Hélas ! comment en eût-il été autrement à la vue de ces témoins muets de tant d'heureux jours ? Voilà le fauteuil de Wilibald, où assis le soir il se délassait des affaires de la journée en faisant jouer ses enfans sur ses genoux !

Voici la table à ouvrage près de laquelle en travaillant l'heureuse mère voyait Rodolphe et Bertha s'appuyer lorsqu'à leur retour de l'école ils lui racontaient ce qu'ils y avaient appris de nouveau, de curieux ; et cette chambre des enfans, si pleine de leurs doux souvenirs ! et ces deux petits lits blancs à demi découverts comme s'ils n'attendaient que les innocens petits anges qui s'y reposaient chaque soir !... Ah ! c'en était trop pour la tendre et malheureuse mère ! Elisabeth s'enfuit de ces lieux et courut dans le jardin pour échapper à ces poignantes images d'un bonheur perdu sans retour !

Quand elle arriva auprès du jeune pommier de Wilibald, elle tomba sur la terre sans force et sans courage, et cacha dans le frais gazon ses yeux brûlans et fatigués de pleurs. Mais à peine son front avait-il touché la terre qu'un sommeil profond et merveilleux s'empare d'elle, et un songe, fantastique comme celui qui l'avait naguère tourmentée à la même place, ne tarda pas à lui présenter cette fois mille tableaux de son ancienne félicité.

Son époux, de retour, était comme de coutume assis à la place d'honneur dans le fauteuil

paternel, et ses enfans jouaient autour de lui; Elisabeth entendait leurs voix chéries, et l'impression délicieuse qu'elle en ressentait lui causait un attendrissement mêlé de joie et de douleur; elle voulait courir vers ces objets aimés, elle voulait prononcer leurs noms, mais un poids insurmontable liait ses jambes, et sa poitrine, agitée par de convulsifs efforts, ne laissait échapper aucun son. Dans ce moment le vent du soir, balançant ses rameaux au-dessus de la dormeuse, rompit à demi son sommeil; Elisabeth, douloureusement rappelée à la réalité et sentant tout ce qu'elle allait perdre avec son erreur, referma plus fortement les yeux pour se plonger de nouveau dans les délices de ce rêve enchanteur; mais les capricieux interrupteurs de son repos ne se prêtaient point aux désirs de la pauvre mère; le soleil couchant lançait un oblique rayon sous les paupières mi-closes d'Elisabeth, les feuillages des arbres bruissaient avec plus de force à son oreille; peu à peu elle revenait à l'existence, et sentait confusément qu'elle n'était point dans sa maison, mais bien en plein air, et même sous le jeune pommier, à cette fatale et mystérieuse place où elle avait éprouvé les premières angoisses de

son malheur... Cette pensée la remplit de trouble. — Que c'est étrange! dit-elle à demi-voix en soupirant; et ce tendre cœur tout contristé s'effrayait déjà des larmes amères qui allaient suivre son réveil.

Tandis qu'Elisabeth, désirant prolonger le plus long-temps possible la douce illusion, se rattachait de toutes ses forces à ces images fantastiques qui semblaient encore jouer devant ses yeux, elle crut entendre de nouveau les voix murmurantes de ses enfans et la parole grave de Wilibald qui leur enjoignait de ne point éveiller leur mère... elle distingua même le parler enfantin de sa petite Bertha, disant : « Père! je veux lui donner seulement un petit baiser...» Et dans cet instant Elisabeth sentit le souffle doux et pur du jeune ange passer sur ses lèvres!...

Soudain ses yeux s'ouvrent... oh! surprise inouie!... Elisabeth voit devant elle Wilibald et ses deux enfans!... Ce n'était point une illusion, ce n'était point un songe ; c'était la plus belle, la plus heureuse, la plus vraie de toutes les vérités qui cette fois consolante, persuasive, et avec sa suite nombreuse de douces surprises, de joies célestes, inondait l'ame de

de l'épouse, de la mère !... On flétrirait de telles félicités en les décrivant !...

Le hasard, ou plutôt la Providence, avait voulu que le ravisseur dont les ruses avaient su attirer les enfans hors de la maison paternelle fût rencontré par Wilibald, sur les frontières de l'Allemagne. Les cris de ses enfans et la consternation du traître lui apprirent la vérité. L'épée du brave marchand, que selon la coutume du temps tout honnête homme portait à son côté, fut bientôt tirée, et, sans redouter les enchantemens de son adversaire, Wilibald l'attaqua brusquement ; le Sarrazin se défendit en homme de cœur ; mais frappé d'un coup terrible il tomba à la renverse et fut laissé pour mort par Wilibald sur la grande route.

— Je l'eusse facilement achevé, ajouta Wilibald en terminant son récit, ou même livré aux mains de la justice ; mais j'avais tant de joie de revoir mes chers enfans, et un si grand désir de retrouver ma chère Elisabeth dont je devinais aisément la douloureuse inquiétude, que sans plus m'enquérir du misérable je partis sur-le-champ. Dieu merci ! nous voilà maintenant tous réunis ; rien ne nous séparera plus !

L'histoire ne dit pas si les deux époux, après le récit de ce qui s'était passé depuis leur séparation, se firent les justes reproches qu'ils méritaient, l'un pour l'imprévoyante vanité qui, en laissant voir le portrait de sa femme, avait attiré à Élisabeth un aussi dangereux hommage; et l'autre pour avoir, en dépit des avertissemens de sa conscience, écouté une pitié trop tendre; double imprudence dont le résultat avait pensé leur être si funeste! Il est probable que tous deux, sentant la faute qu'ils avaient commise, se la pardonnèrent mutuellement, quoique tacitement.

Wilibald et Élisabeth, bien des années après cet événement, célébraient un jour ce qu'on nomme en Allemagne *les noces d'argent*, c'est-à-dire l'anniversaire de vingt-cinq ans de mariage (la cinquantaine se nomme *les noces d'or*). Et cette fête solennelle s'embellissait encore de celle des fiançailles de leurs deux enfans, que l'amour et un choix honorable allaient lier désormais aux plus respectables familles de Nuremberg. Vers le soir de cette journée et tandis que les jeunes couples et celui des heureux parens recevaient devant la porte de leur demeure les félicitations et les vœux de leurs amis,

de leurs concitoyens, un vieux pélerin, s'approchant de Rodolphe et de Bertha, remit à l'un une riche et brillante épée, et à l'autre un magnifique rosaire de perles entremêlées de rubis. —Vous pouvez porter cette arme et ce joyau avec honneur, leur dit-il à voix basse; le pécheur s'est converti et a fait pénitence au Saint-Sépulcre... Saluez de ma part votre gracieuse et vertueuse mère! remerciez pour moi votre vaillant père! la blessure qu'il m'a faite a servi à mon salut... Et avant qu'on ait eu le temps de lui faire aucune question, le vieillard s'était enfoncé dans la foule assemblée et avait disparu.

Wilibald et Élisabeth ne doutèrent pas que ces riches présens ne vinssent du Sarrazin Alreddin, et Bertha déclara même avoir reconnu le vieux Ratzenfænger, dont les traits, malgré les années, étaient restés gravés dans son souvenir, quoique cette fois, dit-elle, cette grande figure qui m'avait causé tant d'effroi dans mon enfance fût bien différente, car, rude et sauvage qu'elle était, sa physionomie, sa voix et toute sa personne avait quelque chose d'humble et de doux qui commandait le respect et l'attendrissement.

D'après cela, et de plus l'épée et le rosaire étant ornés du signe de la rédemption, on accepta les présens du converti; Rodolphe et Bertha s'en parèrent le jour de leurs noces, et bien des siècles après, ces précieux joyaux, sur lesquels la bénédiction du ciel semblait reposer, se voyaient encore dans la famille de l'honorable postérité de Wilibald et d'Élisabeth.

Imité de l'allemand par
Mme Élise Voïart.

PEPITA.

ANECDOTE MEXICAINE.

Le marquis de Bevemucho, sa femme, ses deux filles, don César, son gendre futur, une femme de chambre et deux domestiques mâles occupaient un de ces vastes coches, traînés par dix mules et conduits par deux postillons, que l'on rencontre fréquemment sur la route de la Vera-Cruz à Mexico. Ils avaient entrepris ce voyage par deux motifs assez rares parmi les Espagnols ou les Mexicains, le plaisir et la curiosité. Le château de Saint-Jean-d'Ulloa, situé à une petite distance des murs de la Vera-Cruz, après avoir été défendu avec opiniâtreté par les Espagnols, même depuis l'établissement de la république de Mexico, s'était enfin rendu

aux indigènes, et beaucoup de curieux allaient le visiter, malgré les dangers de la route, souvent infestée par les voleurs. Le nom de Gomez el Capador, capitaine de la bande la plus célèbre, frappait de terreur tous ceux qui abandonnaient la tranquillité de la ville pour les périls de la grande route.

Le marquis, ne voulant pas courir le risque d'endommager ses équipages dans les descentes rocailleuses des montagnes, se détermina à se servir d'une voiture de louage, une de ces machines informes, dont l'apparence est si piteuse, qui semble être toujours au moment de tomber en morceaux, quoique pourtant cela leur arrive rarement; dont les roues sont attachées par des courroies, formant des figures tellement compliquées en segmens, angles et polygones, que le plus habile mathématicien serait fort embarrassé de les définir. Le marquis avait eu la précaution d'envoyer en avant sur des mules les ustensiles de cuisine nécessaires, et des provisions de toute espèce.

Les voyageurs étaient arrivés gais et joyeux au village d'Acayete, situé à l'entrée du Pinol, et là ils avaient mangé leur dîner et fait la sieste, pour laisser à leurs mules le temps de se

reposer, et ayant l'intention d'aller passer la nuit à Napoluca. Le Pinol est une région boisée et montagneuse, couverte de pins et connue pour être la retraite favorite des bandits. La route, en quelques endroits, est tellement hérissée de rochers qu'on est forcé de soutenir la voiture des deux côtés.

L'hôte de l'auberge d'Acayete leur avait assuré qu'il n'y avait aucune crainte à avoir des brigands, que Gomez se trouvait alors dans une autre partie du pays, et que des voyageurs avaient traversé dernièrement cette route sans prendre d'escorte. Ils partirent donc avec confiance, ayant tous à la bouche leurs cigares et cigaretos. Ils avaient eu la précaution d'envoyer en avant, dès le matin, leurs bagages avec les provisions, et ils se réjouissaient d'avance de la délicieuse soirée qu'ils allaient passer à Napoluca. Mais, hélas! leurs espérances ne devaient pas se réaliser. Lorsque le coche pesant fut engagé dans la descente d'un des défilés les plus rocailleux, une secousse violente qui le renvoya d'un rocher haut de deux pieds à un autre tout aussi raboteux mit à une trop rude épreuve la solidité de l'équipage; il fut tellement disloqué que la masse entière menaçait

ruine, si on n'y faisait pas des réparations indispensables. Les voyageurs furent obligés de descendre; il était impossible d'arriver à Napoluca cette nuit, et les ombres du soir étaient déjà très étendues : que faire? Le cocher leur dit qu'ils pourraient trouver, à une petite distance, une *posada,* qui n'était pas, il est vrai, très fréquentée, mais qui, quoique fort délabrée, était encore habitable; ils y passeraient la nuit, et repartiraient le lendemain quand la voiture serait raccommodée. Comme il n'y avait pas d'autre parti à prendre, on se remit en route, et toute la compagnie, escortant le coche criant et gémissant, atteignit la porte de la *posada* au moment du coucher du soleil : c'était une triste habitation, enceinte de murs et de tours en ruines, et de sombres pins qui lui donnaient l'apparence d'un château de roman. Ce lieu servait cependant quelquefois de refuge à des muletiers et à leurs mules. Il renfermait une cour carrée, entourée de chambres et d'écuries, et confiée à la garde d'un custode âgé et infirme qui put à peine venir en clopinant ouvrir les portes à ses nobles hôtes. Le marquis et sa famille s'installèrent dans une grande pièce où l'on plaça leurs lits; la femme de

chambre se nicha comme elle put dans un cabinet qui ressemblait à la cellule d'un couvent, et les domestiques s'endormirent dans le lieu où le hasard les fit tomber assoupis, et enveloppés dans leurs manteaux.

Fatigués et de mauvaise humeur, tous les voyageurs songèrent bientôt à aller se reposer. On se consolait pourtant en pensant que cette maudite nuit étant passée, le reste de leur voyage ne leur offrirait plus que de l'agrément; mais l'héroïne de notre histoire, la femme de chambre Pepita, avait seule quelques soupçons que tout n'était pas comme il devait être; en passant devant une fenêtre grillée qui donnait sur la cour, elle crut avoir distingué deux yeux brillans qui disparurent tout à coup, et cet incident avait suffi pour lui inspirer des craintes. Cependant elle se retira dans sa cellule; elle n'avait pas besoin de lumière pour trouver le banc de bois qui était préparé pour elle, et ayant placé sa mantille sous sa tête pour s'en servir en guise d'oreiller, elle était au moment de fermer les yeux lorsque, les fixant par hasard sur le plafond de la chambre, elle remarqua un rayon de lumière qui se frayait un passage à travers les fentes d'un petit volet en bois.

Aussitôt, prenant les plus grandes précautions, elle monta doucement sur une table qui se trouvait au-dessous de la fenêtre, et écartant à demi un rideau suspendu au-devant, sa vue plongea dans la chambre voisine, et elle y aperçut deux hommes assis auprès d'une table, le dos tourné vers elle, et éclairés par une lampe qui brûlait dans un coin de l'appartement. Pepita, quarterone de naissance, sentait couler dans ses veines une dose suffisante de sang espagnol pour lui inspirer de grandes prétentions vis-à-vis de ses compatriotes les indiennes. Elle était intelligente, fidèle, courageuse et résolue comme Judith elle-même.

D'un coup d'œil rapide comme l'éclair, elle observa tout ce qui se trouvait dans cette chambre : un des deux hommes était un jeune et beau garçon, ayant un chapeau sur la tête ; il brandissait une épée nue. L'autre, plus âgé, portait à ses lèvres un verre de vin. Il était impossible de méconnaître leur profession, car Pepita découvrit devant eux un coffre ouvert qu'elle reconnut comme appartenant à son maître, et dont les bandits avaient tiré les vivres et l'argenterie qu'il contenait ; tous les deux paraissaient avoir fait honneur aux vins du marquis, et étaient tellement ivres qu'elle n'eut

aucune crainte d'être découverte par eux. Elle continua à les observer avec une attention inquiète, et pendant ce temps elle arrêta le plan de conduite qu'elle devait suivre. Elle avait été un moment saisie d'effroi lorsque, par quelques mots qu'elle entendit, elle eut acquis la certitude que le plus âgé des deux hommes était le fameux Capador lui-même. Elle se ressouvint alors qu'on le lui avait toujours dépeint comme portant un costume magnifique et armé d'une hache ; or, cet homme avait une hache entre ses jambes et portait des habits de soie.

Elle apprit, ou plutôt elle devina à moitié par leurs discours souvent interrompus que la bande dont ils étaient les chefs n'attendait dans la forêt voisine qu'un signal pour les rejoindre, et que ce signal devait être donné par un cor de chasse, que l'on voyait dans un coin de l'appartement, et qu'aussitôt après leur réunion ils attaqueraient les voyageurs. Il lui parut évident qu'il existait quelque connivence entre eux et les conducteurs de la voiture. Elle remarqua avec joie que le vin du marquis produisait peu à peu son effet sur eux, et que dans l'espace de quelques minutes le sommeil s'emparerait tellement de leurs esprits qu'elle pour-

rait poursuivre ses projets, sans craindre d'être découverte.

En effet, bientôt après, les voyant plongés dans un profond sommeil, elle quitta sans faire de bruit sa cellule, et ne voulant point encore éveiller ses maîtres, elle descendit dans la cour, trouva bientôt la porte de la chambre des voleurs, et l'ouvrant doucement elle s'y introduisit avec un courage et une présence d'esprit admirables. Elle s'empara du manteau, du chapeau et de la hache du chef, et du cor de chasse; les bandits dormaient profondément, et quoiqu'ils fissent quelques mouvemens pendant leur sommeil, elle ne se laissa point intimider, persévéra avec énergie dans son projet, et emportant avec elle la lampe et son précieux butin, elle parvint à opérer sa retraite dans la cour sans aucun accident. Elle ferma alors la chambre des bandits avec les verrous qui sont souvent placés en dehors des portes dans les maisons du Mexique, et, tranquille alors, elle se mit à réfléchir sur les moyens d'exécuter plus sûrement le plan qu'elle avait conçu.

Elle fit d'abord une inspection générale dans tout l'intérieur de l'auberge; mais le silence de

la mort régnait partout. Elle découvrit une grande écurie où les mules passaient la nuit; les postillons, qui paraissaient avoir pris leur part des vins du marquis, ronflaient étendus à côté de leurs bêtes. Auprès était une chambre spacieuse, ouverte, dont les portes pouvaient aussi être fermées en dehors par de forts verroux. Elle n'aperçut nulle part le custode de la *posada*, et la porte de sa chambre était fermée. S'étant ainsi assurée qu'elle ne pouvait pas être troublée dans l'exécution de son hardi dessein, elle jeta sur elle le manteau du brigand, mit le chapeau sur sa tête, et plaça la hache sur son épaule, tandis que sa main droite tenait le cor de chasse; elle sortit alors de la cour. La nuit était extrêmement obscure; elle arriva bientôt sur les bords du bois de pins et elle tira du cor de chasse des sons faibles auxquels on répondit sur-le-champ par un coup de sifflet prolongé. Le moment était arrivé pour elle de réunir tout son courage, car elle vit bientôt une bande de dix à douze hommes sortant du milieu des arbres et s'avançant vers elle. Elle se retira alors du côté de la maison et réussit avec beaucoup d'adresse à se tenir presque cachée dans l'ombre des bâtimens, ne se lais-

sant apercevoir qu'autant que cela était nécessaire pour que les bandits pussent la suivre. Aussitôt qu'ils approchèrent elle fit briller la hache qu'elle portait sur l'épaule, et leur imposant silence de la main elle arriva dans la cour avec toute la bande. Sur un signe qu'elle leur fit ils entrèrent dans la vaste chambre auprès de l'écurie ; elle ferma la porte sur eux et leur dit tout bas en donnant un ton mâle à sa voix: *Paciencia hasta luego*, et poussa si doucement les verroux que les bandits ne purent pas soupçonner qu'ils étaient emprisonnés.

Aussitôt, sans perdre un moment, l'intrépide Pepita courut chez son maître et lui raconta tout ce qu'elle venait de faire. Nous n'essaierons pas de peindre la surprise du marquis. Guidé par les conseils de Pepita, il éveilla César qui, monté bientôt sur une des meilleures mules, se mit promptement en route pour aller à Acayete réclamer l'assistance d'un détachement de cavalerie qui y était cantonné.

Pendant ce temps le marquis et Pepita résolurent de surveiller leurs prisonniers et d'agir suivant les circonstances; ils éveillèrent les deux domestiques, Simon et José-Maria, et les armèrent, l'un d'un mousqueton et l'autre

d'une épée. Ecoutant à la porte de la chambre où Gomez et son compagnon étaient renfermés, ils entendirent leurs ronflemens, et de ce côté ils se crurent en sûreté; mais il n'en était pas ainsi dans la prison où la bande des brigands proférait des paroles qui indiquaient l'impatience et l'inquiétude. Comme le jour commençait à poindre, le marquis craignit que les voleurs, s'apercevant qu'ils avaient été joués, ne pussent réunir leurs forces, s'échapper de leur prison, et le massacrer avec sa famille avant que les secours qu'il attendait ne fussent arrivés. Le traître voiturier et son postillon pouvaient aussi prendre parti contre lui avec les brigands; il fallait avant tout s'assurer d'eux. En conséquence le marquis, ayant à la main une épée nue et deux pistolets à sa ceinture, fut les trouver dans l'écurie où ils dormaient encore; il leur dit d'une voix menaçante, et en jurant par la Vierge de Guadeloupe, que s'ils ne lui avouaient pas sur-le-champ la vérité et ce qu'ils pouvaient savoir des intentions des bandits, ils allaient mourir; mais qu'il ne leur serait fait aucun mal s'ils lui aidaient à repousser les attaques de ces scélérats. Les misérables, saisis de frayeur, avouèrent qu'ils avaient été sé-

duits à Mexico par un des agens de Gomez, qu'ils étaient convenus de faire briser la voiture dans la montagne du Pinol, et que les voyageurs devaient être dévalisés cette nuit même. Ce rapport engagea le marquis à redoubler de précautions; il retourna à la porte de l'appartement de Gomez, et écoutant attentivement il entendit que les deux bandits venaient de s'éveiller et qu'en proférant d'horribles imprécations ils s'efforçaient de sortir de leur prison. La scène qui eut lieu alors offrit le plus grand intérêt. Dans ce moment tout le monde était éveillé dans l'auberge, et il s'éleva une complication de bruits divers difficile à décrire. Gomez et son lieutenant poussaient des cris de rage auxquels répondaient leurs compagnons en s'efforçant en même temps de briser les portes de leur prison. Le marquis, Pepita et les deux domestiques vociféraient, dans tous les tons imaginables, leur détermination de mettre à mort le premier qui se présenterait, et feignaient de déployer des forces plus considérables qu'ils n'en avaient en effet, en appelant des noms supposés; ils annonçaient que les militaires allaient arriver à leur secours, que la mort serait la punition de ceux

qui résisteraient, et ils parvinrent à répandre une telle terreur dans l'ame de quelques-uns de ces malheureux qu'ils demandaient grace, tandis que leurs complices proféraient d'horribles juremens. La marquise et ses filles parurent en désordre au milieu de cette scène, poussant des cris de désespoir; car, quoique les voyageurs eussent raison d'espérer que don César arriverait bientôt avec des secours, il y avait auparavant tant de chances contre eux qu'ils ne pouvaient se dissimuler les périls de leur situation. La troupe de bandits commençait à ébranler la porte de la prison. Ils avaient trouvé de pesantes souches de bois qui servaient aux uns comme des têtes de bélier, tandis que les autres taillaient la porte avec leurs épées. Gomez et son compagnon suivaient leur exemple et employaient tous les moyens qui étaient dans leur pouvoir pour enfoncer la porte. Nous allons laisser un moment la *posada* et ses habitans dans cette situation pour suivre les traces de don César.

Ce jeune homme, un des plus brillans cavaliers de Mexico, quoique très habile à manier un cheval bien dressé, était peu accoutumé à monter une mule, et celle-ci, pour son mal-

heur, était la plus obstinée de son espèce. En vain pressait-il ses flancs, lui donnait-il des coups d'aiguillon, lui adressait-il de douces paroles; rien ne pouvait déterminer la maudite bête à hâter le pas et à oublier ses compagnes restées dans l'écurie. Il était au désespoir de la lenteur de sa marche ; son imagination se livrait aux idées les plus sinistres. Que deviendraient, pensait-il, ses amis les Bevemucho, et surtout sa fiancée, la jolie dona Francisca, si les brigands parvenaient à s'échapper de leur prison avant son retour? Il en redoutait d'affreuses conséquences. Il commençait à faire jour avant qu'il pût arriver aux environs d'Acayete; mais quelle fut sa joie lorsque ses oreilles furent tout à coup frappées du son des clochettes d'une *conducta*, c'est-à-dire d'une de ces nombreuses caravanes de mules employées pour le compte du gouvernement à transporter des espèces d'or et d'argent de Mexico à la côte, et qui sont toujours escortées par une nombreuse troupe de soldats! Don César courut aussitôt vers le commandant du détachement, lui raconta en peu de mots toute l'aventure, et implora ses prompts secours. Le commandant, qui connaissait don César, réunit ses soldats,

et après en avoir laissé quelques-uns en arrière pour l'escorte du convoi, il prêta un cheval à don César, et ils se mirent en marche avec toute la promptitude que permettait la difficulté du chemin. Leur empressement s'était encore grandement accru par l'espoir de s'emparer de Gomez dont la tête était mise à prix, et qui avait réussi jusqu'alors à se soustraire à tous les piéges qu'on lui avait tendus.

Pendant ce temps, les choses en étaient arrivées à la *posada* au moment le plus critique. Les bandits étaient parvenus à ébranler la porte de la chambre où ils étaient renfermés de telle sorte qu'elle ne tenait presque plus dans ses gonds. S'étant aperçus du petit nombre d'ennemis qu'ils avaient à combattre, et dans le but de s'assurer une sortie moins désavantageuse, ils tiraient, par le moyen d'ouvertures qu'ils avaient pratiquées, des coups de fusil et de pistolet sur le marquis et ses domestiques. Gomez et son lieutenant déchargèrent aussi leurs armes par une ouverture, et il était à craindre que les bandits ne fussent bientôt parvenus à vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à leur sortie, lorsque Pepita, armée d'un pistolet et cachée derrière un pilier de la cour,

visa, avec un courage surnaturel, la tête d'un brigand qui paraissait par l'ouverture, et après avoir lâché le coup elle eut la satisfaction de voir que le misérable avait perdu la vie. Cet incident produisit un grand effet parmi les brigands, et refroidit leur courage. Il était évident qu'elle avait frappé au moins un des chefs, car lorsqu'il était tombé le plus grand silence avait d'abord régné, et ce n'était qu'au bout de quelque temps que les vociférations avaient recommencé. Cependant, bien convaincus qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, ils se mirent de nouveau à ébranler la porte de leur prison. Elle était prête à céder sous leurs coups, et le marquis et sa famille pensaient déjà à abandonner leur poste et à fuir vers la route, dans l'espérance de rencontrer le secours qu'ils attendaient. Pepita venait de décharger son dernier pistolet, quand ils entendirent le bruit du galop des chevaux du côté de la route d'Acayete; bientôt leur délivrance devint certaine; leurs transports de joie et de gratitude envers Dieu avaient peine à sortir de leurs poitrines oppressées. Le bruit des chevaux et des armes retentit bientôt devant la *posada*, et avant que don César eût embrassé toute sa future famille, les soldats

s'étaient emparés sans résistance de toute la bande.

Mais il fallait s'assurer de la personne de Gomez et de son lieutenant. D'après le caractère téméraire et désespéré de cet homme, on devait présumer qu'il ne se laisserait pas saisir sans combat ; on tint donc conseil pour délibérer sur les moyens qu'on emploierait pour s'emparer de lui, sans risquer des vies plus précieuses que la sienne. Les uns proposaient d'enfoncer la porte, et d'entrer tous à la fois, tandis que d'autres étaient d'avis d'employer près de lui les moyens de la persuasion ; on inclinait pour le dernier avis, parce qu'on tenait avant tout à le prendre pour le remettre entre les mains de l'autorité à Mexico. A la fin on se décida à entrer en conférence avec lui ; mais ayant tiré les verrous extérieurs, on s'aperçut que la porte était fermée en dedans.

— Ouvrez la porte au lieutenant de la république, dit le commandant.

Pas de réponse.

— Si vous résistez un moment de plus, vous êtes mort, dit le marquis.

Toujours le même silence.

— Par la Madone de Guadeloupe! par la

sainte Vierge! s'écria don César avec impetuosité, vous n'obtiendrez aucun quartier si vous ne paraissez pas.

Aucun bruit ne se fit entendre.

A ce moment l'explosion d'une arme à feu éclata dans l'intérieur; elle fut suivie d'un faible cri de femme, et paraissait sortir des appartemens où la famille Bevemucho avait passé la nuit. Tout le monde se précipita à l'instant de ce côté; on trouva l'intrépide Pepita étendue à terre et nageant dans son sang. Mais lorsqu'on s'approcha d'elle, elle eut la force de désigner du doigt la petite fenêtre. Le commandant y jeta aussitôt les yeux, et il aperçut Gomez et son lieutenant; le premier brandissant une épée dans sa main, et le second rechargeant son arme à feu. Il tira aussitôt un coup de pistolet sur le lieutenant qui tomba mort, et se précipitant dans le corridor avec ses soldats, il fit enfoncer la porte de la chambre. Il se livra alors un combat sanglant entre lui et Gomez, mais ce dernier succomba bientôt.

Tous les yeux étaient fixés sur la courageuse Pepita, et l'on apprit d'elle-même la cause de l'accident dont elle avait failli être la victime. Elle avait, en paraissant à la petite fenêtre, cru

aplanir toutes les difficultés et prouver aux bandits que toute résistance de leur part serait inutile. Mais Gomez furieux avait fait feu sur elle. Heureusement sa blessure était légère, quoique elle eût perdu beaucoup de sang, et après avoir été pansée elle fut reprendre bientôt son service auprès de sa maîtresse.

Le voyage du marquis à Saint-Jean-d'Ulloa fut remis à une autre époque, et toute la famille retourna à Mexico. La récompense promise pour la capture de Gomez fut unanimement adjugée à Pepita, qui devint l'objet de l'intérêt général. Cette action excita à un tel degré l'admiration du jeune commandant de la garde, qu'il l'épousa dans le courant de l'année. Le marquis, la considérant comme la libératrice de sa famille, lui accorda une pension considérable pendant sa vie. C'est ainsi que cette jeune fille, par son courage, sa fidélité et son dévouement, prouva que son sexe réunit souvent les qualités les plus nobles et les plus estimables de la nature humaine.

Imité de Morier par

Le Mis de Chateaugiron.

LE

PRINCE DE RICHEMOND,

OU

LE NOUVEAU LORD ÉDOUARD.

« En me faisant aimer mes devoirs,
tu deviens le premier de tous. »

(J.-J. Rousseau, *les Amours de mylord Edouard.*)

AVANT-PROPOS.

Cette nouvelle, que je laisse publier aujourd'hui pour la première fois, fut écrite il y a longues années. Elle le fut dans les rares loisirs de la vie de garnison, entre les désœuvremens du service, du monde et du café militaire. Peut-être même n'a-t-elle d'autre intérêt

que de faire voir quelles pensées préoccupaient alors un jeune officier qui aurait pu être encore au collége. Ce fut ma première composition littéraire. Je pourrais dire que ce n'était point une fiction ; car il n'est pas une des données qui ne fût le simple récit d'un fait dont je venais d'être le confident et le témoin. Le plus grave incident, celui qui semble emprunté à Rousseau et qui m'avait détourné de toute pensée d'impression dans des temps plus timorés, était de tous points véritable. La vraisemblance de la situation du principal personnage ne sera pas contestée : nous en avons dans la société vingt exemples. Quant au dénouement, on pourrait le croire imité d'une œuvre récente et déjà célèbre. Mais je n'ai pas peur qu'on m'accuse de plagiat. Mes écrits ont une date certaine : il s'y trahit toujours une application involontaire à justifier devant l'opinion régnante les amis du pouvoir tombé, à dégager ce qu'il y a de noble dans leur cause, de légitime dans leurs vues, de français dans leurs sentimens. Ainsi, il y a dans cette nouvelle un reste de nos fumées de gloire, une douleur de nos abaissemens, et je dirai presque une certaine émotion bonapartiste qui attestent que j'écrivais le lendemain des tourmentes de 1815. Passé depuis 1814, avec les débris de l'armée, sous le nouveau, sous l'antique drapeau de la

France, j'avais des soupirs profonds pour nos aigles abattues, un culte pour le grand empire, de l'indignation contre tout ce qui attentait à sa mémoire. Parce que j'avais monté la garde quelques jours devant l'immense édifice qui venait de tomber sous un coup de la fortune, j'étais bien près de me croire moi-même enveloppé dans sa ruine. Je comprenais tout ce qui se passait dans les ames que cette chute de nos longs rêves et de notre rapide grandeur avait profondément blessées. Et quand je prenais la plume, au milieu du déchaînement effréné de toutes les passions, c'était dès lors pour faire valoir tous les Français devant la France.

LE PRINCE DE RICHEMOND.

Le prince de Richemond était à Rome depuis quelques jours. Les restes de l'ancienne maîtresse du monde, monumens à la fois de la grandeur et de la fragilité humaines, parlaient puissamment à son ame. Il trouvait dans ce spectacle, dans les émotions que tant de débris assemblés précipitent, dans les pensées que tant de souvenirs font naître, de quoi satisfaire tout ce qu'il y avait en même temps de sombre et d'élevé en lui. Son caractère et sa destinée avaient quelque chose de commun avec la destinée de la cité-reine et avec le caractère de ses nobles ruines. Quoique bien jeune, sa vie avait été agitée tristement. Il la jugeait brisée, et n'était lui-même à ses propres yeux qu'un débris de ce qu'il avait été et pour ainsi dire de ce qu'il au-

rait pu être. Accablé sous le faix d'un nom illustre qu'il se voyait condamné à porter sans gloire, tombé du haut des grandes illusions qui avaient flatté son premier âge, déchu de tout, même de l'espérance, il croyait se survivre; il se regardait passer sur cette terre, désintéressé de sa propre vie, comme s'il n'avait déjà plus d'avenir, l'infortuné qui ne comptait pas vingt ans !

Il était né durant nos désordres. Le duc de ***, son père, l'un des grands officiers de la couronne dans l'ancienne monarchie, avait suivi les princes français hors de France depuis près de cinq années, lorsqu'Édouard vit le jour. C'était le temps où le plus jeune des soldats de la république allait montrer à l'Italie le plus grand capitaine des temps modernes.

Dès lors la marche des événemens fut rapide; la république, partout victorieuse, eut des rois pour tributaires et des Bourbons pour cliens. La cause de la révolution était gagnée. L'armée de l'émigration fut dissoute.

Le duc de *** dut à la bienveillance dont l'honorait la feue reine les bonnes graces de l'empereur. L'empereur lui offrit un asile dans ses états héréditaires. Presbourg lui fut assigné

pour demeure, et heureux de sa retraite paisible, il résolut d'y consacrer tous ses loisirs à rendre son Édouard digne du grand nom qu'il lui devait léguer. C'était la seule portion de son héritage que la secousse révolutionnaire n'eût pas détruite. Aussi le grand seigneur déchu vivait-il dans le passé plus qu'il n'est ordinaire aux vieillards. Il avait horreur des événemens qui venaient d'agiter sa vie, ne permettait jamais que le souvenir en fût réveillé devant lui, et trouvait son unique plaisir à repasser dans ses entretiensles poétiques annales de sa maison, qui avait long-temps régné souverainement sur notre heureux midi, et qui y a été immortalisée par les ménestrels. L'histoire le consolait de ses infortunes, et le prince de Richemond n'avait pas sept ans qu'il savait déjà par cœur toutes les batailles que ses ancêtres avaient gagnées. Ces récits faisaient le bonheur de son enfance. Les yeux attachés sur son père, il les écoutait avec délices. Son ame ainsi, en s'ouvrant à l'existence, jouissait des souvenirs de la patrie. Son cœur s'habituait à battre de joie et d'orgueil chaque fois que les fastes de sa famille venaient lui révéler la splendeur antique du nom français.

Au collége, ces dispositions se développèrent. Le jeune réfugié avait souvent à se plaindre de ses compagnons d'étude. Cet âge est sans pitié, a dit le poète : l'enfance s'amuse du malheur, parce que le malheur est faible, et qu'elle s'applaudit de trouver quelque chose de plus faible qu'elle. Édouard rencontrait des outrages : il prit de l'orgueil; le mépris fut sa défense. Les outrages étaient faits par le plus grand nombre; des idées de justice, de liberté le frappèrent; il s'indigna de la tyrannie. Cette tyrannie était exercée par des étrangers : la gloire nationale lui servit de vengeance ; le patriotisme fermenta dans son ame altière et offensée.

La campagne de 1805 venait de s'ouvrir : Vienne était conquis, et la bataille d'Austerlitz allait fixer le sort du monde. Les aigles des trois empires s'entre-choquèrent. Dans ce temps-là l'aigle française ne connaissait pas les revers. L'aigle française l'emporta; les coalisés fléchirent sous son ascendant et Presbourg la vit apparaître sur ses glacis.

Un ancien serviteur de la maison de l'illustre émigré accourut au collége des nobles pour emmener son jeune maître. En entrant sous le toit

paternel, Edouard s'élança au cou de son père.

— Eh bien ! s'écria-t-il, c'est nous qui sommes vainqueurs ! je suis bien vengé !

Le duc pressa l'enfant dans ses bras ; une larme roulait dans les yeux du vieillard. Edouard ne fit attention à la tristesse de ce qui l'environnait que lorsque, ayant remarqué autour de lui des préparatifs de départ et demandé avec empressement *si c'était pour joindre les nôtres*, il n'eut d'autre réponse qu'un soupir profond, suivi, à un long intervalle, de ces mots :

— Les nôtres ! non, mon enfant, c'est pour les fuir !

Cette scène fit sur lui une impression qui ne s'effaça jamais, qui fixa sa destinée. Il n'avait pas su jusqu'alors qu'il y eût dans ce monde des discordes civiles ; ce mot avait à peine frappé son oreille. Il ignorait que ce mot terrible peut briser tous les liens, intervertir tous les attachemens, déplacer tous les devoirs. Sa destinée ne lui était apparue jamais qu'à travers un voile qu'il n'avait pas tenté de pénétrer par respect pour la douleur encore plus que pour la volonté de son père. Il savait que des méchans avaient un moment régné sur la France,

que tous les honnêtes gens avaient dû fuir; mais c'était là tout. Il croyait la bourrasque passée depuis long-temps, et maintenant un ordre d'idées nouveau s'offrait à lui. La tête de l'enfant était bouleversée ; elle tournait comme si un abîme venait tout à coup de s'entr'ouvrir sous ses pas. Il ne comprenait point que son père, au lieu d'imiter les héros de sa race, s'associât aux destinées et à la fuite de l'étranger. Peu à peu il connut, il comprit son sort, et cette découverte irrita son ame, en flétrissant en lui la gaîté insouciante de l'enfance ; toutes ses habitudes furent changées; sa vivacité, au lieu de se répandre au dehors, s'exerça au dedans de lui-même. Il devint ardent et sombre ; sa tristesse, qui n'était pas de son âge, croissait avec ses années. Les amusemens de ses condisciples n'avaient plus pour lui de charmes; il les fuyait, restait seul et pleurait. Combien de fois, tandis que ses camarades se livraient à leurs jeux bruyans, lui, retiré à l'écart, la tête cachée dans ses mains, ne fut-il pas surpris par ses maîtres noyé dans les pleurs qu'il venait de répandre et qu'il se hâtait d'essuyer pour sauver à son vieux père, si on l'en instruisait, une douleur de plus !

Ainsi, dans l'âge le plus tendre, il avait déjà beaucoup souffert, et souffrir c'est vivre. Son ame était précoce; son esprit ne tarda pas à l'être. L'étude fut son seul bonheur. L'histoire occupait tous ses momens. Ai-je besoin de dire qu'il était passionné surtout pour l'histoire de la patrie?

La campagne de 1809 vint porter son exaltation au comble. Il vit flotter dans la plaine les drapeaux français; il entendait la jeune noblesse autrichienne, au milieu de laquelle il grandissait, maudire le succès de nos armes. Il fut contraint de fuir une seconde fois devant nos victoires. Mais cette fois il avait douze ans: son imagination était en délire; son sang irrité s'alluma; à une fièvre ardente succéda bientôt un long marasme qui le conduisait lentement au tombeau. Ce mal affreux, que le chagrin engendre, atteignait donc Edouard à un âge où d'ordinaire on n'a encore ni pensé, ni senti, c'est-à-dire point souffert.

Edouard était abandonné des médecins. L'heure dernière devait sonner bientôt. Le duc, qui ne pressentait que trop son infortune, était assis auprès du lit de douleur. Un émigré, son compagnon d'exil, vint le visiter. Le nouveau-

venu parla des événemens du jour ; il prononça le nom de l'homme sur qui l'Europe roulait alors. Edouard souleva la tête ; il entendit que le marquis de Noyon, ancien aide-de-camp des princes, était rentré en France, qu'il avait abordé l'empereur, demandé du service et reçu un régiment. Ce peu de mots fit briller aux yeux de l'enfant une clarté soudaine ; c'était le flambeau même de la vie qui se rallumait dans son sein. Ses forces renaquirent ; sa convalescence fut rapide. Une sérénité que depuis long-temps son père ne lui avait pas vue se montra sur son visage. L'heureux père ne se lassait pas de faire honneur au médecin de la guérison inespérée qui n'était due qu'au nouvelliste.

L'étude semblait avoir pour Edouard un attrait de plus ; les ouvrages du siècle de Louis XIV satisfaisaient son goût pour le grand et le beau ; mais les brillans génies du siècle suivant captivaient davantage son esprit en l'occupant des théories et des conflits du milieu desquels était sortie la grande crise sociale qui avait tant agité sa patrie et son berceau. Nous avons vu qu'il avait contracté l'habitude d'entendre le patriotisme et l'honneur autrement que son père. Bientôt les principes de l'émi-

gration répugnèrent aussi à ses sentimens, parce que dans l'esprit de l'homme tout s'enchaîne, et il arriva peu à peu à ne voir dans la révolution française que ses faces brillantes, que ses côtés légitimes, parce que son père n'en voyait que les endroits coupables et funestes. Il ne conserva d'autre préjugé de sa naissance qu'une admiration passionnée pour la gloire des camps, et la conviction que Dieu n'avait permis, au sortir de nos troubles, l'établissement d'une monarchie militaire qu'afin de donner à la noblesse dépouillée l'occasion de reconquérir sa place à la tête de son pays. Napoléon, à qui son ame française savait gré d'agenouiller l'Europe devant les faisceaux de la patrie, lui aurait paru le plus grand des hommes, si ses livres favoris et les souvenirs des républiques de l'antiquité ne lui eussent crié parfois qu'il y avait eu un Washington.

Il en était là lorsqu'une catastrophe effroyable vint frapper la puissance française. L'armée des colonnes d'Hercule et des Pyramides alla périr sous les neiges de la Moscovie. La France apprit avec horreur, par le 29e bulletin, qu'elle venait de perdre à la fois trois cents lieues de terrain et trois cent mille de ses fils.

Les sensations d'Edouard étaient d'autant plus vives qu'elles étaient solitaires; la langue qu'il entendait parler autour de lui n'était pas celle de ses sentimens ni de ses principes. Nul épanchement ne lui était donné. Il n'avait qu'un ami, c'était son père; et cet ami devait ignorer les tourmens qui agitaient son ame. C'est ainsi qu'il grandissait, isolé, silencieux, livré toujours sans diversion à l'ascendant de son imagination ardente. Nos revers achevèrent de fixer dans son ame un dessein que sa tendresse pour son père y combattait en vain depuis long-temps. Tout jeune qu'il était, le poids d'une épée ne l'effrayait pas; il s'indignait du repos; il voyait le monde se soulever contre nos aigles : il jura de les défendre.

L'Autriche se préparait à joindre ses efforts aux efforts de la coalition. Elle portait ses troupes en avant et complétait ses corps. Un jour, le vieux duc appela son fils, le couvrit de ses larmes, l'avertit qu'une séparation était devenue nécessaire, et enfin lui présenta un brevet de capitaine que l'empereur lui envoyait pour ses houlans.

— Il faut accepter cette grace qui va me coûter si cher, ajouta le duc; il le faut, mon

fils! nous ne pouvons rien refuser du prince magnanime qui a tout fait pour nous.

— Qui? moi! s'écria Richemond. Moi? vous ne l'avez pas cru, ajouta-t-il avec une expression de visage qui fit trembler son père. Non! jamais.

Et il sortit en répétant avec un sentiment d'horreur :

— Jamais!

Le duc était accablé de cette scène; il ne connaissait que la vie extérieure de son fils. L'ame d'Edouard ne lui était pas connue; il ne pouvait deviner les motifs de sa colère et de sa fuite. La fuite se prolongea, les heures s'écoulèrent et bientôt les jours. Il était au désespoir. Enfin il reçut une lettre qui mit un terme à ses perplexités, mais non à sa douleur.

Edouard avait passé les frontières. Il traversa les deux armées. Arrivé à nos avant-postes, il fut arrêté, demanda l'empereur, étonna les gardes par l'énergie de son regard, se fit conduire au quartier-général, et là écrivit au monarque quelques mots qu'un aide-de-camp, frappé de la contenance et du grand air d'un si jeune homme, se chargea de remettre à sa majesté impériale et royale.

Ce billet était ainsi conçu :

« Je suis né à Coblentz ; je ne connais ma patrie que par vos victoires et aujourd'hui par ses dangers. Mon cœur est français comme l'épée de mes aïeux, comme la gloire de vos soldats. Toute cette Europe conspire notre ruine. J'ai seize ans, j'accours sous vos drapeaux.

« Sire, je veux prendre mon rang parmi les braves. Jetez-moi comme fusilier dans votre garde, je ferai le reste. »

C'était le matin de la bataille de Dresde ; les armées étaient en présence ; il faisait un temps affreux; l'empereur venait de prendre position quand le billet de Richemond lui fut remis ; ce style et ce nom le frappèrent; quelques instans devaient s'écouler avant le choc : il fit avancer le jeune homme à son bivouac.

Edouard était ivre de joie; se trouver à l'armée! dans le camp français! au moment où on allait en venir aux mains! Edouard était ivre de joie.

Mais ses transports furent contenus à l'aspect de la scène nouvelle qui s'offrit à sa vue. Il traversa nos lignes; l'armée était magnifique comme dans ses beaux jours; c'était la dernière fois

qu'elle se montrait si belle. Derrière les rangs, un mauvais feu, allumé sur un mamelon, résistait à peine à la pluie qui tombait par torrens; autour, se tenait debout un nombreux état-major : c'étaient les chefs de l'armée ; c'étaient les hommes devant qui tremblait l'Europe, ceux que la France avouait alors pour les premiers, pour les plus illustres de ses fils; et dans le groupe ressortait avec sa redingote grise, son chapeau nu, sa taille vulgaire, sa tête et son œil d'aigle, celui avec lequel l'Europe luttait corps à corps sans avoir réussi à l'ébranler.

— Vous voulez donc servir avec nous?

— Oui, sire.

— Que fait votre père?

— Sire... il aime toujours la France.

— Pourquoi ne rentre-t-il pas?

— Sire...

— Ce n'est donc pas lui qui vous a conseillé de venir avec vous?

— Sire, il suffisait de l'histoire de mes aïeux. De siècle en siècle ils ont combattu pour la France ; j'ai voulu les imiter.

— Votre père habite Presbourg? Quel jour avez-vous quitté Vienne? Qu'y disait-on?

— Ce qu'on disait, sire, je l'ignore.

— Ont-ils beaucoup d'artillerie?

— Je l'ignore.

— Combien avez-vous ouï dire qu'ils eussent de régimens d'infanterie? sont-ils beaux, animés?

— Sire, l'empereur a réfugié mon père et pris soin de mon enfance. Si je pouvais vous répondre, ces messieurs, ajouta-t-il en montrant les maréchaux de France, ces messieurs ne voudraient pas de moi pour camarade; j'aurais manqué à l'honneur.

— Avez-vous fait de bonnes études? Quels étaient vos livres?

— Les Commentaires de César et les bulletins de l'armée d'Italie.

— Ce sont de bons livres, dit l'empereur en riant et en passant la main sous le menton du jeune émigré, comme il en avait la coutume quand il était satisfait. Lequel préférez-vous? ajouta-t-il gaîment.

— Sire, je suis Français, je puis avoir des préventions.

— Lefèvre-Desnouettes, prends-le avec toi. Allez, gagnez aujourd'hui vos éperons; j'aurai soin de vous.

Puis se retournant vers ses officiers:

— Nous venons de faire une bonne prise,

ajouta l'homme qui s'est le mieux connu en hommes; cet enfant sera un homme à son tour.

Ensuite il prit sa montre, regarda l'heure, réfléchit un moment, et dit :

— A cheval, messieurs.

Ce mot qui remuait les empires ébranla les états-majors, l'armée, les lignes ennemies. Le dieu de la guerre aurait parlé qu'il n'aurait pas eu un retentissement plus rapide dans l'ame de ces trois cent mille hommes, qui, sous l'œil de dix princes et monarques, allaient disputer l'empire du monde; et de tous les cœurs le plus ému était celui d'Edouard.

L'avancement d'Edouard fut rapide; avec une manière de sentir si vive et si exaltée, il se faisait remarquer par une intrépidité calme et réfléchie qui étonnait ses jeunes frères d'armes; leur bravoure impétueuse ne comprenait pas son immuable sang-froid qui contrastait singulièrement avec l'ardeur de son imagination et de son âge. Il portait sur les champs de bataille une attitude tranquille à la fois et fière, où se prononçait une ame trop pleine du sentiment de sa force pour avoir une émotion à donner au péril ou au succès. Il chargeait l'ennemi

sur ses batteries, plus calme qu'il ne méditait au collége les campagnes d'Annibal ou les guerres de la révolution.

Il y eut pour lui une journée cruelle. Ce fut quand, après la bataille d'Hanau, il nous fallut repasser le Rhin, que nous entendîmes fuir sous les pas frémissans de nos chevaux, qui semblaient se refuser à passer outre, le pont qui unissait encore les deux rives. Nous l'avions traversé la plupart ivres d'orgueil. Alors, ce n'était pas quitter la patrie ; nous portions avec nous ses drapeaux, ses espérances, ses bénédictions, et nous allions lui assujétir des royaumes. Les royaumes nous avaient échappé ; nous revenions les mains vides de trônes conquis et d'empires abattus, n'ayant pour tout trophée que le vain bruit de cent victoires et nos drapeaux déchirés que l'aigle nue couronnait. Toute cette armée pleurait ; arrivés sur le rivage, on ne regardait pas devant soi : non! c'était en arrière que se tournait l'œil une dernière fois. On contemplait de loin tous ces champs de bataille où le sang des Français avait coulé ; ils étaient la patrie.

Je me rappelle qu'en touchant le sol, Richemond, par un mouvement qui ne nous surprit pas dans la disposition grave et douloureuse où

nous étions tous, se jeta à bas de son cheval, et abaissant son front sur la terre, la baisa avec transport, en la mouillant de pleurs. C'était la première fois qu'il voyait la France. Il était né sur l'autre rivage, et c'était, ramené là par nos revers, qu'il saluait la patrie.

« O mon Dieu, s'écria-t-il, du moins l'étran-
« ger ne violera jamais le sein vierge de cette
« noble France! Ce fleuve est une barrière qu'il
« n'était donné qu'à nos soldats de franchir. »

Il était écrit que l'Europe conjurée pourrait tout ce qu'avait pu la France : le Rhin fut franchi. Il nous fallut défendre le sol de l'empire pied à pied. L'armée y prodigua son sang, et l'empereur son génie. Édouard faisait en quelque sorte connaissance avec nos cités, sous la conduite de l'étranger. Il voyait l'étranger couvrir de ses bandes, empruntées quelquefois aux steppes de la Tartarie, notre belle terre de France, dévaster nos provinces, arborer ses drapeaux sur nos remparts. Vint le 30 mars 1814! Paris, Paris même, la cité-reine comme nous disions alors, capitale déchue du grand empire, tomba sous la loi commune. Édouard ne vit ces murs, si chers à son imagination et à son cœur, qu'en les traversant, pour fuir devant les bataillons

ennemis qui allaient établir leurs bivouacs sur le pavé du Louvre...

Tout était fini alors : il nous fallut mettre pied à terre et suspendre nos armes sans avoir vaincu! C'était la première fois.

Edouard sentit que le coup sous lequel la domination française venait d'être écrasée avait brisé sa vie. Il ne voyait plus pour lui d'avenir. La foudre frappait le monde que ses espérances avaient habité jusqu'alors ; et, à la place, s'offrait un autre univers, pâle, décoloré, sans vie, sans prestiges. Il avait reçu, de la fatalité de sa position et, si l'on veut, de lui-même, l'éducation que l'empire nous avait donnée à tous. Comment comprendre l'existence sans la guerre, la gloire, les conquêtes? La source de toutes les émotions et de tous les travaux était tarie. Que faire de ces bras qui ne devaient plus tirer l'épée, de ces ames qui n'avaient plus à rêver de sacrifices et de périls, de ces imaginations qui auraient beau écouter : elles n'entendraient plus tomber d'empires.

Galilée, dans sa prison, se consolait en disant : Et cependant le monde marche!

Nous, dans la nôtre, nous n'avons pas cette consolation. Le monde ne marchera plus!

Edouard avait ce désenchantement d'un grand rêve détruit, avec des chagrins qui lui étaient personnels. Il y avait une France qui reprenait à la vie quand l'existence semblait close pour nous; et il appartenait à cette France. Il y avait une monarchie qui recueillait l'héritage de nos ruines; et son père était une des colonnes de cette monarchie.

Le rang que le duc de*** occupait dans la nouvelle cour y marquait à l'avance la place héréditaire de Richemond. Édouard faisait des vœux pour la stabilité d'un trône, contemporain illustre du nom français; mais les charges qui l'attendaient sur ses degrés, et les faveurs anticipées qui lui étaient offertes, ne flattaient pas son orgueil. Ce n'était pas à lui qu'il devait le rang où il allait monter. Il en voulait à la destinée de ne lui avoir pas permis de recommencer l'œuvre de sa maison.

Par-dessus tout, s'il faut le dire, il se sentait mal à l'aise dans la région inconnue qui se découvrait devant lui. Il s'y trouvait dépaysé, comme l'eût été un officier de fortune. Il lui semblait que tous ces offices, tous ces honneurs fussent le partage des dépouilles de l'empire, et il ne s'y reconnaissait point de droits.

Il y avait dans son cœur une voix pour ces princes qui possédaient toutes les consécrations du malheur. Il y avait dans son imagination un attrait pour ces noms de Bourbon, d'Orléans, de Condé, qui forment en quelque sorte la trame glorieuse de nos annales. Attaché en soldat au drapeau tricolore, il l'était, en gentilhomme et en Français, à cet autre drapeau, qui sortait en quelque sorte du cercueil de toutes les générations écoulées, comme leur dernier legs. Et cependant, il sentait une barrière entre lui et cette monarchie indécise, qui n'était plus le présent avec sa vie, son éclat, sa gloire, et qui, malgré son cortége de siècles, n'était pas non plus le passé avec sa chevalerie et sa majesté. Ce qu'il voyait était à ses yeux l'ancien régime plutôt que l'ancienne France. En vain Louis XVIII trouvait dans sa sagesse le conseil d'accepter toutes les institutions, et les princes dans leur bienveillance celui d'accepter tout le monde; il y avait en présence autour d'eux deux peuples qui parlaient une autre langue, avaient d'autres mœurs, d'autres vues, d'autres regrets, et, se paraissant également étranges, se faisaient l'effet l'un à l'autre d'arriver des antipodes. Au fait, l'un arrivait de

Versailles et de Coblentz; l'autre, du jeu de paume ou d'Austerlitz.

Toute cette année 1814 se passa dans un croissant qui-vive. Edouard en était peut-être plus frappé qu'un autre, parce que le spectacle d'une cour lui était nouveau. Les hommes lui parurent si petits, les passions si misérables, les intérêts si égoïstes, les vanités si intraitables, les prétentions si aveugles, les espérances si subversives, que, comme il jugeait tout de la hauteur de son esprit à la fois et de son ame, on ne peut dire si sa colère, en tombant sur ces ombres de l'ancienne monarchie si turbulentes et si fatales, les réprouvait davantage comme coupables ou comme insensées. Fatigué des sarcasmes de tous ces vieillards qui se trouvaient connaître moins bien que lui leur malheureuse patrie, il écrivit un mémoire sur la situation de la France. Sa plume indépendante, en traçant le tableau de la réaction, annonçait que l'heure des représailles ne tarderait pas à sonner. Sa sagesse fut jugée par les amis de son père comme une agression, et sa prévoyance comme un complot. Au lieu de voir en lui un de ces hommes qui n'ont pas d'âge, dont le coup d'œil précoce démêle les périls qui

assiégent les trônes et le moyen de les sauver, il fut dédaigné comme un enfant corrompu par la contagion des idées de son siècle et par le spectacle de la gloire de son pays. Le ministre auquel il s'était adressé le railla un jour durement tout haut sur ses présages. Tous les courtisans d'applaudir, et il s'évada indigné. Ce jour-là était précisément le 1er mars. Le tonnerre de Cannes et d'Antibes ne s'entendait pas des Tuileries.

Edouard apprit l'épopée magique, l'épopée fatale du 20 mars, dans la solitude où il était allé chercher le repos qu'il ne devait trouver jamais. En proie aux anxiétés de son esprit et de sa conscience, comme cinq ans plus tôt, il tomba dans une langueur mortelle. Une sorte de léthargie usait son existence, et on croyait que peu de jours lui restaient à souffrir, quand le bruit des pas de l'Europe arrivant sur nos frontières réveilla son énergie et lui rendit ses forces. Dans les lignes, ses regards ne rencontraient pas les Bourbons, mais ses regards et son cœur voyaient l'étranger! il voyait autour de lui la France, la France menacée, la France que les destinées de la Pologne attendaient peut-être. Il rejoignit l'armée alors, ne se dissimulant pas qu'elle ne

pouvait plus vaincre, mais espérant qu'il pourrait mourir avec elle. La mort manqua à ses vœux aussi bien que la victoire. Peu de jours s'écoulèrent : sur le palais de nos rois était pointée l'artillerie de la landwer.

Edouard était un traître maintenant aux yeux de la cour et de sa famille même. Il quitta la France; il savait bien que par toute la terre il trouverait des souvenirs de nos grandeurs passées, et il espérait ne pas porter toujours avec lui le souvenir de notre humiliation et de nos malheurs.

Après la Suisse, l'Italie reçut ses hommages. Il la traversa rapidement. Tous ces champs de bataille illustrés par nos armées faisaient du mal à son ame blessée. Il se hâta d'arriver dans Rome. Au bout d'un mois de séjour, il avait tout vu, et son imagination n'était pas satisfaite : quelque chose lui manquait. Son état était celui de l'infortuné qu'une soif ardente dévore. Il s'agitait, se repliait sur lui-même, cherchait une position où il ne souffrît pas, et toujours il souffrait davantage. Que lui fallait-il donc? De l'action, des combats, du pouvoir, l'amour! Ce n'était rien de tout cela; c'était tout cela peut-être.

Il n'avait pas eu le temps d'aimer. Il ne connaissait les femmes que par le respect chevaleresque dont son père l'avait dès l'enfance pénétré pour elles; mais il ne les avait pas vues de près : il n'était pas entré dans ce qu'on appelle le monde. Les habitudes de son premier âge avaient laissé sur son caractère leur ineffaçable empreinte. Il ne savait vivre que seul. La société était si passionnée alors, qu'il la fuyait parce qu'il n'y aurait trouvé que des sentimens contraires à ses douleurs; et à cette raison qu'il se donnait à lui-même se joignait la timidité altière des caractères, qui, se sentant à tout le moins les égaux des autres hommes pour les grandes choses, se sentent inférieurs à eux pour les choses vulgaires, par l'ignorance de la foule des petites lois et des petites sciences qui constituent l'usage du monde.

Mais la solitude n'était pas bonne à ce cœur souffrant, à cette imagination exaltée qu'elle exaspérait encore. Avec les femmes de Rome, le soleil de l'Italie et son action dévorante, il ne pouvait vivre oisif, sans qu'un tourment nouveau ne vînt se joindre à toutes les sollicitudes qui agitaient son ame. Il se disait souvent que ce qui lui avait manqué jusqu'alors, que ce qui lui man-

quait surtout dans son malheur, c'était un cœur ami qui pût l'entendre, le consoler et ranimer ses forces, en mettant le bonheur d'une affection satisfaite à la place du désespoir que laissent les illusions détruites. L'amour s'empara par degrés de son existence et la captiva tout entière, un amour vague, indéterminé, lui montrant les femmes comme les uniques dépositaires de toutes les félicités de la vie, mais allumant en lui mille vœux brûlans sans les fixer, vœux sans objet, passion sans but, religion sans Dieu.

Chaque jour, au milieu de ses promenades solitaires, il rencontrait dans leurs brillans équipages tout ce que Rome renfermait de dames illustres par la naissance et célèbres par la beauté. Elles se rendaient au théâtre ; elles parcouraient les jardins ; elles allaient passer le soir d'un beau jour dans les campagnes voisines. Elles étalaient au Corso leur luxe et leur beauté. Mais loin de lui les enlevait leur char rapide. Et elles n'étaient pas seules : elles avaient cent cortéges ; l'amour et le bonheur marchaient avec elles. Lui demeurait isolé : aucun de ces gracieux sourires n'était d'intelligence avec ses ardens désirs. Aucun de ces regards passionnés ne répondait aux transports de son ame ; aucune de

ces ames exaltées, qui se révélaient dans les traits de toutes ces filles brillantes de l'Italie, ne devinait que la sienne s'élançait vers elles de toute sa puissance, leur demandant appui et compassion. Au milieu de toutes les richesses étalées devant lui, il se sentait comme l'enfant déshérité qui n'aurait point de part aux trésors communs; et, dans le désespoir de son cœur altéré, il s'en prenait au ciel de ses passions, de son délaissement, de ses souffrances.

Une des choses qui l'indignaient était de se voir, pensait-il, si maltraité du sort, qu'il n'y eût à la portée de ses vœux que ces créatures mercenaires qui se sont dégradées au-dessous de leur sexe en faisant le trafic des faiblesses ou plutôt des vices du nôtre. Mais son ame délicate et pure ne comprenait pas le plaisir dépouillé du charme de l'amour. Porté par les traditions de son enfance comme par les mouvemens de son ame à rassembler sur les femmes ses illusions dernières, à chercher dans les femmes ces rêves du bon et du beau que la vie réalisait si peu, il se révoltait contre le spectacle de la dépravation qui souille partout les capitales. Les hommes qui, en se faisant les complices de cette corruption, la créent et la pro-

pagent, lui paraissaient descendre au niveau de ces brutales voluptés. Il ne concevait pas que les gouvernemens pussent tolérer ce scandale dont la vue va de tous côtés, dans les grandes villes, alarmer l'innocence de la jeune fille et la poursuivre jusqu'aux bras de sa mère.

Parfois, il avait pensé à chercher au théâtre les biens que ne lui offrait pas le monde. La voix de ces femmes, ravissante mélodie qui remue l'ame dans toutes ses profondeurs, semblait chercher en lui toute ses passions pour les émouvoir ou les irriter, et souvent il s'éloignait le cœur brisé, les yeux gonflés de pleurs, le sein gros de désespoir, en répétant ces cris gravés dans son ame en traits de feu : amour, gloire, patrie !

Mais s'il voulait aller jusqu'à celles qui avaient ainsi porté le trouble en lui, sa timidité tout à la fois délicate et sauvage l'arrêtait. Comment aborder les princesses de la scène ? balbutier des paroles d'amour! Ah! ce serait un mensonge: il n'y a point d'amour là où il y a trafic. Marchander tout d'abord une vie, un cœur de femme, tous ces dons du ciel qui ont tant de magie parce qu'un rayon du ciel y réside, faire son prix comme pour un marché vulgaire.... Cette

pensée lui faisait horreur. Et puis, s'il faut le dire, dans son inexpérience, dans sa délicatesse, dans sa fierté, il n'aurait pas su.

Un jour, il sortait de Rome, long-temps avant le lever du soleil, pour respirer l'air frais et libre du matin, seule chose qui, avec l'étude, tempérât les transports de son ame, en leur donnant, comme l'étude, un aliment, un but, et comme elle leur montrant le ciel. Rome dormait encore. Ce radieux crépuscule, qui, sous la zône brillante de l'Italie, est le jour des nuits, éclairait seul encore la ville éternelle. Par son silence elle semblait morte, et n'en paraissait que mieux la cité des consuls et des Césars. Richemond passait du côté de la colonne Trajane; il contemplait ces formes, à la fois grandioses et légères, sur lesquelles Napoléon a pris le modèle de sa colonne héroïque : il aperçut avec surprise aux pieds du monument une femme qui s'y appuyait, la tête sur son bras, dans l'attitude du deuil et de la méditation, ou peut-être de la souffrance et de la faiblesse. Il courut. Le bruit des pas de son cheval sembla la réveiller d'un pénible sommeil. Elle essuya ses yeux gonflés de pleurs, et, tournant la tête, montra aux regards de Richemond un visage empreint d'une ex-

pression indéfinissable d'exaltation et de tristesse. Ses grands yeux bleus lançaient à travers les larmes une flamme pénétrante et semblaient demander compte, avec douleur, de son indiscret abord à celui qui l'avait troublée. Ses traits avaient une délicatesse qui annonçait à la fois une extrême jeunesse et de longues peines. Sa bouche, grande peut-être, mais naturellement entr'ouverte à demi, avait quelque chose de gracieux et de tendre dont il était impossible de n'être pas ému. Édouard avait vu bien des femmes plus belles; il n'en avait pas rencontré qui eussent porté un trouble aussi rapide dans son ame. Et comme il avait arrêté court son cheval, incertain de sa route maintenant qu'il reconnaissait qu'elle n'avait pas besoin de secours, et surpris cependant de la voir seule en ce lieu, à cette heure, avec des vêtemens de deuil dont la simplicité même n'était pas sans élégance, elle s'éloigna d'un pas rapide, déployant une taille admirable qui prenait d'une sorte de faiblesse et d'abandon un charme de plus. Son pied, dont la beauté seule aurait trahi une Française, laissait à peine sur la poussière son étroite empreinte. Edouard ne se lassait pas de suivre des yeux sa démarche noble et

légère, quand tout à coup il la vit disparaître sous la porte d'un palais qui se referma sur elle.

Peu de jours après, le prince de Richemond quitta Rome et l'Italie, pour chercher une terre où il découvrît autre chose que des femmes et des ruines. Il résolut de visiter un peuple chez lequel il trouverait des hommes, des lois et la liberté. Il espéra que, sous les voûtes de Westminster, ces grandes luttes, le plus beau spectacle qu'ait jamais donné la race humaine, lui seraient un intérêt, une occupation et un enseignement. Chez les Anglais, la vie est merveilleusement arrangée pour l'étranger qui vit solitaire. La multitude des clubs lui offre une existence toute faite et appropriée à tous les goûts. On peut vivre au milieu des hommes, inconnu aux hommes. On est servi sans se donner la peine de vouloir. On a des journaux, des livres, les bibliothèques les plus savantes, des bains, une table, sans avoir à demander. On peut aussi fréquenter le monde sans avoir rien de commun avec le monde, graces à ces redoutes brillantes que forme la plus grande compagnie des trois royaumes, que la religion des hiérarchies préserve sans autre barrière de tout mélange, et dont l'entrée est ouverte par un nom et une

pièce d'or. C'est ainsi qu'après quelques mois de séjour, le prince de Richemond, pour chercher enfin à ses journées une distraction nouvelle, écrivit à une des patronesses d'Almack; il obtint aussitôt une carte pour ces réunions magnifiques. Il y alla. Il montait les degrés; devant lui marchait, avec sa fierté calme et altière, la jarretière ceinte du ruban de Henri II, un homme, un général devant qui tous les fronts s'inclinaient avec respect; c'était le vainqueur de Waterloo. Edouard s'enfuit.

Il reprit à pied le chemin de son hôtel. Il marchait avec émotion, par une de ces nuits de printemps belles et attendrissantes sous le climat même de l'Angleterre. En passant devant Saint-James, il s'arrêta pour admirer, à la clarté d'une lune éclatante et avec ses grandes ombres, le parc, ses masses touffues et sa simple grandeur. Là, il se rappelait les nuits de Rome; il rêvait à tout ce qui avait agité sa vie; car ces nuits brillantes sont mères des souvenirs et des émotions. Au milieu de sa méditation, des vêtemens de femme, qui le touchèrent de leurs plis, le firent tressaillir; un feu inconnu courut dans ses veines. Il regarde : c'était une démarche, une taille qu'il ne pouvait méconnaître. Depuis sa

course aux pieds de la colonne Trajane, l'étrange apparition avait été toujours présente à sa pensée. L'inconnue suivait le même chemin que lui. Un pouvoir qu'il ignore l'enchaîne à ses pas. Elle marchait avec vitesse, et bientôt s'arrête à une porte qu'elle frappe précipitamment des trois coups du marteau doré. En ce moment elle retourne la tête. C'était bien la jeune femme de Rome. Ses grands yeux bleus étaient comme alors pleins de tristesse ; mais il y avait dans ses traits plus d'abattement et d'anxiété. Une émotion indéfinissable semblait seule les animer. Ses longs cheveux blonds, en tombant à grandes boucles sur ses épaules, lui donnaient je ne sais quelle ressemblance avec une image sacrée qui retrace tous les souvenirs de beauté, d'amour et de douleur.

Edouard était près d'elle, sur le point de s'écrier : Qui êtes-vous, vous qui depuis long-temps troublez ma vie ? De son côté, elle avait attaché sur lui son regard immobile. Sa bouche entr'ouverte avait l'air de chercher des paroles et de n'en pas trouver. Quand elle entra, elle parut l'attendre ; il la suivit, monta les degrés avec elle, la vit saluer des yeux le buste de Napoléon, qui, selon la passion des Anglais pour

leur illustre captif, surmontait l'escalier. Edouard était hors de lui. Dans son étonnement, dans son trouble, il s'arrêta; ses genoux fléchissaient. Mille pensées contraires l'avaient assailli. L'étrangère tourna la tête d'un air inquiet, d'un air suppliant. Il entra sur ses pas dans l'appartement qu'elle habitait.

Édouard se demandait quelle fascination ou bien quel songe l'abusait; il tomba sur un siége, le front trempé de sueur et comme accablé de lassitude. La jeune femme s'était assise à quelques pas de lui; une sombre préoccupation semblait l'empêcher de remarquer ce qui se passait. Elle ne rompait pas non plus ce silence. Elle aussi paraissait accablée. Son regard fixe ne s'arrêtait pas sur Richemond; on eût dit qu'elle ne l'apercevait même point, quand elle se leva en s'écriant :

—Vous avez la croix d'honneur, vous êtes Français, monsieur.

A sa voix, Édouard tressaillit. L'accent de cette femme fit vibrer toutes les cordes de son ame. Jamais accent si pénétrant et si doux n'était arrivé à lui, et ce peu de mots étaient prononcés en français, dans la langue sacrée qui,

depuis six mois, n'avait point retenti à son oreille. Il la contemplait avec une surprise croissante, comme pour lui demander toujours : Qui donc êtes-vous ? Elle s'était soudainement approchée de lui, et apercevant l'étoile d'or, elle dit doucement en se laissant retomber sur son siége :

— Officier de la Légion ! c'est bien honorable : je ne croyais pas qu'on le fût si jeune.

Édouard ne répondit pas d'abord. Après quelques momens :

—Vous êtes Française ?

— Oui ! c'est-à-dire je l'étais. Je suis née à Bruxelles.

— Quel hasard vous a jetée loin de votre patrie, à Rome d'abord où je vous ai vue, ensuite ici ?

— Oh ! ce serait bien long à dire et bien inutile.

— Vous paraissez fatiguée, souffrante.

—Il est vrai ; mais ce n'est ni fatigue ni souffrance : c'est faiblesse. J'ai tant grandi depuis quelques mois !

— Grandi ! quel âge avez-vous donc ?

— Mais bientôt seize ans, monsieur.

Elle prononça ces mots comme si elle an-

nonçait beaucoup d'âge et qu'elle fût étonnée d'avoir tant vécu. Lui au contraire, si jeune, pensait-il, quelle inconcevable destinée ! Mais cette destinée se voilait à ses yeux d'une sorte de nuage de feu. Dans le trouble de ses sensations contraires, il n'avait pas une pensée qu'il ne craignît de découvrir, pas une émotion qu'il pût exprimer. Il ne se comprenait plus lui-même. Il savait seulement qu'un étrange mystère mettait à ses côtés la plus séduisante des femmes et la plus touchante. Il voyait ses yeux immobiles se charger de pleurs. Elle avait l'air de demander grace à lui et au sort; et lui il eût donné tout au monde pour croire qu'elle méritait son respect et pouvoir tomber à ses genoux.

En ce moment, elle se leva brusquement de nouveau, comme faisant sur elle-même un pénible effort, et s'approcha d'Edouard d'un air qui voulait dire : Cet entretien me fait du mal; finissons-le. Edouard, par un mouvement convulsif, saisit sa taille ; il l'assit sur ses genoux. Il eût donné les royaumes de l'univers pour que cette taille délicate, ce noble front, ces traits attendrissans, cette bouche qui semblait faite pour la volupté et vouée à la douleur, recelassent une ame digne de lui. L'amour était

pour lui indivisible : il ne pouvait pas, comme la plupart des hommes, en séparer les sentimens et les jouissances. Il fallait que sous son cœur battît un cœur noble et pur. Nulle femme n'avait plus de charme que celle qui s'offrait à lui; mais elle s'abandonnait, sans essayer ni de se défendre, ni de paraître émue. Ses grands yeux se fermaient, comme pour fuir la lumière et pour dérober des larmes. Son sein était agité, et il était facile de comprendre que des sentimens douloureux le faisaient palpiter.

Edouard se perdait dans un mélange confus de désenchantemens et de transports inexprimables. Cette personne étrange se montrait double à ses yeux. L'être divin qu'il avait rêvé si long-temps lui échappait pour toujours, en laissant avec ironie dans ses bras une froide dépouille.

Tout à coup la jeune fille s'arrache, comme si elle se réveillait en sursaut ou qu'elle prît une résolution soudaine, à l'étreinte d'Édouard. Elle s'éloigne de lui et, tombant à genoux d'un air désespéré, elle s'écrie :

— Je le sais : je ne m'appartiens plus ; si vous l'ordonnez, je suis à vous. Ma destinée est accomplie ; mais au nom du ciel, si vous êtes gé-

néreux, ayez pitié de moi. Ne m'enfoncez pas dans l'abîme !

Edouard court à elle, la relève, la rassure, s'assied à ses côtés en lui prenant avec douceur ses mains qu'elle retire. Il éprouvait un sentiment de bonheur de la voir se relever à ses yeux. C'était avec un intérêt tendre et respectueux déjà qu'il l'interrogeait. Elle l'interrompit.

— Retournez-vous bientôt en France? dit-elle.

— Je ne le sais pas. Je ne sais rien de moi ni de la France. Mais je ne le suppose pas.

— Il n'y a donc pas long-temps que vous êtes chez l'étranger?

— Vous vous intéressez toujours à votre ancienne patrie?

— Si je m'y intéresse!.... Mon Dieu! qui m'intéresserait dans ce monde, si ce n'était pas la France?

Ce mot fit tressaillir Édouard. Après avoir encore essayé en vain d'obtenir des paroles de plus, et sentant sa présence importune, il ne voulait plus rester; il ne savait pas partir. Il voulait donner de l'or et ne savait pas non plus le présenter. Il craignait d'outrager cette infortunée chez qui tout lui semblait un mystère,

hormis bien des malheurs et une fierté qui luttait encore contre eux. Il s'approcha de la cheminée, souleva rapidement un vase de porcelaine qui décorait le chambranle; et comme il y posait tout ce qu'il avait sur lui, une étoile d'or de la légion-d'honneur s'offrit à sa vue : il s'arrêta surpris, les yeux attachés sur la jeune fille qui baissa les siens et parut interdite.

— J'entends, vous aimez quelque militaire français?

— Oh! mon Dieu non, monsieur, je n'ai jamais aimé!

— Jamais! Que dites-vous?.... Et à qui donc appartenait ce signe de l'honneur?

— Monsieur..... monsieur, c'était à mon père.

— A votre père! vous?....

— Oh! pour l'amour de Dieu, ne m'accablez pas!

Et elle s'enfuit dans un cabinet voisin où elle s'enferma, en fondant en pleurs.

Édouard partit. Cette scène l'avait profondément agité. Bien des sensations diverses se combattaient en lui. Ce qui se passait dans son ame ressemblait à la fois aux impressions de l'homme à qui la personne aimée serait arra-

chée sans retour, ou bien de celui qui aurait appris, comme dans les vers de Gœthe, ce qu'est l'amour, sur le sein d'une femme morte. Son imagination lui montrait plus que jamais immenses ces félicités que Dieu a mises sur la terre, à côté des immenses douleurs de la vie, pour consoler et soutenir notre difficile pélerinage. Et cependant il s'efforçait de bannir de sa pensée celle qui, depuis tant de mois, y avait régné avec tyrannie, parce que sur elle se rassemblaient, après tous les tourmens d'une passion indécise et dévorante, les rêves exaltés de son imagination et les vœux ardens de son cœur. Mais, en dépit de tous ses efforts, il rencontrait sans cesse en lui et autour de lui l'image qu'il voulait bannir. Quelle était belle! Que de charmes dans l'expression douloureuse de son sourire! Quelle grace dans ses mouvemens et dans son langage! Quelle délicatesse dans ses traits! Quoi de plus délicieux au monde que sa taille si svelte, si légère, qui recevait de sa langueur un attrait de plus! Comme elle était noble en parlant de sa patrie, et humiliée, ce qui était se montrer noble encore, en parlant d'elle-même! Comme elle avait été abattue sous le faix du sentiment que, malgré lui, avaient trahi son accent et son

visage, quand il avait su quel était son père. Oh non ! celle sur qui le mépris avait tant d'empire n'était pas née pour le mériter, et valait mieux que sa destinée. Le souffle empoisonné de la corruption l'avait apparemment assaillie, mais sans flétrir son ame. L'infortunée ! qui l'avait poussée là? Ce n'était pas l'amour et ses séductions trompeuses, elle qui n'avait jamais aimé! Dieu ! n'avoir pas aimé encore... Oh! ce monde est un triste mystère ! tout y semble faux; tout y est déplacé. Le hasard, qui distribue les positions et les rangs, prend à tâche de contrarier toujours le vœu de la nature. Quelle grande existence n'auraient pas embellie et peut-être honorée toutes les perfections qu'elle perd, qu'elle dégrade peut-être dans sa coupable obscurité ! Que de bonheur donnerait une femme comme elle, mais pure, mais respectée, mais méritant un public hommage ! Sans doute cette femme n'est pas sur la terre. Il y aurait un homme trop heureux, et le bonheur n'est pas de ce monde.

Voilà ce qu'à toute heure se répétait Edouard. Le sommeil avait achevé de fuir sa paupière. Un désir, ardent comme son imagination et infini comme elle, agitait ses veilles brûlantes. La jeune Belge était la source de toutes

ses douleurs, et, sous prétexte de la combattre, sa pensée lui restait fidèle.

Le temps s'écoulait sans guérir ce cœur blessé. Un jour il entra, fatigué d'une longue promenade, chez un glacier d'assez peu d'apparence, établi dans un faubourg de Londres. Ses regards étaient attachés sur les lignes de palais qui s'élèvent comme par enchantement autour du riant paysage de Regent's-Park. Une jeune femme entra dans le café. La maîtresse du lieu courut à elle, et l'embrassant :

— Vous voilà donc rétablie ! lui dit-elle en anglais. Vous m'avez donné beaucoup de sollicitude.

— Vous êtes si bonne pour moi, madame Tomson.

— Dites que je vous aime toujours davantage, et comment vous connaître sans vous aimer? Mais vous avez bien changé dans ce peu de jours que vous n'avez pu venir.

L'inconnue ne répondait pas ; elle avait aperçu le jeune étranger, baissé les yeux, rougi, chancelé.

— Qu'avez-vous, ma bonne amie? Vous allez vous trouver mal.

— Oh! non... ce n'est rien : mais je suis bien

faible. Le grand air m'a sans doute saisie.... Ce n'est rien, ajouta-t-elle en s'efforcant de sourire. Puis-je monter?

— Oh oui! mes filles seront bien heureuses de vous revoir.

Richemond avait tout entendu et tout compris. Il n'avait pu méconnaître celle que ses bras avaient pressée sur son sein. Il n'aurait pas eu besoin de voir son visage; son maintien, sa démarche, son accent, qui portait au fond du cœur l'attendrissement et le trouble, l'auraient révélée à Edouard, par l'impression que son approche seule avait faite sur lui. Il lui savait gré de l'émotion que sa présence avait fait naître en elle, et l'état de souffrance où il la voyait excusait à ses yeux le trouble qu'il ressentait lui-même.

—Madame, dit-il à madame Tomson, en s'efforcant de garder un air indifférent et tranquille, cette jeune dame doit être française. Du moins son accent m'a paru l'être.

— Vous auriez pu vous tromper, monsieur. On ne peut pas parler l'anglais avec plus de netteté que Mlle Joséphine. Pourtant en effet elle est française.

— Oui, il me semblait...

— Est-ce que monsieur l'a connue en France? C'est une personne charmante : je ne veux pas dire du mal de la Providence, qui a pour toute chose de bonnes raisons, et de qui, aux termes des saintes écritures, les voies sont inexplicables; mais je ne comprends pas qu'une si bonne créature soit malheureuse.

— Elle est malheureuse!

— Oh! beaucoup, monsieur. Elle apprend depuis quelques semaines le français à mes filles; c'est son unique moyen d'existence, et des leçons de ce genre valent bien peu de chose. Heureusement qu'elle a de la raison comme une mère de famille; elle est toujours si triste la pauvre enfant!...

Edouard se leva et sortit. Il ne voulait pas entendre plus long-temps l'éloge de Joséphine; il ne voulait pas la revoir à son passage; il commençait à s'effrayer d'elle. Le doute horrible qui avait désenchanté ses prestiges était trop combattu dans son cœur. Il voulait la fuir sans retour; mais le moment était passé!... il lui aurait fallu se fuir lui-même.

Il parcourait pour la dernière fois les rives de la Tamise, du côté des prairies ravissantes et des bois enchantés de Kew. Le soleil se le-

vait à peine; il se disait que c'était l'heure où il avait passé sous la colonne Trajane. Des femmes couvraient le rivage, et chantaient en lavant du linge dans les eaux du fleuve. Richemond passa sans remarquer combien la plupart étaient belles. Il n'avait conservé des préjugés de sa naissance qu'une susceptibilité exigeante qui avait besoin de trouver partout, et surtout dans les femmes, la délicatesse des formes, du langage, des habitudes, des vêtemens même. Richemond ne comprenait pas la beauté sans la grace, sans l'élégance, sans tous ces raffinemens qui sont des présens de la fortune ou de l'éducation. Sa raison avait banni toute aristocratie; mais on pourrait dire avec vérité, si l'expression n'avait pas l'air prétentieux, que l'aristocratie s'était réfugiée dans son imagination et dans son cœur.

Le prince de Richemond entra au milieu d'un bois épais qui descendait jusque sur le fleuve. A une certaine distance, s'apercevait à travers les arbres une jeune femme qui se livrait seule à son pénible travail, et elle ne se distrayait pas par des chants. A l'aspect de l'étranger, elle couvrit précipitamment ses épaules demi-nues, comme si c'était la première fois que les

regards d'un homme les eussent atteintes. Au mouvement qu'elle venait de faire, toute sa taille s'était déployée. Edouard tressaillit, c'était encore Joséphine.

Il allait s'éloigner. Mais pourquoi l'affliger d'un tel dédain? Il était à la veille de son départ. Il n'avait plus rien à craindre; et puis le lieu était si solitaire qu'il ne risquait point d'être aperçu avec elle. N'y aurait-il point de la dureté de ne pas donner quelques paroles à celle de qui lui-même avait reçu davantage? Il s'avança donc, croyant obéir à la reconnaissance, à la pitié; mais quelque chose de plus fort l'entraînait vers le rivage.

A l'approche d'Edouard elle leva la tête; ses yeux étaient humides: elle parut confuse et interdite. Elle regardait fixement Richemond, comme pour lui demander avec anxiété quel sentiment, quelle intention il apportait près d'elle.

— Comment? c'est vous qui vous livrez à un soin si pénible?

— Pénible? Non: je me distrais.

— Mais faible comme vous êtes...

— Il est vrai, dit-elle avec un sourire, que je ne suis pas bien forte; mais le travail m'est bon... il m'est ordonné.

Ici il y eut un moment de silence. La voix de Joséphine était déchirante. Si Edouard ne s'était pas maîtrisé, il aurait oublié tout ; il aurait embrassé les genoux de Joséphine. Il se contint et reprit :

— Les leçons de français que vous donnez sont donc toujours en bien petit nombre?

— Vous le comprenez, ayant eu depuis si peu de temps cette pensée et ignorante comme je le suis. Je travaille pour m'instruire; je lis beaucoup, puis je cause avec moi-même. C'est une douce chose, et j'y perds bien du temps.

— Vous lisez des romans?

— Non, je ne les aime pas, excepté pourtant la Nouvelle-Héloïse que j'ai pu me procurer. Sa lecture est mon seul plaisir dans le monde.

— Oui, je conçois qu'il y ait des choses qui vous plaisent dans le chef-d'œuvre de Rousseau. L'amour y est retracé en traits si brûlans!

— Ce n'est point là ce qui m'attache : je préfère Julie femme de M. de Wolmar, à Julie maîtresse de Saint-Preux.

— O Joséphine! s'écria Richemond en pressant sa taille avec une sorte d'entraînement involontaire et passionné.

A ce mouvement, elle se retourne en disant avec une douloureuse énergie :

— Au nom du ciel, monsieur, laissez-moi. J'ai lu aussi milord Edouard.

Alors elle se leva, fit un paquet du linge qu'elle avait blanchi, et s'apprêta à s'éloigner.

Edouard était bouleversé ; il saisit sa main, cette main délicate et belle comme si elle eût toujours été oisive, ou qu'elle ne connût que depuis peu de temps les travaux de l'indigence.

— Être inconcevable, lui dit-il, écoutez-moi.

— Grace, monsieur, grace, je vous en conjure ; ne m'humiliez pas davantage, j'ai besoin de ne vous revoir jamais.

— Joséphine, arrêtez ; vous me faites bien du mal.

Elle fuyait. Tout son air annonçait un trouble profond et surtout de l'effroi.

— Ne craignez pas, lui dit-il en marchant à ses côtés. Ce n'est plus votre beauté qui me frappe en vous. Vous valez mieux que ces charmes qui peut-être vous ont coûté bien cher. Ne me craignez pas, j'ai sur moi de l'empire. Vous l'avez vu déjà... Vous pleurez, Joséphine? pauvre enfant ! si jeune, vous avez déjà beaucoup souffert ?

— Ah ! oui, s'écria-t-elle au milieu des sanglots qui étouffaient sa voix; et elle cacha son visage dans ses mains comme si le plus profond désespoir se fût emparé d'elle.

— Joséphine, Joséphine, au nom de Dieu, répondez-moi, vous me brisez l'ame; prenez en moi confiance, dites-moi vos chagrins, vos projets surtout, vos espérances. Car, je l'ai compris, vous ne voulez pas demeurer où je vous ai vue.

— Si je le veux! Vos dons m'y ont aidée; mais j'éprouve combien il est difficile de se relever.

— Vous me parliez de lord Edouard tout-à-l'heure.

— Un couvent, voulez-vous dire? Déjà en Italie cette pensée m'était venue, quoique je fusse dans une situation qui semblait brillante; mais je ne pus. Ce n'est pas seulement une dot qui me manquerait. J'ai un frère à Paris qui n'a que moi pour le nourrir.

— Que voulez-vous dire ?

— Il a été affreusement mutilé à Waterloo; il se présenta à l'un des princes, lui demanda les Invalides qu'au licenciement on lui avait refusés, et en obtint la promesse; mais les ordres

ne furent pas exécutés. Il se trouve toujours des gens pour intercepter les graces des princes; depuis lors mon frère n'a pu faire entendre ses plaintes, et incapable de pourvoir à ses besoins, il est sans pain. Je tremble toujours d'apprendre qu'il a fait comme mon père.....

Elle ne put continuer, elle tomba dans une convulsion déchirante. Édouard la soutenait dans ses bras, inondé des pleurs de cette infortunée, qui, prenant ses mains, les couvrait de baisers et de larmes. Après quelques instans, elle se dégagea, essuyant son visage, et comme effrayée du mouvement involontaire auquel elle venait de se livrer. Richemond, aussi ému qu'elle, la retint doucement près de lui.

— Restez; nous n'avons pas tout dit encore. Rassurez-vous; votre malheur n'est pas aussi grand que vous le supposez.

— Il est irréparable.

— Non : j'ai un ami puissant à la cour. J'écrirai demain. Avant la fin du mois, justice sera faite à votre frère. Qu'était-il?

— Adjudant aux chasseurs de la garde.

— Les chasseurs!... Mutilé à Waterloo!... C'est donc Reynier?... Grand Dieu! Et votre père?

— Lui, du moins, il ne saura point jusqu'où j'étais descendue. Le jour que les ennemis entrèrent dans Paris, il perdit la tête. Il monta sur la colonne de la place Vendôme...

— Malheureuse Joséphine, ne pleures pas ainsi... Ne pleurez pas ainsi, mon amie; vous me désespérez! Dieu prendra pitié de vous. Parlez-moi de vous : contez-moi vos malheurs. Nous trouverons moyen de les finir. Je n'ai pas connu votre père; mais j'ai su par Reynier qu'il était capitaine aux dragons de l'impératrice, et votre brave frère était mon adjudant.

— Votre adjudant! O mon Dieu, vous êtes donc le prince de Richemond?

— Comment le savez-vous?

— Mon frère m'écrivait vos bontés pour lui et vos faits d'armes. Je sais toute votre histoire. Elle est bien belle; j'aurais dû vous reconnaître : il y a long-temps que vous êtes là!

Puis elle rougit de ce qu'elle venait de dire. et resta troublée.

— Reynier me parlait aussi très souvent de vous; il me racontait que vous étiez bien belle; que l'impératrice Joséphine vous avait donné son nom, et que ses bienfaits étaient allés fréquemment vous chercher. Vous voyez, José-

phine, que je sais aussi votre histoire ; de toute manière, j'étais destiné à vous connaître un jour.

— Oui, mais non pas dans la voie du déshonneur.

— Chère Joséphine, parlez ! Qui vous a menée là ?

— Une suite de malheurs. J'avais perdu ma bienfaitrice. Quand je perdis mon père, je restai livrée aux soins d'une belle-mère qui n'avait eu long-temps d'autre passion que de me repousser du toit paternel et de me le rendre odieux. Alors... la malheureuse ! que Dieu lui pardonne son crime. Elle imagina de tirer de moi un parti abominable, et elle ne craignit pas de m'apprendre à quel avenir elle me trouvait bonne. Telles étaient les pensées dont je fus nourrie, et il faut y ajouter ses exemples. Elle ne m'avait donné presque aucune éducation, tant à cause de notre genre de vie, que de la perpétuelle absence de mon père. Je n'avais pas un principe religieux. Elle n'en avait aucun ; elle ne m'en inspira point. C'est à Rome, sous la bénédiction pascale du Saint-Père que la première émotion pieuse est arrivée à mon cœur. La seconde... Ah ! je ne puis pas vous dire à vous dans quel moment elle m'est venue. Mais tom-

bée à genoux, dans mon désespoir, j'ai senti que je n'étais pas seule, que j'avais en Dieu un appui; et cet appui, je le sais maintenant, ne me manquera plus. Enfin, j'avais quatorze ans alors; sans religion, sans soutien, traitée en ennemie par celle qui devait être une mère pour moi et dépravée à dessein par elle, tel était mon sort. Elle était elle-même encore jeune et très belle. Au plus fort de toutes nos douleurs, elle se lia avec un officier anglais qui nous conduisit avec lui en Italie. Là, ma belle-mère reprit ses projets. Ses prétentions furent si hautes, grace au ciel, que j'échappai à tous ces horibles marchés. Après quelques mois, l'Anglais nous emmena dans sa patrie. Ses créanciers l'assaillirent bientôt. Il prit la fuite. Nous fûmes saisies, jetées dans une prison, confondues avec le rebut de la société. Je sortis de là seule et manquant de tout. Une femme qui se disait, comme elles font toutes, veuve d'un ministre de je ne sais plus quelle secte, m'accueillit pour achever de me perdre. Au milieu de quels exemples, de quelles sollicitations, de quelles exigences elle me fit vivre, je vous épargne ce récit. La nouvelle vie à laquelle on me poussait me faisait horreur.

Mais je n'avais ni appui, ni existence. Je ne trouvais pas de forces dans ma conscience engourdie. Il n'y en avait que dans une révolte de mon cœur et de ma fierté. Le jour où je cédai enfin, partagée entre la résolution de me soumettre à la nécessité et l'espérance de ne pas demander en vain à un homme ce que ces viles femmes me refusaient, l'honneur et du pain, ce jour-là, ce terrible jour... Vous savez tout maintenant, oui, tout! J'ignore ce que je serais devenue dans ma honte et mon épouvante, si, quand vous vous fûtes éloigné, Dieu n'avait semblé étendre sa main sur mon désespoir et me promettre sa miséricorde à défaut de celle des hommes. Vous, ayez pitié de ma jeunesse, de mon isolement, de ma misère, de tout ce qui m'avait perdue. Je suis bien à plaindre; ne m'accablez pas!

En parlant ainsi, elle se précipita aux pieds d'Édouard, son front attaché à terre, les mains jointes, comme si elle eût été agenouillée devant le Dieu qui tient en sa main le sort des hommes. Édouard la releva avec émotion et la serra dans ses bras. Ils étaient en vue de Londres.

— Maintenant, dit-elle, il faut nous quitter, il le faut. Je n'oublie point dans quel monde j'ai vécu jusqu'au moment, où graces à vous,

j'ai pu secouer un indigne joug. On ne doit point voir, dans la ville, avec qui vous êtes. Adieu, prince de Richemond. Je vous remercie, ajouta-t-elle, de ne m'avoir pas prévenue; j'aime mieux que cette pensée soit de moi que de vous.

— Inconcevable créature, combien tu as été faite pour être aimée !

— Ne me parlez pas ainsi : ce langage est trop cruel dans votre bouche. Par égard pour mon père, épargnez-moi; ou plutôt laissez-moi vous quitter : nous ne devons plus nous revoir.

Le désespoir s'empara de Richemond.

— J'éprouve, dit-il, qu'il fallait ne jamais vous connaître ou ne jamais vous perdre; et pourtant en effet, nous ne nous reverrons plus. Aujourd'hui même je pars.

— Vous allez partir !

Les yeux de Joséphine se voilèrent; elle pâlit, resta immobile : on eût dit que la foudre venait de la frapper. Edouard pressa la main de l'infortunée contre ses lèvres; elle revint à elle-même, le regarda fixement, et s'enfuit d'un pas rapide. Une heure après, Édouard n'était plus dans Londres.

Il n'avait pas de fortune : le vieux duc, qu'af-

fligeaient ses opinions et sa conduite, ne lui donnait que peu de chose pour ses voyages; il voyageait seul, s'imposant des privations qu'un autre que lui aurait trouvées pénibles, et mettant de l'orgueil à cacher son nom, autant que du plaisir à cacher sa vie. Il rencontrait quelquefois des dédains dont il jouissait comme d'une raison nouvelle de mépriser les hommes. Il les prenait en haine, ou plutôt, sachant peu haïr, il s'éloignait d'eux par indignation pour leur injustice, ou par pitié pour leur faiblesse. Les supériorités de la fortune lui étaient indifférentes : il se vengeait des supériorités de pouvoir, les seules qu'une ame de sa trempe pût comprendre et regretter, par sa colère de l'usage que les dépositaires de l'autorité en font toujours. Pour lui, la vie n'avait pas d'échelons : il lui fallait être maître ou peuple. Si son ambition avait été satisfaite, il n'aurait travaillé que pour la gloire. Mais elle ne l'était pas, et il n'avait qu'un désir, celui de se confondre dans les derniers rangs, et de traverser inaperçu la foule.

Ainsi, sa pauvreté ne lui était pas à charge; il se serait vu sans regret privé même du nécessaire. Quand il s'arracha d'auprès de José-

phine, quelques milliers de francs lui restaient qui formaient son revenu de toute l'année. Il envoya sous le couvert de Mme Tomson, à la sœur de Reynier, deux mille écus avec le billet suivant que je transcris :

Londres, ce . . . . 1816.

« Je ne vous reverrai plus, Joséphine : quand cette lettre vous sera remise, je serai déjà bien loin de vous; je vous fuis, vous, le seul être que j'aie aimé. Il est dans ma destinée de désirer toujours et de ne posséder jamais. L'amour me traite comme l'ambition et la gloire. Un mur d'airain nous sépare. Je vous fuis. Je ne pouvais plus vous devoir que des tourmens.

« Fille d'un de mes frères d'armes, acceptez le faible don que ce billet renferme. C'est à votre père que j'adresse cette offrande; entre nous autres soldats français tout a été commun, la gloire et le malheur : si les dons de la fortune ont été seuls inégalement répartis, c'est à chacun de nous de réparer ses torts.

« Ne vous inquiétez plus de votre frère. J'ai écrit : votre frère sera bien.

« Et vous, Joséphine, qu'allez-vous devenir? Votre ame céleste me rassure; vous êtes digne

de connaître et de donner le bonheur. Vous avez adopté une vie conforme à la délicatesse de votre manière de sentir. Vous persévérerez. L'expression des émotions généreuses a dans votre bouche tant de charme ! Si vous n'arrivez pas au rang pour lequel la nature sembla se complaire à vous former, vous remonterez du moins, vous êtes remontée déjà à celui que vous devait léguer votre père. Vous avez conservé ses insignes ; la devise que vous y avez lue est *honneur et patrie*..... Dans ces deux mots j'aime à trouver votre avenir.

« Joséphine, je me fais effort pour vous taire les sentimens qui m'emportent loin de vous. Si j'avais eu plus de force, je serais demeuré. Mais je m'aperçois que j'ai beaucoup de la faiblesse et des préjugés du monde.

« Adieu, vous la première femme dont mes lèvres ont pressé les lèvres, vous la seule que je puisse aimer désormais. Adieu ! soyez heureuse. Moi, je vais traîner au hasard les débris de ma vie. Je ne rencontrerai nulle part ce dont j'ai besoin, un repos selon mon cœur ou une action selon mes forces. Votre souvenir sera toujours à mes côtés ; il ne me quittera qu'à ma dernière heure.

« Adieu encore, vous que je ne dois plus revoir..... O Joséphine! la mort seule peut nous réunir. La pensée de ce dernier hymen me sourit comme si, une fois que le cœur a cessé de battre, il pouvait encore aimer.

« Adieu donc! Ce mot est irrévocable. Je sens que le dire c'est me séparer du peu qui me restait de vie. Donnez-moi un souvenir et plaignez-moi. »

E. R.

Édouard s'embarqua pour la Méditerranée. Il parcourut son double rivage. Il visita la Grèce. Au spectacle de l'oppression et de la barbarie siégeant sur les ruines du Portique et de l'Aréopage, il s'indignait qu'un homme ne se fût pas offert pour rendre à la liberté, en même temps qu'à la civilisation, cette vieille terre de la civilisation et de la liberté. Mais nulle part il ne retrouva, hormis sur les monumens à demi détruits, l'empreinte du passé. Les populations semblaient écrasées, comme le reste des ruines, sous le poids des siècles. Tous ces noms de Léonidas, de Cynégire, de Thémistocle, s'évanouissaient devant la servitude universelle qui flétrit jusques aux souvenirs. En Épire, il trouva de

plus mâles courages. La guerre régnait dans les montagnes. Il s'y jeta, rêvant de Scanderberg, et mettant sa foi dans l'intrépidité ainsi que dans l'énergie passionnée de ces bandes. A leur tête, il courut droit à l'ennemi; en vain les Turcs étaient dix fois plus nombreux; il avait porté dans leurs lignes le désordre et la terreur. Un effort de plus, se disait Richemond, et qui sait ce que va devenir l'empire des Osmanlis en deçà du Bosphore!

Il ne connaissait pas ces peuples que les Turcs ont peu ou point conquis, mais qu'ils ont trop bien corrompus. Tout sauvages qu'ils sont, la soif de l'or peut tout sur eux. Des Albanais, qui étaient dans ses rangs, l'avaient vendu. Leurs cris de *sauve qui peut*, suscitent un effroi panique. Édouard, demeuré seul, tient tête encore à la troupe ottomane; il fond sur les barbares pour trouver la mort dans leurs rangs: il y trouve des fers!

On le conduit aussitôt devant le pacha de Janina.

— Je suis bien aise de te voir, Ali, dit-il; je veux te donner un conseil que tu sauras comprendre; fais ce que j'ai voulu faire. Tu es trop fier pour obéir long-temps aux eunuques du

sérail; commande à des hommes. Jette le sultan par-delà le détroit, et règne sur ces vastes contrées. Tu es cruel, mais brave; tu es ambitieux : tu te souviendras quelque jour de ce qu'un Français de vingt ans est venu de cinq cents lieues pour te dire. A présent tu n'as pas plus besoin de moi que moi de la vie; à présent tu peux me faire assassiner.

— Fais mieux : prends le turban, et je me charge de ta fortune.

— Je tiens peu à ma vie, et ce n'est pas surtout par ton mépris que je la voudrais sauver.

— Eh bien! veux-tu rester avec moi? tu commanderas mes Dalmates.

— Tu me craindrais; tu me ferais assassiner.

— Tiens, prends ce cimeterre qui n'a jamais fui. Garde-le en mémoire d'Ali-Pacha, et va-t-en. Je suis bien aise d'avoir dans ma vie rencontré un homme. Que le vrai Dieu te mène!

Édouard, fatigué de son opiniâtre impuissance, revint dans sa patrie pour retrouver du moins des émotions la plus douce, celle de respirer l'air du sol natal. La réaction commençait à retirer ses serres fatales. Le calme et l'ordre apparaissaient, sous les auspices du roi législateur et à l'ombre de ces deux tribunes où tous les partis,

conduits au combat par tous les talens, venaient glorieusement dire leurs raisons et défendre leurs droits. On offrit du service à Richemond dans l'armée ; mais sa place n'était plus là depuis qu'il n'y avait ni danger ni avenir. Les affaires lui plaisaient davantage ; il voulut y entrer malgré le vieux duc. Des hommes d'état, destinés à être jeunes toute leur vie, le trouvèrent trop jeune ; et lui, qui avait beaucoup vécu parce qu'il vivait vite, il se croyait un vieillard ! Il prit des livres, et alla au milieu des Pyrénées, dans une retraite que ses pères avaient habitée et qui était un dernier débris de leur héritage, travailler à un ouvrage qu'il méditait depuis long-temps sur l'avenir des sociétés humaines.

Il fut heureux de son habitation modeste et du site grandiose qu'elle dominait. Il découvrait toute cette belle et poétique contrée où avaient régné les maisons de Foix, de Toulouse, d'Armagnac, d'Albret, dont le sang coulait dans ses veines ; et il avait autour de lui les crêtes les plus majestueuses des Pyrénées, leurs défilés les plus profonds, leurs plus riches manteaux de neiges éternelles. Ces ravins creusés par des torrens, ces scènes de rochers qui se dessinaient au-dessus de la cime altière des

vieux chênes, ces aspects variés et sauvages, ce ciel éclatant, ce profond silence que troublaient seuls le mugissement de la bête fauve dans ses amours farouches, ou la tempête planant au loin sur la voûte des forêts, toutes ces choses étaient d'accord avec l'état de son ame. Une nature, grande et puissante comme lui, comme lui solitaire et sombre, se prêtait au vague de son imagination mécontente; elle ne gênait pas la liberté impérieuse de son caractère. Aussi croyait-il que le désert lui était bon; et il l'aimait comme on aime un courtisan, parce que ses passions en étaient caressées.

Là, une seule chose lui manquait, pensait-il; mais il le sentait plus vivement qu'ailleurs : il avait besoin de ce qui vaut mieux que la société et mieux que la solitude, il fallait une compagne à son existence. S'il l'avait possédée, il aurait passé avec délice tous ses jours auprès d'elle, partageant ses heures entre ses affections et ses études, élevant ses fils pour aimer la patrie, attendant, au milieu de son bonheur domestique, le temps où le choix de ses concitoyens pourrait l'appeler dans la seconde chambre, à moins qu'un malheur ne l'appelât plutôt dans la première. C'était là de tous ses anciens rêves

le seul qu'il caressât encore. Il oubliait peu à peu le champ de bataille pour la tribune; mais l'âge des droits politiques était loin de lui, et pour avoir la force d'aller jusque là il avait cherché, lors de son passage à Paris, la femme près de qui il pût fixer sa vie errante et oublier la seule qu'il eût aimée; mais il ne trouva point à arrêter son choix. L'ardeur intolérante des opinions lui rendait impossibles les alliances que lui indiquait son rang. Ce fut alors qu'il partit pour la solitude, irrité contre les hommes parce qu'il l'était contre sa destinée, et peut-être entraîné loin du monde plus qu'il ne le croyait lui-même par l'empire qu'exerçait toujours sur lui le souvenir de Joséphine.

Depuis deux ans qu'elle était perdue pour lui, l'image de cette femme singulière lui avait toujours été présente : image triste et chérie qui défendait son cœur contre toute autre atteinte. Le charme d'une intimité où tout est en commun, le présent et l'avenir; où tout est inséparable, les intérêts et les espérances; le bonheur de la paternité, les tendres devoirs d'époux et de père auraient réussi peut-être à guérir son ame souffrante. Mais la blessure ne pouvait que s'enflammer dans la Thébaïde où il

vivait. C'était là, en effet, qu'il eût été heureux près d'elle. Elle avait quelque chose d'aérien dans son air de mélancolie, dans l'expression de son regard, dans la grace de tous ses mouvemens et de tous ses traits, qui aurait complété la grande scène au milieu de laquelle il passait ses journées. Le sourire de Joséphine manquait à ce tableau; elle aurait animé ces sites incultes et silencieux, elle aurait embelli ces aspects sévères, elle aurait embaumé des parfums de son haleine cet air déjà si pur et si vif. Oh! pourquoi entre elle et lui la barrière de l'honneur? Pourquoi?.... C'est que la destinée avait pris à tâche de toujours appesantir sur lui un bras de fer!

Ces tristes pensées le conduisirent un soir dans un bois de chênes auxquels par hasard se mêlait çà et là le sapin, comme sous le ciel de l'Angleterre. Il s'y enfonça, et trouva le bois touffu baigné par une petite rivière qui n'était pas la Tamise, mais qui serpentait comme la Tamise, et allait, encaissée comme elle entre deux coteaux qu'ombrageaient de jeunes arbres, briser son cours contre une masse de rochers et fuir sur la gauche à travers les forêts. La ressemblance de ce lieu et de celui où il avait

rencontré pour la dernière fois Joséphine fit battre son cœur avec violence. Il s'assit sur le rivage où cette fois Joséphine n'était pas. Il y attacha ses lèvres comme si le pied de Joséphine y eût marqué son empreinte. A quelques pas de lui, s'élevait un de ces arbres dont la souche, dès ses racines, se partage en deux tiges. L'une s'élançait vers le ciel, hardie et vigoureuse; l'autre était languissante et flétrie. Edouard les contemplait avec tristesse quand il aperçut, tracé dans l'écorce, un J sur la première. Il se leva : l'autre portait son chiffre... Bizarre destinée! Des amans du même nom que nous ont passé là. Ces lettres ne sont pas mariées l'une à l'autre ; sans doute que ces amans n'étaient pas non plus heureux.

La nuit vint l'arracher à ses longues rêveries ; il essaya de retrouver sa route : mais le pays ne lui était pas bien connu et les chemins sont difficiles. Quelques clartés douteuses lui indiquaient un village : ce devait être le Moura. Il se dirigea sur le Moura pour y demander un guide.

Il regagnait sa demeure quand une voix plaintive se fit entendre, accompagnée de sanglots qu'un enfant paraissait pousser. Edouard s'élance ; il franchit le rocher qui le sépare de la

scène. Une femme, avec une petite fille pleurant à quelques pas, se débattait contre une troupe de chevriers espagnols ; ces hommes voulaient l'entraîner aux pieds du côteau, de l'autre côté de la frontière. Richemond se précipite, fond sur les assaillans, désarme l'un d'entre eux, disperse les autres, et tombe noyé dans son sang.

Quand il reprit ses sens, le jour était venu ; il se trouva dans une chambre, simple comme tout ce qui est de ces contrées, mais ornée avec plus d'élégance que n'en offrent les habitations du pays. Deux tableaux, ou plutôt deux ébauches, frappèrent ses regards. L'un... quelle fut sa surprise! il n'existait pas un portrait de lui, et pourtant il ne pouvait se méconnaître ; c'étaient bien là ses traits. C'était lui-même avec son costume de bataille, avec cet habit de chasseur qu'il avait été si heureux de porter sur les bords de l'Elbe, alors qu'il voyait pour la première fois un champ d'honneur et les drapeaux français. L'autre tableau... c'était lui encore. Mais il avait son habit de voyage ; son regard n'exprimait plus l'espérance ; un autre sentiment colorait ses joues. Il était ainsi aux bords de la Tamise, deux années auparavant, quand il connut pour la première fois l'amour et ses douleurs... Quelle

autre que Joséphine avait pu recueillir son image et rapprocher les deux époques les plus actives, les plus passionnées de sa vie? Il n'y avait que Joséphine sur la terre pour penser à lui encore, et pour comprendre si bien tout ce qu'il avait senti. C'était elle sans doute; une croix de la légion, encadrée entre les deux tableaux, achevait de la trahir.

L'émotion qui agita son ame faillit lui coûter cher. La blessure qu'il avait reçue dans la poitrine se rouvrit, le sang coula de nouveau avec violence. On craignit pour ses jours.

Enfin l'hémorragie s'arrêta. Le coup était sans danger; il put écouter les bons villageois qui le servaient.

— Ah! se disaient-ils entre eux; c'est Dieu même qui a envoyé ce jeune brave au secours de notre bonne dame. Si nous l'avions perdue, que serions-nous devenus?

Et ils fondaient en larmes comme si ce malheur les eût encore menacés. Bientôt Edouard put les interroger, apprendre comment il se trouvait là, et qui son bras avait sauvé.

La petite maison qu'il occupait était celle d'une jeune veuve qui depuis moins de deux

ans s'était retirée dans ce canton. Mme Richeval élevait tous les enfans de trois lieues à la ronde; c'était elle qui soignait les intérêts de ses bons voisins, qui faisait leurs écritures, qui conseillait les ménages, qui entretenait la concorde dans les familles; elle encore qui veillait au chevet du malade et portait la consolation sous le toit du pauvre. Elle était la providence du pays, et tout le monde l'aimait comme une sœur et comme une mère.....

—Cette pauvre dame! elle fait tant de bien et pourtant elle est bien à plaindre. Nous la voyons pleurer souvent, quoiqu'elle veuille cacher ses larmes. Quel dommage! Etre si jolie! car elle est bien jolie, monsieur. A Toulouse même, il n'y pas une dame aussi belle et aussi comme il faut. Cependant elle vit au milieu de nous, n'a de plaisir que le bonheur qu'elle nous donne, et elle ne veut pas se remarier; quoique bien jeune, elle dit qu'elle mourra chez nous.

Edouard était éperdu. Pourquoi ne l'avait-il pas vue encore? Savait-elle qui le hasard lui avait donné pour hôte? Les bonnes gens entretenaient ses doutes. Mme de Richeval n'était pas en danger; mais l'émotion du péril qu'elle venait de courir avait ébranlé sa santé chance-

lante. Elle avait voulu déjà visiter l'inconnu dont le dévouement périlleux l'avait sauvée. La prudence des voisins s'était opposée à son empressement. Ils accusaient tous de l'attentat ces inimitiés héréditaires qui règnent, entre les deux nations limitrophes, de village à village. Elle avait coutume de se rendre tous les soirs au-delà du grand rocher sur le bord du Gave. Sa dernière promenade se prolongeant d'une façon alarmante, assez avant dans la nuit, les villageois étaient allés au-devant d'elle; ils rencontrèrent la petite fille de qui elle se faisait accompagner. Cet enfant allait chercher du secours; ils arrivèrent. Les Espagnols venaient de fuir. Mme Richeval était sans connaissance, et à côté d'elle celui que l'enfant désigna comme son défenseur.

Ils partageaient leurs soins entre Édouard et la belle veuve, comme si le même intérêt dictait leur dévouement et qu'ils comprissent que leur zèle sauvait une seule vie. Quand Mme Richeval entra pour la première fois chez Édouard qui ne s'était pas fait connaître, elle tomba oppressée sous le poids des sentimens divers qui l'accablaient de surprise, de douleur, de joie. C'était Joséphine, mais devenue plus belle en

prenant, avec des années, cette sérénité d'une bonne conscience qui brille toujours, même à travers les nuages du malheur. Elle était très malheureuse ; l'image de Richemond dominait et désolait sa vie. Elle l'aimait de cet amour sans compensation et sans espérance qui n'a pas de but et ne peut avoir de terme. Elle lui avait voué un culte dans son cœur ; elle honorait en lui l'homme qui l'avait arrachée à l'infamie, rendue à la vertu, parée du seul charme qui lui manquât à son insu, le charme d'une conscience paisible. C'était lui qui avait élevé son ame jusqu'au sentiment délicieux et pur dont jusque là elle n'avait vu que profaner l'image. C'était lui qui d'une créature déchue avait fait une femme respectée. Elle était venue habiter cette contrée parce qu'elle la savait pleine des souvenirs de sa maison, et qu'elle ne croyait pas qu'il y eût rien conservé de son patrimoine. Depuis qu'elle avait ouï parler vaguement de son séjour à quelques lieues de là, elle était combattue entre la résolution de fuir et l'espérance de n'être pas découverte dans son obscure retraite. Et au milieu de toutes les perplexités de son cœur, elle consumait ses jours dans la pratique de ses vertus modestes et dans ses efforts

pour réduire à n'être plus que de la reconnaissance la passion dévorante qui brûlait son sein.

La convalescence d'Édouard ne fut pas longue. Il était retourné à son habitation ; mais il passait sa vie dans la petite maison du Moura, et les bons villageois lui savaient gré du bonheur qu'ils voyaient briller dans les yeux de Joséphine, dès qu'elle l'apercevait descendant, rapide comme l'éclair, le rocher au pied duquel il l'avait sauvée. Les voisins observaient tout : ils se disaient sûrs que le prince devenait amoureux, qu'il l'était chaque jour davantage.

Et cette fois, ajoutaient-ils à Mme Richeval, vous ne refuserez pas. C'est un si grand parti que le fils de nos anciens ducs! et puis vous lui devez la vie.

Elle les écoutait, sa bouche s'embellissait d'un sourire et des larmes roulaient dans ses yeux.

Edouard avait cru jusque là connaître les peines de l'amour. Quand l'amour fut entré dans son ame, il s'aperçut qu'il n'en connaissait auparavant que les feux vulgaires. Cette fois, sa vie entière appartenait à Joséphine. Il ne savait

plus avoir une pensée qui ne fût pour elle, pas une espérance qui ne la mît de moitié dans ses desseins ou dans ses vœux. Elle était sa vie, son ame. C'était pour elle qu'il voulait de l'avenir. Si quelques rêves de gloire venaient encore à lui sourire, c'était pour satisfaire à l'orgueil que mettait en lui Joséphine; et peut-être aussi pensait-il, sans s'en rendre compte à lui-même, qu'il pourrait couvrir par plus d'éclat ce passé qu'il oubliait, et que le monde n'oublierait pas. Mais il ne lui parlait pas de son amour, parce que cet amour aurait pu ressembler à un souvenir et ses prières à de l'exigence. Ses longues rêveries, son regard passionné, ses mouvemens impétueux étaient seuls à le trahir. Il ne quittait le Moura que lorsque la nuit s'était déjà épaissie. Souvent les villageois, en menant leurs troupeaux sur la colline, l'y trouvaient arrivé avant eux, avant les premiers rayons du jour; et là, assis sous un pin qu'elle aimait, l'œil fixé sur la petite maison, il attendait, tenant un livre que sa main laissait à tout moment échapper, l'heure où il pourrait se présenter chez madame Richeval. Il n'osait pas révéler le feu qui le dévorait. Il s'interdisait dans ses entretiens tous les souvenirs

de l'Italie ou de l'Angleterre. Il s'effrayait de chacune de ses paroles, comme si en rappelant le passé elles devaient offenser Joséphine. Sa délicatesse exquise mettait autant de soin à jeter le voile sur ses sentimens et sur ses souvenirs qu'un amour moins pur lui aurait pu conseiller d'en mettre à le déchirer.

La pensée de contracter un lien qu'il avait autrefois tant réprouvé lui-même s'offrait à lui souvent ; mais sa volonté, combattue par sa passion, ne fléchissait pas encore : il écoutait les scrupules de l'honneur. Joséphine n'était pas souillée pour lui qui connaissait son ame céleste et pure ; mais elle l'était irrévocablement pour le monde. L'envie irait fouiller au fond de tous ses malheurs pour l'écraser en la flétrissant. Quel bonheur pour toutes ces femmes de pouvoir se venger de sa modestie, de sa beauté, de sa vertu par l'expression du mépris! Quel bonheur pour les sectateurs des vieilles vanités, pour les hommes dont il avait dédaigné les opinions et déserté le rang, d'avoir à dire par son exemple qu'on ne pouvait déroger de leur parti sans se dégrader jusqu'à l'ignominie! Et puis comment obtenir l'aveu de son père? Comment d'ailleurs présenter aux bénédictions de ce vieux

père une femme dont les perfections n'appelleraient jamais l'indulgence sur les premiers pas qu'elle avait faits dans la vie? Toutes ces choses accablaient Edouard. Le désespoir était dans son cœur. Il voyait que Joséphine ne pouvait pas être sa compagne, et pourtant sans Joséphine la vie ne lui était plus possible. Il lui fallait trouver le bonheur ou la mort.

Ce silence était compris. La reconnaissance de Joséphine y répondait; et toutefois elle aurait voulu le rompre. Elle était en proie à un combat terrible qui achevait d'épuiser ses forces Son amant la voyait chaque jour plus languissante. Avec une ame comme la sienne, l'amour devait faire bien des ravages.

Un jour, ils se promenaient ensemble. Edouard, sur qui pesait Joséphine fatiguée, jouissait de presser le bras chéri contre son cœur, de sentir s'enflammer son sang comme si le sang même de sa bien-aimée eût passé dans ses veines, quand tout à coup :

— Qui m'eût dit, s'écria-t-elle, qu'un jour je prendrais le bras de M. de Richemond !

Richemond tressaillit : il allait parler. Mais il songea à tout ce qu'il y avait d'amer dans la

pensée de Joséphine, et comme s'il n'eût pas compris ce qu'elle voulait dire :

— Il est vrai, reprit-il avec contrainte, notre rencontre tient du prodige.

Ils rentrèrent bientôt dans leur silence, et s'acheminèrent vers la vallée. En arrivant sur les bords de la rivière, Édouard chercha des yeux l'arbre aux deux tiges dont l'aspect l'avait si doucement ému. L'arbre était là encore, mais non pas les chiffres; celle qui les avait tracés avait pris soin de les détruire. Il soupira profondément, et porta avec transport à ses lèvres la main de Joséphine. Elle ignorait qu'il connût déjà ce lieu, qu'il eût visité ce bois, qu'il se fût assis aux pieds de ce tremble prophétique. Elle supposa qu'il retrouvait dans ce vallon les souvenirs qui l'y avaient elle-même frappée, lorsqu'elle y était descendu pour la première fois.

— N'est-il pas vrai, lui dit-elle, que vous vous croiriez aux bords de la Tamise?

— Oh! non; car je suis bien plus à plaindre. Je vous devinais alors. Je vous sais aujourd'hui; je sais qu'il n'y a pas sur la terre une créature aussi parfaite, aussi noble que Joséphine.

Il dit et il embrassait ses genoux, il versait des

larmes de douleur et d'amour, il pressait sa taille.

— Arrêtez, Édouard! ne veuillez pas reprendre ce que vous m'avez donné. Si je n'avaïs pas votre estime, que me resterait-il?

— Mon amour, qui est à toi pour la vie.

— Votre amour s'userait bien vite; je serais délaissée, et je ne suis pas des femmes qui se consolent; j'en mourrais.

Lui ne l'entendait plus. Il était hors de lui; Joséphine allait être vaincue. Elle s'arrache de ses bras, et se mettant à genoux devant lui, les mains jointes, l'air désespéré comme deux années auparavant :

— Au nom du ciel, cette fois encore, soyez généreux, Édouard.... Soyez digne de vous.... Ne me tuez pas.

— Vous avez raison; c'est à moi de mourir, dit-il.

Puis, se relevant et abaissant son sourcil épais sur la paupière, il ajouta avec ce calme terrible que donne le désespoir :

Venez, retournons au village.

Joséphine était tremblante et désolée. Tous deux se taisaient. Ils marchaient au hasard à travers des sentiers difficiles, sans s'apercevoir qu'ils venaient de perdre la route, et que le

Moura était déjà loin d'eux. Après un long silence :

— Vous ne me dites rien, Édouard. Vous êtes bien cruel pour moi.

Et elle fondit en larmes. Édouard fut ému. Il prit sa main, les yeux humides et l'ame bouleversée.

—Ne pleurez pas, ma bien-aimée. Si vous saviez comme ces sanglots pèsent sur mon cœur!

En parlant ainsi, il couvrait de baisers la main adorée qu'elle ne défendait plus.

Ils avaient beaucoup marché. Joséphine était épuisée de lassitude; la scène qui les environnait était affreuse. Derrière eux s'élevaient des rochers couronnés de pins et de chênes audessus desquels s'élançait un pic immense couvert de neiges éternelles; devant eux et tout à l'entour, une chaîne de montagnes stériles qu'aucune végétation ne pare cachait dans les nues ses crêtes blanchâtres et uniformes; à leurs pieds, un ravin immense, une brèche aride où le bouleau seul montrait tristement çà et là son pâle feuillage, s'enfonçait à d'effrayantes profondeurs; le bruissement constant d'un torrent qui courait au milieu des précipices annonçait seul que le gouffre n'était pas sans fond.

— Ce lieu est beau, dit Édouard; arrêtons-

nous.... là, sur ce rocher qui domine l'abîme. On est bien suspendu sur un abîme !...

Ils s'assirent. Joséphine tremblait.

— Vous avez peur, ma bien-aimée ?

— Oui, dit-elle avec son douloureux sourire; mais ce n'est pas de l'abîme.

— Vous avez tort : le danger est passé pour vous. Joséphine, vous voulez ma mort.

— Moi, grand Dieu ! qui sans vous ne saurais vivre; moi, malheureux, qui vous aime comme jamais homme ne fut aimé ! Oh ! si je pouvais croire... Mais non, vous n'êtes pas un insensé; vous ne voudriez pas abandonner votre patrie, votre vieux père... Je ne parle pas de moi qui saurais vous suivre.

— Tu me suivrais, Joséphine?

— Vous le demandez!

—Eh bien! aperçois-tu là-bas ce torrent?

— Que dites-vous ?

— Veux-tu venir le rejoindre ? Il y aurait du charme à y rouler dans tes bras !

— Édouard, tu es dans le délire !

— Non, Joséphine, écoute. Je ne puis pas exister sans toi. Tu m'es nécessaire comme l'air même que je respire. Si je ne te possède pas, c'en est fait de ma vie; j'y suis résolu.

— Édouard, je vous dois la vie et mieux

que la vie; je m'abandonne à vous. Vivez... Je sais quel sera mon sort; il sera affreux. Mais mon existence est peu de chose; qu'elle soit flétrie et désolée, pourvu que la vôtre, qui peut être si grande et si douce, ne manque pas à sa destinée! Dieu me pardonnera de vous avoir sauvé en me perdant. Édouard, je vous dois tous les sacrifices.

—Des sacrifices! Joséphine, je n'en accepte pas. Laisse-moi achever. Une solitude, loin de la France, loin des hommes, avec moi seul, t'effraierait-elle?

— M'effrayer! ô ciel!

— Eh bien! je suis ton mari.

— Non, vous ne pouvez pas l'être! Vous m'avez demandé autrefois si j'avais lu milord Édouard. J'ai lu milord Edouard.....

— Comparaison abominable et indigne de toi! Elle me fait horreur. D'ailleurs, lord Édouard n'aimait pas, et moi, Joséphine, je t'adore.

— Mon ami, à votre tour, écoutez-moi. Celle que vous avez serrée dans vos bras, avilie, ne peut plus être à vous qu'au même titre.

— Que dis-tu là, Joséphine? Tu es un ange du ciel.

— Arrêtez, mon ami ; laissez-moi poursuivre. Dès que je vous connus, je vous aimai ; Dieu sait que depuis lors votre image ne s'est jamais effacée de mon cœur ; tous mes soupirs, toutes mes pensées, toutes mes larmes ont été pour vous. Votre départ brisa mon ame. Il faut que la douleur ne donne jamais la mort, puisque moi, qui ai tant souffert, je suis encore de ce monde.

— Divine amie !.....

— Ne m'interrompez pas ! Votre lettre était bien ; il y avait de la bonté... Si vous voulez, il y avait plus que cela : il y avait de la tendresse, mais combattue par votre fierté... je veux dire par votre honneur. Je l'ai toujours portée sur mon cœur ; lisez, vous y verrez ce mot : *Ma volonté est entre nous ; un mur d'airain nous sépare.*

— Ma volonté !

— Votre volonté, Édouard, n'y est plus ; mais le mur d'airain y sera toujours..... Je vous en conjure, épargnez-moi ce regard farouche, et laissez-moi tout dire. J'hésitais à accepter vos dons. Il me parut que je n'avais plus le droit d'être fière, et que la délicatesse ne me défendait pas de recevoir ce qui m'était si noblement offert. *Fille d'un de vos frères d'armes*, j'acceptai.

Je vins dans ces montagnes ensevelir ma vie au milieu des souvenirs de votre maison et en présence du vôtre. Je me livrai à des occupations utiles. J'élevais les enfans du voisinage; j'apprenais les jeunes filles à coudre et à broder. Je faisais plus, je m'essayais à l'art de broyer des couleurs pour retrouver vos traits.....

— Être incomparable!

— Laissez, mon ami. Ma fortune s'accrut d'un modique héritage. D'ailleurs, les fruits de mon champ prospérèrent comme ceux de mon travail, et enfin j'ai pu, quelques jours avant votre rencontre, envoyer à M. le duc les deux mille écus que vous m'aviez prêtés.

— Vous les avez renvoyés à mon père?

— Ne vous emportez pas, Édouard.

— C'est horrible!

—Vous n'êtes pas généreux, Édouard. N'est-ce pas assez que je vous doive l'honneur et la vie? Ah! je vous dois beaucoup! Ce cœur n'est pas ingrat! Il vous le prouve en refusant le noble avenir que vous m'offrez.

— Tu le refuses!

— Un mot encore. Vous vous croyez amoureux et vous ne l'êtes pas. La solitude exalte votre imagination... et, je le veux, votre cœur.

Vous avez cet amour qui captive quelques instans de la vie, et non pas celui qui la remplit tout entière. Celui-ci n'est point fait pour vous. Laissez-le-moi, mon ami, à moi qui ne suis qu'une simple femme! Vous, une plus haute destinée vous attend. C'est la gloire qui est faite pour vous: c'est elle seule qui peut satisfaire l'ardeur de votre caractère et l'élévation de votre ame. Insensé! qui croyez qu'il vous faut Joséphine ou la mort: ce qu'il faut à des hommes tels que vous, ce sont des armées à vaincre, une tribune à remplir, une France à gouverner.

— Non, Joséphine, tu ne sais pas ce qui est dans mon ame.

— Je le sais mieux que vous. Vous n'aimez en moi que ma jeunesse qui se fane chaque jour, que ce sourire qui sera glacé bientôt, que ces yeux dans lesquels vous lisez tout ce que votre noble caractère m'inspire. Ma possession est, à votre insu, tout ce que vous voulez de moi.

— Que dis-tu là, grand Dieu! ô Joséphine! je te jure...

— Ne jurez pas: si j'avais voulu d'un moins digne titre, vous ne m'auriez pas offert d'être votre compagne. Il vous a fallu pour arriver là un long combat et une violence cruelle!... Je ne vous blâme point, à Dieu ne plaise! Vous

aviez raison, Édouard ; mais écoutez-moi et retenez, pour en profiter un jour, ce que je vais vous dire : le mariage ne saurait donner un bonheur de longue durée, quand on n'épouse une femme que pour la posséder.

— Joséphine, Joséphine ! je veux m'unir à toi pour que nos existences et nos ames se confondent, que nous n'ayons à nous deux qu'un avenir....

— Mon ami, ces journées que vous passez tout entières avec moi...

— Et qui sont si délicieuses, si courtes !

— Elles seraient longues bientôt, quand, les difficultés une fois vaincues et le prestige tombé, vous n'auriez pas un devoir à remplir, pas une gloire à espérer. Je verrais le vide de votre vie s'élargir chaque jour. Vous me cacheriez quelque temps votre désespoir ; mais ma tendresse compterait vos efforts, et votre triste amie mourrait de douleur.

— Eh bien ! Joséphine, faisons mieux : je t'épouse, et te conduis à mon père ; je me sens la force de me faire assez grand pour vaincre lui et le monde. J'obligerai bien l'univers à respecter Joséphine, princesse de Richemond.

— Oh ! que je suis émue d'un sacrifice qui doit tant vous coûter. Oh ! combien vous me

faites sentir tout le bonheur que j'aurais pu goûter sur la terre. Moi, l'épouse d'Édouard, la compagne de sa vie, la mère de ses fils!... Est-il sous le ciel une félicité plus grande? Dieu! que tu es cruel de me la faire entrevoir aujourd'hui, après me l'avoir interdite à jamais!

— Que dis-tu? ô ciel! que dis-tu?

— O Édouard, je ne mériterais pas un tel bonheur, si je pouvais l'accepter; souffre que je le mérite et ne prolonge point ce combat; donne-moi du courage, au lieu de m'obliger à en chercher contre toi!... O mon père, de là-haut prêtez-m'en. Vous, vous comprenez mon sacrifice, mon désespoir, mes larmes!

— Pourquoi, ma bien-aimée, ces larmes, ce sacrifice, ces combats? Pourquoi. . . ah! pourquoi? Qui est plus digne que toi du rang que je te donne? Où trouverais-je, avec autant de charme, tant de vertus? Où rencontrerais-je une ame aussi noblement exaltée, un esprit si délicat et si élevé, une femme, en un mot, douée, comme toi, de toutes les perfections, et plus grande qu'une autre par les épreuves mêmes que tu as supportées. O Joséphine! c'est moi qui te devrai tout; tu m'auras tout donné, la vie et le bonheur.

—Mon ami, je suis bien émue. Ceci me frea bien du mal. Je ne suis pas de force à soutenir

une pareille lutte ; songe que je ne suis qu'une simple femme ; aie pitié de moi ; sois fort pour moi, je succombe, Edouard ! Édouard, je n'ai jamais si bien senti combien je t'aime, je t'adore!

— Ame de ma vie !...

— Arrêtez !

D'une main, elle contenait les transports d'Edouard dont les joues, baignées de larmes brûlantes, attestaient ses profondes émotions ; de l'autre, elle se soutenait la tête appesantie sur ses genoux. Après un moment, elle releva son front, regarda le ciel, et reprit :

—Dieu est venu à mon secours; mon dernier moment de faiblesse est passé! je puis achever ce que j'ai à vous dire. Vous voulez me conduire à votre père, insensé ! lui révélerez-vous comment je vous ai connu? il ne voudra pas que ma tête repose sous le même toit que lui. . . . Vous lui ferez un mensonge ? et le monde ! tromperez-vous le monde avec ses yeux de lynx?

— Que m'importe le monde ?

— Ce qu'il vous importe ! Que direz-vous quand les mères retireront d'auprès de moi leurs filles et se retireront elles-mêmes de peur d'être flétries par ma présence? Que deviendrez-vous quand un fat dira : La princesse de Richemond ! à Rome, à Londres.....

— Tais-toi ! Joséphine ; que vas-tu dire ?

— Ce que je dirais ! une parole qui m'est plus amère que le poison, qui me coûtait à dire plus que la mort à accepter ; mais vous m'y avez contrainte. Vous avez eu cette cruauté, et à ce mot vous voilà cachant votre tête dans vos mains. Vous êtes anéanti, vous ne pouvez l'entendre dans ma bouche même ; et pourtant nous sommes seuls, les rochers seuls nous écoutent, vous ne m'avez pas encore vaincue. Jugez donc à quel sort je devrais m'attendre si je faisais ce que vous faites, si je laissais l'amour l'emporter dans mon cœur sur le devoir ! Vous me puniriez tôt ou tard de n'avoir pas été plus forte que vous. Je le serai. J'accepterai ma destinée entière. Elle est dure. La coupe est amère. Je suis punie, de quoi ? de mes malheurs ! Je sens que je suis innocente devant Dieu ; mais je sais que, coupable devant les hommes, je n'ai plus de rang parmi eux, je n'y ai plus de place : se soumettre, est l'unique moyen de se réhabiliter. Un homme a d'autres voies : les travaux, l'honneur ; nous, la résignation. Telles sont les lois de la Providence. Je les respecte et les adore. O mon Dieu! toi, du moins, ne m'abandonne pas! Et vous, Édouard, soyez mon ami ; mais mon mari, . . jamais.

— Jamais !

— Oh ! oui, Edouard, jamais.

— Dis-le encore une fois ce mot terrible !

— Dieu ! vous me faites trembler !

— Quoi ! toujours des obstacles que ma volonté ne peut vaincre ! Quoi ! l'amour, comme la fortune, m'offrira des résistances de fer ! Une femme, une faible femme pourra lutter avec moi de force ! elle pourra broyer ma vie ! Le bonheur est là, sous ce cœur inflexible, et je ne m'en pourrai saisir !... Joséphine ! serons-nous unis?

— Edouard !

— Parle, parle, te dis-je.

Joséphine se jette dans les bras d'Edouard, l'étreint avec amour, et, le front attaché sur sa poitrine, elle s'écrie :

— Non, mon ami, jamais.

Un cri aigu, auquel sembla bientot répondre un gémissement du torrent, avait couru tristement d'écho en écho. Ce bruit sinistre glaça d'effroi un pâtre du voisinage et sa jeune fiancée qui devaient aux bienfaits d'Édouard et de Joséphine leur union prochaine. L'un et l'autre accourent. Tout est solitaire, et ils avaient vu passer sur la crête escarpée les deux amans, et des débris de vêtemens restent attachés aux genévriers qui pendent sur le ravin, et la cor-

neille tournant sur elle-même s'agite en coassant au-dessus de l'abîme! Au risque de leur vie, ils suivent la trace funèbre. Ils arrivent de roc en roc jusqu'au lit du torrent. Ses eaux étaient claires et paisibles; nul bruit ne troublait le silence du vallon, hormis la voix douce et tendre du rossignol occupé à distraire par ses chants les soins maternels de sa compagne; Mais il y a du sang sur les bords. Plus bas, des peupliers, des saules, qui brisaient la marche des eaux, semblent tenir un corps étranger emprisonné entre leurs troncs sinueux. La jeune fille s'arrête effrayée. Le pâtre approche en tremblant..... c'étaient Édouard et Joséphine! Ils ne vivaient plus; mais Édouard tenait encore Joséphine embrassée et la longue chevelure de Joséphine, roulée comme un câble d'or autour du cou de son amant, les enchaînait l'un à l'autre. Ce lien fut respecté; ils n'eurent qu'un tombeau et qu'un cercueil.

Ne plaignons pas leur destinée. Mourir ensemble n'est pas le premier bonheur de l'amour. C'est le second.

N. A. de Salvandy.

UNE NUIT D'AUTOMNE.

1829.

Il est un livre mystérieux que chaque siècle augmente d'un chapitre sans le compléter; ce livre est l'histoire de la femme. Nous aussi, nous avons un épisode en portefeuille. C'est quelques pages que nous voulons coudre à la grande chronique; sur ce, prêtez l'oreille, ceci mérite attention. Mais avant, comme à toute narration, chapitre, roman, livre, etc., que vous voudrez, il faut une épigraphe, voici la nôtre :

« Un advis bien important est de prendre
« toute chose en leur temps et saison, et bien
« à propos; et pour ce, il faut surtout esvi-
« ter précipitation ennemie de sagesse ma-
« râtre de toute bonne action; vice fort à
« craindre aux jeunes gens et bouillans. »

(P. Charron, *de la Sagesse.*)

La campagne, ennuyeuse l'hiver, est trop chaude l'été, et pas assez complète au printemps; c'est donc en automne qu'il est agréable de s'y rendre en bonne et nombreuse compagnie, pour y jouir en trois mois de tous les plaisirs de l'année. Donc, en l'automne de

l'année 1829, nous nous trouvâmes une belle et nombreuse assemblée à vingt lieues de Paris, dans le charmant château d'une très aimable femme. C'est, pour ce genre de détails, tout ce qu'il est bon d'en savoir. Du reste, la femme était spirituelle, jolie, et tant soit peu coquette, ce qui fait qu'elle plaisait à tout le monde, et que chacun avec espoir lui débitait toutes les faveurs de ses pensées, langage obligé de qui *fait la cour*.

Un soir, après le retour des chasseurs, après le dîner, après le thé, le punch, le piano, et tout ce qui se fait à la campagne pour tuer le temps de sept heures à minuit, il fut question d'aller se coucher. La journée ayant vu arriver de nouveaux personnages, des chambres furent doublées, c'est-à-dire que deux amis furent mis dans la même; et comme le temps était superbe, d'autres jeunes gens allèrent chercher gîte dans la grange par partie de plaisir. De ce nombre fut une de nos connaissances, Lionnel, grand buveur, grand chasseur, hardi et délibéré, souvent en pointe de vin, mais d'ailleurs aussi beau garçon que le plus beau des officiers de carabiniers en garnison à Verdun, et, par principe, conduisant l'amour auprès des femmes comme un général conduit le siége d'une

place forte, quand il la sait devant être secourue. Les bougeoirs distribués, les bonsoirs donnés, chacun gagna son logis. Quelques conversations eurent encore lieu dans les corridors, puis les portes se fermèrent, les lumières s'éteignirent, et le plus grand silence régna dans le château vers une heure du matin.

Parmi ceux qui s'étaient trouvés dans la nécessité de faire chambre commune, deux amis, au lieu d'y rencontrer cette gêne, compagne inséparable de ces sortes d'arrangemens, saisirent avec empressement l'occasion qui leur était offerte, pendant les longues heures, le mystère, le charme enivrant et doux d'une belle nuit, de se confier les agitations, les peines et les espérances de leurs jeunes cœurs. Chacun écoutait l'autre avec impatience, voulant à son tour soulager son ame du secret d'amour qu'il désirait faire partager à son camarade ; c'était bien bas, religieusement, avec des tressaillemens au cœur et des feux de joie dans la tête, qu'ils parlaient, car ils étaient jeunes, à leur première passion, et enivrés jusqu'au délire de cette première femme qui avait écouté, le sourire sur les lèvres et sans les faire chasser par ses gens, l'aveu de leur amour.

— Oh ! disait l'un avec un long soupir de

plaisir et d'oppression, si tu la connaissais, si tu savais et son amour chaste et pur, et la douceur de ses paroles, la beauté de sa taille, de ses traits, de tout ce qu'il y a en elle, enfin, tu concevrais mon bonheur! Je l'ai aimée le jour où je l'ai vue; mais je n'osais pas le lui dire, j'osais à peine le penser. C'est peu à peu qu'elle et moi nous avons découvert notre secret, car elle aussi m'aimait; mais mariée à un homme si peu digne d'elle, si peu capable de l'apprécier, cependant elle combattait de tous ses devoirs d'épouse et de mère l'attrait qu'elle se sentait pour moi. Tiens, Edouard, tu vas me trouver bien niais; mais quand vint le moment de lui dire : je vous aime, je ne pus jamais m'y résoudre. Je lui écrivis, puis restai, lui ayant remis la lettre, toute une journée à trembler, à craindre, à n'avoir plus la tête à moi; je ne sortis pas de ma chambre, où il me serait impossible de te dire ce que je fis. Le soir arrivé, elle m'envoya prier de venir lui parler. J'hésitai long-temps; enfin je m'y rendis tremblant, confus, et pouvant à peine marcher ou parler. Elle me reçut avec bonté, mais avec tristesse, me fit asseoir près d'elle, et fut long-temps à me regarder sans rien dire, et moi j'étais horriblement mal à l'aise; mais je ne dis

non plus mot. Un tremblement convulsif agitait tous mes membres, et j'étais fort pâle; mes dents se choquaient comme par la fièvre. Enfin, alarmée de l'état dans lequel elle me voyait, elle me dit d'une voix douce, tremblante et pleine de compassion : — Mais, mon ami, vous êtes fou; voulez-vous me compromettre affreusement? Ah! je suis assez malheureuse. Et comme je m'étais emparé de sa main sans trouver une parole à lui répondre, ma tête tomba sans force sur son épaule; alors elle ajouta : Pauvre ami, comme il souffre! Charles, écoutez-moi, je le veux; je ne puis vous aimer comme vous l'entendez. Vous savez tous mes liens; mais je veux être votre sœur, votre amie, la confidente de votre vie. Puis mes lèvres sèches et brûlantes cherchant les siennes, elle me repoussait doucement. Charles, me disait-elle encore, tout ceci est trop dangereux pour nous, il faut ne pas nous voir seuls; vous me faites bien du mal, ayez pitié de moi; je suis faible; préservez-moi de moi-même, et je vous en saurai gré toute ma vie, et vous aurez toutes mes affections. J'eus la force de la fuir, et me laissant tomber à genoux près d'elle, je l'adorai comme une madone.

Depuis ce jour, Edouard, notre amour alla

toujours croissant, mais pur; une ardeur inconcevable me brûlait et me dévorait, et j'étais heureux de souffrir ainsi pour elle; la voir dans le monde était déjà un grand bonheur pour moi, lui donner le bras était mon souverain bien; mais le démon puissant qui s'agitait en moi me disait sans cesse : Comment, laisseras-tu toute ta vie cette belle créature sur ton cœur sans vouloir l'y presser? Elle est à toi si tu oses le tenter; va sans crainte, car tu es aimé; un autre, un mari froid et sans amour, s'abreuve où tu n'oses porter les lèvres. Que sais-je tout ce que ce démon disait à mon oreille! J'avais la tête perdue. Enfin une nuit le mari fut absent, je ne sais pourquoi; je me trouvais chez elle à la campagne; une résolution désespérée me saisit, et sans projets arrêtés je sortis de ma chambre : le cœur me battait tellement que les battemens s'entendaient, le sang me bourdonnait aux oreilles; je marchais sans y voir, j'ouvris une porte, une seconde, et me trouvai près de son lit. Au bruit que je fis en écartant ses rideaux elle s'éveilla, puis, s'enveloppant de ses couvertures, elle me regarda fixement d'un air de crainte et de colère. Alors toute mon audace disparut, et je demeurai devant elle anéanti et sans respiration; mes mains se joi-

gnirent et mes yeux ouverts et fixes ne pouvaient ni se baisser ni la quitter ; j'étais fasciné ; sa colère fut d'abord terrible, sans pitié et pleine de mépris ; elle m'accabla ; je voulus dire une parole pour demander grace, pardon, miséricorde, elle se mit à pleurer ; puis sortant de son lit sanglotante et navrée, elle me prit au bras, me conduisit au crucifix qui ornait le pied de son lit, et me dit d'une voix que je n'oublierai de ma vie : — Charles ! Charles ! vous pouvez tout, je suis en votre pouvoir maintenant, en présence de ce Dieu, à la garde duquel je me confie, et de ma fille qui est là endormie en son berceau ; abusez de ma faiblesse, vous le pouvez, mais vous me donnerez la mort. Il y avait en elle un tel air de douleur et de détermination que j'en fus effrayé, et le cœur déchiré de mille douleurs je revins à ma chambre, où je passai le reste de la nuit à pleurer et à prier sans pouvoir reprendre mes esprits.

Depuis lors nous avons toujours vécu dans de cruelles alternatives de combat et de tranquillité ; mais le repos était à jamais perdu, mes sens s'étaient fait entendre, elle savait mes désirs, et quand elle se trouvait seule près de moi elle craignait sans cesse d'avoir à les com-

battre. Ainsi nous sommes malheureux tout en nous aimant ! Que veux-tu? ce n'est que ma sœur, mon amie, bien bonne, bien tendre, et je cherche quelque chose de plus ; quand nous sommes trop agités, nous lisons ensemble quelque céleste prière, nous invoquons quelque secours divin, et nous reprenons du calme ; mais cela ne peut durer, cela nous fait mourir à petit feu; je ne sais comment tout ceci se terminera, mon cher Edouard, j'ai le cœur bien malade, et de funestes pressentimens me poursuivent ; voilà mon histoire.

Édouard serra la main de Charles, et comme ils partageaient le même lit, il fut quelque temps à essuyer de son mouchoir les larmes iqui coulaient sur ses joues, et après quelques nstans donnés à ce soin d'amitié il commença ainsi à dérouler son cœur à son ami, devenu silencieux et attentif. « Hélas! mon cher Charles, tes douleurs sont les miennes. Depuis deux ans j'aime avec passion une femme comme tu trouves ta maîtresse, belle, bonne et charmante, et j'en suis aimé, je crois, vivement. La timidité qui te prit à dire ton amour ne m'a pas fait souffrir ses tourmens ; j'osai tout avouer. Mais, quoique mariée, le cœur de celle que j'aime a conservé tant d'innocence,

et repousse toujours avec un tel ascendant de pureté les brûlans désirs de mon ame, que je n'ose jamais pousser à bout sa résistance. Je la voyais souvent, et tous les jours elle semblait m'aimer davantage. Une fois, après un voyage, sa joie de me revoir fut si grande qu'elle laissa prendre sur sa joue un premier, mais un seul baiser. Te dire ce que j'éprouvai est impossible ; ce baiser, au lieu de me calmer, me fit un mal affreux, je perdis le sommeil, mon sang s'enflamma, et l'été dernier, chez elle, à la campagne, je devins tout à coup gravement malade ; les soins les plus affectueux me furent prodigués, le mal cessa, les forces me revinrent, avec elles les douleurs poignantes qui me rongeaient. Enfin, un soir, écoute bien, Charles, ceci ne sortira jamais de ma mémoire ; un soir elle me vit si triste, si souffrant, si abattu, qu'elle me prit en pitié. Au moment de se retirer, elle s'approcha de moi, elle était fort pâle, et me présentant mon bougeoir, elle me dit d'une voix presque inintelligible, à force d'être basse et tremblante : Édouard, laissez votre porte ouverte, il faut absolument que je vous parle ; ensuite elle passa dans sa chambre et me laissa sans mouvement cloué à

ma place, doutant de ce que j'avais entendu; puis mes facultés me revinrent, je compris tout à coup mon bonheur. Mon abattement, mes douleurs, mes longues souffrances disparurent; je me sentis un autre homme, ma tête et mon cœur pouvaient à peine contenir la joie qui m'animait, tout mon être éclatait en musique de volupté, d'amour et d'espérance. Je gagnai ma chambre, que j'arrangeai, que je parai; j'aurais voulu mettre partout des fleurs, parfumer l'air qu'elle allait respirer: l'instant d'après je me promenai de long en large, sans pensée, sans idée arrêtée; j'étais épouvanté de ma félicité. Il faisait un clair de lune magnifique, j'éteignis ma bougie dont la lumière me faisait mal, et restai ainsi dans une obscure clarté, attendant de toutes mes facultés. Cependant les lumières s'éteignaient dans le château, tous les bruits de corridors avaient cessé, les domestiques avaient depuis long-temps gagné leurs chambres et s'étaient couchés, un silence creux et profond régnait partout. Je sentis qu'une des plus grandes joies de la vie allait m'arriver; je fus pris d'un affreux tremblement, je me jetai à genoux sur mon lit, les mains jointes et serrées, respirant à peine, de peur que le bruit

de ma respiration m'empêchât d'entendre. Je ne sais combien je restai ainsi, croyant à chaque instant reconnaître des pas et m'apercevant ensuite de mon erreur; un long temps se passait et les battemens de mon cœur et mon inquiétude s'augmentaient; tout à coup les marches de l'escalier dérobé qui de sa chambre conduisait à la mienne commencèrent à craquer, mais faiblement, et l'on s'arrêtait à chaque pas, tremblant de se faire entendre; il me semblait que ces marches ne finiraient pas; enfin le bruissement d'une robe s'approcha de plus en plus, j'entendais la main qui se guidait contre la muraille, la respiration retenue et la légère pression du pied qui craignait de s'appuyer; et moi je ne pouvais bouger; frissonnant sur mon lit, je n'avais plus la tête à moi quand ma porte s'ouvrit : elle parut, Charles, pâle, au clair de la lune, blanche, sa divine taille retenue seulement par la ceinture d'une robe de chambre de mousseline, je crus un instant voir quelque ombre, quelque illusion d'un songe, tant elle était décolorée et sans parole. Un cri déchirant sortit de ma poitrine; je me jetai à ses genoux, et, sans dire un seul mot, dans ma rage d'amour, je la serrai convulsivement entre mes bras.

Elle n'opposait aucune résistance, restant dans son effrayante immobilité, et moi j'étais au moment de la perdre ou de la conquérir à jamais quand, d'un mouvement violent, elle s'arracha de mes bras, se mit à genoux devant moi, joignit les mains ; ses pleurs coulaient sans s'arrêter, et sa bouche, sans faire entendre un son, s'agitait comme si elle eût voulu m'implorer. Debout, enivré près d'elle, je la contemplai ainsi long-temps ; puis enfin vaincu, mes sanglots brisèrent ma poitrine, et je lui dis : Pars! pars! tout à l'heure il ne sera plus temps. Je la poussai violemment. Pars, Louise! lui criai-je une dernière fois d'une voix effrayante. Elle sortit, se soutenant à peine, et.....

— Quelle Louise? dit Charles.

— Ai-je dit Louise? reprit Edouard.

— Oui, oui, tu as dit Louise ; quelle Louise?

— Aussi bien tu es mon ami, Charles ; je puis te confier ce secret, le bonheur de ma vie ; c'est Louise de Mercy, la maîtresse de ce château ; Louise notre hôtesse, m'entends-tu?

Mais Charles se levant et sautant hors du lit avec emportement : — Non, non, cela ne se peut ; tu rêves, tu es fou ; Louise de Mercy, ta bien-aimée! tu n'as pas tes sens, malheureux ; c'est ma belle maîtresse, à moi, celle pour qui

je meurs enfin ; comprends-tu cela, Edouard? Elle ne peut être ta maîtresse. Oh! je t'en prie, démens tes paroles!

Edouard, hors de lui à son tour, se leva pâle de colère et de surprise : — Charles, cria-t-il à son ami, tu plaisantes mal à propos, Louise est à moi ; pour elle j'ai passé des mois sans dormir, pour elle j'ai tout abandonné, pour elle je suis devenu presque fou ; Louise n'appartient à personne qu'à moi, qui ne l'ai même pas possédée!

— Tu as menti, Edouard, tes lèvres ne l'ont jamais approchée ; tu as menti, entends-tu, elle n'est rien pour toi : si tu le soutiens encore, hors d'ici promptement. Tiens, voilà ton épée, il faut qu'un de nous la débarrasse d'un amour.... Mais tu as menti! Et Charles se mit à rire d'un râle effrayant. Alors les deux amis saisirent leurs épées et se précipitèrent au jardin, altérés du sang l'un de l'autre.

Au jardin, la lune était sereine et claire, les bosquets étaient sombres ; les deux jeunes gens s'arrêtèrent sous un bosquet et commencèrent sans témoins un combat de mort. Depuis quelques secondes les épées cherchaient les poitrines, quand un léger bruit se fit en-

tendre. Charles et Edouard s'arrêtèrent, craignant d'être surpris. La fenêtre de Louise de Mercy s'ouvrit au château, un homme en descendit précipitamment, vint droit aux combattans:—Quoi! c'est vous, Charles et Edouard!

— Toi, Lionnel! dirent-ils à leur tour. Mais ce dernier, mettant sa main sur leurs bouches: — Silence, vous savez mon secret; échappons-nous sans bruit. Le mari m'a presque surpris. Et les trois jeunes gens disparurent à travers les massifs et les arbres tout en causant fort bas.

De sa fenêtre ouverte s'échappaient cependant des paroles prononcées d'un ton de voix doux et caressant : — Louise, mon amour, voilà aujourd'hui quatre ans que nous sommes mariés; n'est-il plus d'anniversaire? Un baiser long et tendre fut la seule réponse de Louise, et la fenêtre se referma. Le lendemain, au déjeuner, les trois jeunes gens étaient rians, et presque caustiques. Madame de Mercy dormait encore, et ne descendit pas.

Comte Horace de Vielcastel.

—

CYPRIEN.

FRAGMENT PHILOSOPHIQUE.

Moi, dit le jeune Cyprien, je n'ai rien à raconter. L'ennui m'a chassé de la société; c'est là toute mon histoire. Mais, si vous l'exigez, à défaut d'événemens, je vous dirai les révolutions intérieures, les souffrances, les déceptions dont se compose ma vie morale. Ne me demandez pas d'autres faits. J'ai vingt-cinq ans, j'ai peu vu, mais j'ai beaucoup senti.

J'oserai tout dire à vous, mes frères; je dépouillerai devant vous tout orgueil de modestie, toute hypocrisie d'humilité, afin de mieux vous exposer les désenchantemens de ma misérable existence.

Je suis né avec un caractère impétueux, mais

avec une ame droite. En d'autres temps j'eusse pu être quelque chose, car j'avais l'instinct des grandes actions et l'amour des belles vertus. Peut-être eussé-je fait un héros en des jours plus héroïques? Mais que peut-on être aujourd'hui?... Cependant je n'accuse point tant le siècle que je ne m'accuse aussi moi-même. Est-ce lui qui m'a fait naître ce que je suis? Est-ce lui qui m'a étouffé en naissant? Ai-je manqué d'énergie pour lutter contre cet âge d'airain? ou cet âge d'airain a-t-il desséché l'énergie qui était en moi? Que sais-je? les hommes sont fils du temps; le temps les engendre, les modifie, les développe, et à leur tour ils refont le siècle qui les a produits... ceux du moins qui sont des hommes de quelque force et de quelque valeur.

Ici le jeune homme baissa la tête, et parut pendant quelques instans oublier la présence de ceux qui l'entouraient. Le père lui posa doucement la main sur l'épaule. Il tressaillit faiblement et reprit son récit :

Oui, mes frères, j'aurais pu être un homme utile aux autres hommes, si Dieu m'eût fait naître en ces temps de calme et de recueillement où chaque destinée peut s'asseoir à la

place qui lui fut réservée, où chaque existence a sa part de biens et de maux sur la terre. Alors peut-être, avec la conscience pure et les intentions ferventes qui m'animaient, j'eusse pu produire les œuvres dont j'avais le sentiment, et m'élever par la patience, le travail et la volonté à un rang digne de mes vertueuses ambitions. Mais, hélas ! que faire en ces âges de transition et d'incertitude où tout se confond, ruine et fondation, mort et résurrection sociales, fin et commencement, enfance et décrépitude, quand nous naissons pressés et agités comme un essaim éclos de la veille dans une ruche trop étroite pour le contenir? quand le monde est devenu trop petit pour l'homme, et l'esprit de l'homme trop vaste pour l'univers? Que faire, lorsqu'on se sent porté, poussé, ballotté par une foule avide et désordonnée? lorsque le sort nous prend par les cheveux, sans choix et sans réflexion, pour nous élever au pinacle ou nous précipiter dans l'abîme? Quel homme assez robuste pour se frayer un chemin dans cette cohue? quelles épaules assez larges pour fendre la presse, quelle poitrine assez vaste pour se faire jour, quelle tête assez élevée pour culminer sur toutes ces têtes?

Et quand cet homme se rencontre, quand il surgit comme un géant sur la fourmilière éperdue; quand il a mis son pied sur toutes ces existences secondaires, et que seul, face à face avec Dieu, il se met à juger ce monde qui remue au-dessous de lui; alors cet homme si grand, ce héros, perd toute sympathie, toute ressemblance avec l'homme; il oublie que les entrailles d'une femme l'ont porté; il se dénature, il se transforme; il plane de si haut sur le monde qu'il le méprise et le prend en horreur; son origine le fait rougir; il raille sans pitié, il hait sans retour la lâcheté des faibles qui créa sa puissance; il grandit si fort qu'il s'épuise et s'affaisse; il voudrait être Dieu, et il devient Satan; il était Buonaparte, et il se fait Napoléon. J'ai vu sur les versans du Grimsel des sapins pressés par les autres arbres de la forêt jeter toute leur sève en dehors et s'élever dans une ténuité prodigieuse pour chercher au-dessus de tous les caresses de la brise et les regards du soleil. Mais dans ces hautes régions ils trouvaient aussi le vent qui flétrit et l'orage qui foudroie.

O mes amis! ô mes frères! n'est-il pas un de

vous qui n'ait gémi de son impuissance, qui n'ait souffert de sa faiblesse en ouvrant les yeux à la vie, en voyant l'espèce humaine si ondoyante, si malheureuse et si coupable? Oh! qui n'a désiré être grand pour régner, éloquent pour convertir, puissant pour améliorer! Quel est celui qui m'écoute dont le cœur n'a jamais brûlé de cette sainte ambition? Qui de vous n'a pas étreint le génie, qui n'a pas embrassé la gloire?

O moi! reprit-il après un court silence, j'avais rêvé de grandes, de belles destinées; il n'est pas un de vous dont l'espoir ait porté si haut. Je puis le dire, mes frères, parce qu'il n'est personne que Dieu ait jeté si bas; je puis tout dire, parce que je vais parler à ma honte : ayez-en pitié, hommes qui avez souffert!

J'avais été élevé dans la solitude et dans l'ignorance du monde nouveau. Mon père, en perdant sa femme, s'était fait prêtre. En sortant du collége, je vins habiter son presbytère situé dans les Alpes. J'avais quinze ans et toute la jeunesse de mon âge. Mon père n'était guère plus âgé que moi, moralement parlant. C'était un homme de mœurs si pures et d'un cœur si candide! Il avait si peu vécu en dehors, il avait

tant de simplicité dans le caractère et si peu de besoins dans la vie, qu'il l'avait traversée sans l'épuiser comme nous faisons tous! Voué dès sa jeunesse à la prêtrise, il avait renoncé à une vocation sincère pour épouser, dans l'intérêt de sa famille, une femme dont il fut tendrement aimé et qui lui créa l'existence douce et paisible qu'il devait si bien apprécier. Qui n'eût aimé mon père? cette chaste et poétique créature qui confondait dans sa riante imagination les psaumes et l'églogue, la poésie profane et la poésie sacrée, les chants bibliques et les mélodies païennes? Il y avait en lui tant de jeunesse morale, tant de candeur, tant d'ignorance de ce qui se passe dans les sociétés modernes! Il était si étrangement imbu de naïves erreurs et de rêves charmans! Il était si enfant, si insouciant, si tolérant, si affectueux, si rêveur, mon pauvre père! qui ne l'eût aimé?

Il était retourné au service des autels, l'ame pénétrée de douleur à cause de la perte de sa femme, et en même temps d'une sainte joie, à cause de la fervente vocation qui se réveillait en lui, jeune et fraîche comme autrefois. Être prêtre, adorer Dieu sous la nef silencieuse et sombre, envoyer au ciel l'encens et les canti-

ques, s'agenouiller dans l'ombre sur le saint parvis et rêver mollement aux sons plaintifs de l'orgue ou bien aux chants de la cloche du soir ; revêtir le lin sacré et le manteau de moire dont la vue seule émeut les ames pieuses ; s'enivrer de tous ces riens heureux de la vie ecclésiastique ; cultiver soi-même son jardin ; avoir de douces paroles pour tous, pour soi de la retraite et du silence, et quelques heures de loisir pour ses poètes chéris : c'était tout ce que voyait mon père dans son austère résolution. Il vécut ainsi, il mourut sans avoir senti combien il est difficile d'être prêtre, tant son ame était virginale, tant sa foi était sereine et son imagination résignée !

Vous imaginez aisément quel dut être l'effet du contact de cet homme sur un esprit tout jeune et tout neuf comme le mien ! Je me laissai facilement bercer par toutes ces douces chimères qu'il me donnait de si bonne foi pour des vérités incontestables ; à savoir, que la vertu donne le bonheur ; que le mérite est récompensé même dans cette vie ; qu'avec la ferme volonté de faire le bien, on y parvient toujours ; que les forces de l'homme sont toujours en raison de ses infortunes ; que la vérité est une ;

qu'en la cherchant on la trouve, qu'elle réside large et claire dans les principes de morale adoptés par la société ; que la théorie du bien et du mal, enseignée par notre civilisation, est nette et positive ; qu'en s'y conformant, on ne peut manquer d'être utile aux hommes et agréable à Dieu. Oh ! de combien d'erreurs pieuses et de charitables mensonges mon père n'a-t-il pas égaré ma jeunesse !

Et puis, à cet égard, on est si riche par soi-même à seize ans ! Et puis notre solitude était si poétique, nos montagnes si belles, nos glaciers si étincelans, notre ciel si pur et notre nature si vaste ! Nous étions si seuls, si inconnus, si loin de toute séduction mondaine ; nous avions contracté des habitudes si pastorales, des relations si paisibles que nous ne concevions pas qu'il existât au-delà de notre horizon un monde pourri, une société expirante. Qui nous eût appris cela nous eût bien affligés, et ne nous eût pas convaincus peut-être.

Mon père eût voulu m'engager à suivre son exemple et à entrer dans les ordres. Il trouvait en moi, disait-il, des dispositions bien plus tranchées que les siennes, et il s'étonnait sans cesse de l'éloignement que je montrais pour

l'état ecclésiastique. Puis il était si humble et si simple, qu'en écoutant les folies dont se remplissait déjà mon cerveau il se persuadait avec moi que j'étais réservé à des destinées plus hautes.

Hélas ! voilà en effet ce que j'imaginais, moi faible enfant, si facile à briser ! Je me croyais fort, que Dieu me pardonne cette illusion ! Je me sentais fort ; aux mots de patrie et de gloire mon cœur battait haut dans ma poitrine. D'opinions politiques, je n'en avais aucune. J'étais trop héroïque pour raisonner mes convictions. Quand j'avais dit *la France*, je croyais avoir résumé tout un système d'utilité publique. Pour moi, la France était tout : aujourd'hui, le monde n'est rien.

J'avais des connaissances, mais je n'avais pas de talens ; une spécialité me manquait. Tout me souriait, tout m'attirait ; j'avais soif de la science universelle, je me sentais capable de tout embrasser, insensé que j'étais ! Je ne demandais pour m'élancer dans une noble carrière et y devenir le premier de tous, que du temps, un peu d'argent et la santé de la jeunesse. J'avais tous ces biens ; qui pouvait m'entraver? Je ne me souciais pas même de choisir à l'avance la carrière

où je devais briller; je la voulais large et belle, et le soir, auprès du foyer paternel, lui et moi, nous repassions avec une délicieuse vanité toutes les vertus et tous les talens dont j'étais susceptible. O enfans! enfans que nous étions!

Il mourut... Il avait si peu d'aptitude et d'intelligence pour les choses de la vie positive qu'il s'imaginait me laisser riche, et qu'il me laissa dans la misère. Il y eut tout juste de quoi payer ses dettes. Je ne regrettai point mon patrimoine: il avait enrichi le pauvre et soulagé le mendiant.

L'appréhension de l'avenir ne m'occupa pas un instant. Je ne vis dans la mort de mon père qu'une cuisante douleur morale, mais je ne pensais pas qu'à une ame forte pût échoir un malheur de position.

J'arrivai à Paris avec cette douleur et ce courage, avec ces regrets du passé et cette confiance de l'avenir, désolé, mais non abattu, pleurant mon ami, mais ne m'effrayant pas d'avoir perdu mon père.

Je ne vous dirai pas par quelle série de faits d'une nature triviale j'arrivai à pleurer sur mes illusions détruites. L'histoire de tous les jeunes gens pauvres qui viennent à Paris chercher des moyens d'existence est à peu près la même :

plus ou moins de misère, voilà tout. Misère à peu près semblable dans ses effets extérieurs, mais dont le sentiment diffère chez les individus qu'elle frappe : philosophique et légère à de médiocres courages; âpre et désolante aux ames poétiques en qui elle éteint douloureusement le feu sacré.

Pour moi, je le confesse, cette misère me fut cruelle, et ses leçons ont été si rudes que mon espérance ne s'en est point relevée. Non, je ne le connaissais pas, il ne m'était jamais apparu dans mes rêves, ce monstre hideux et froid qui vous poursuit, qui vous étreint, qui vous nâvre; qui jette son manteau de glace sur vos épaules, qui ternit et décolore toutes les complaisances de votre imagination, qui vieillit votre esprit et vos sens, qui vous fait triste et positif, et peureux et décrépit. Comment aurais-je pu le prévoir? Je m'imaginais qu'en France, grace aux révolutions et aux lumières du siècle, tout mérite devait percer, et croyant à mon activité j'avais foi en mon mérite. Les talens que je n'avais pas, je me flattais de les acquérir ; j'étais habitué à réussir sans efforts : nulle passion vicieuse ne fermentait en moi. Toutes mes pensées, toutes mes facultés avaient

pour but le bien public et la gloire d'y contribuer. Le plus misérable, le plus grossier des obstacles, le moyen de vivre, je l'avais oublié. Quand je me représentais, du fond de mes montagnes, le sort brillant qui m'invitait sur la scène enchantée du monde, j'étais loin de prévoir, hélas! qu'il me faudrait avant tout, et durant les plus belles années de ma vie, lutter corps à corps avec la faim, le froid et la pauvreté.

J'avais désiré d'être avocat. Non pas que cette profession me parût devoir satisfaire aux besoins de mon ambition; mais elle se présentait à moi comme un échelon pour m'élever plus haut. Je m'étais bien avoué en soupirant qu'il fallait passer par les épreuves du droit et de la chicane avant de m'offrir à la députation; mais une fois riche par mes œuvres, mais une fois porté par de glorieux suffrages à la tribune politique, la seule ambition qui nous reste, alors je déployais mes ailes, et je ne savais plus où s'arrêtait mon vol. Oh! comme alors je me livrais à de généreuses utopies! quelles sublimes aberrations se jouaient de ma jeune tête! quels sacrifices j'offrais à l'humanité! quels bienfaits je versais sur elle! Je me

voyais porté en triomphe, et je pleurais de joie à l'amour de mes peuples!

Ne me raillez point : ces dernières folies, ombres brillantes et légères, ne faisaient que traverser mon cerveau. Ma facile imagination se prêtait si merveilleusement au succès de tous mes vœux qu'il n'en était pas un que je n'osasse former. J'ai trouvé dans ces chimères les plus vives, les plus complètes jouissances de ma vie. Mais l'homme n'a qu'un temps pour s'y livrer. A mesure qu'il vieillit et qu'il apprend, sa tête s'appauvrit et sa confiance s'épuise. Il n'a plus bientôt que le présent : il n'aura bientôt plus que le passé.

Je savais bien qu'il faut consacrer plusieurs années à l'apprentissage d'un métier quelconque; mais ces années de travail et de postulat, je les avais rêvées faciles et riantes. Je m'étais flatté de trouver parmi les anciens amis de mon père des appuis, des affections, des délassemens. Je croyais me sentir fait pour conquérir rapidement l'estime et la confiance de tous. Je croyais qu'un jeune homme doué d'imagination, d'ame et de quelque délicatesse, devait être compris et encouragé par la société en masse. Vous voyez bien que mes erreurs

n'étaient pas tant produites par la vanité personnelle que par l'opinion bienveillante que j'avais de l'humanité.

Quand au lieu de ces chaudes protections, au lieu de ces amitiés glorieuses auxquelles j'aspirais, je ne trouvai qu'une politesse froide ou distraite, des services contraints et méfians, une complaisance égoïste et désœuvrée, mon cœur se serra, et je sentis mon énergie se fondre avec mes illusions. Irrité de ne pas trouver chez les hommes tout ce que j'attendais d'eux, je me retirai du monde, je retombai dans la solitude. La solitude et la misère! quelle existence au sortir d'une adolescence si heureuse! C'est alors seulement que je compris tout ce que j'avais perdu en perdant mon père.

Alors j'entrai dans cette terrible lutte qui sépare l'illusion de la réalité. Il en est plusieurs parmi vous qui n'ont point traversé cette fatale époque de la vie de l'homme pauvre. Oh! c'est une affreuse épreuve, croyez-moi! c'est un passage étroit et rude entre les enchantemens de l'enfance et les écueils de la virilité : c'est une entreprise longue, pénible, désolante, et dont la nécessité nous saisit et nous presse dans l'âge où l'existence elle-même est si difficile à

porter ; dans cet âge où tout fermente en nous, où les passions s'allument, où la sève déborde, où c'est déjà beaucoup que de vivre sans se corrompre et sans ruiner son avenir. C'est alors, c'est au milieu des agitations du cœur, des tentations du suicide, des aspirations ardentes vers les joies inconnues de la vie, c'est de dix-huit à vingt-deux ans qu'il faut réprimer sa jeunesse, dompter son imagination, éteindre son sang et se faire homme soi-même, pâlir sur des livres, fuir le regard des femmes, vaincre son sommeil, renoncer à ses minces et rares amusemens! A peine vous échappez aux jours fleuris de l'enfance qu'il faut vous faire stoïque et sacrifier les jouissances du présent après lesquelles la nature crie et se tord, pour les froides et incertaines jouissances de l'avenir! Et cela sous peine de n'être rien dans la société, ce qui dans son langage se traduit par *le déshonneur!* en sorte que pour le jeune homme qui a des passions à réprimer et des combats à soutenir contre lui-même, pour celui qui n'est ni insensible ni stupide, il n'y a qu'un moyen d'être grand, c'est de se rapetisser, c'est d'enfermer sa vaste ambition dans une petite existence, sa large pensée dans une réalité mesquine. Oh! des-

cendre ainsi de l'élévation où l'on se sentait digne d'atteindre, accepter sans rougir la millième partie du tout qu'on voulait conquérir, c'est bien courageux, mais c'est bien horrible, mes frères !

J'avais des amis, des camarades, des contemporains d'étude. Chose incroyable ! Ils étaient presque tous atteints du même dégoût et des mêmes douleurs que moi. Comme moi ils avaient rêvé de sublimes destinées, comme moi ils se sentaient glisser rapidement au bas de l'échelle sociale sans pouvoir enrayer en chemin ; comme moi ils étaient mal à l'aise dans la hiérarchie, parce qu'ils ne s'y sentaient pas à leur place. Nous murmurions ensemble contre le sort, contre la société surtout. Nous ne savions guère de quoi l'accuser, car après tout chacun des individus qui la composent avait les mêmes droits que nous à profiter de ses avantages. De quoi peut-on se plaindre chez un peuple où tout privilége est aboli?

Eh bien! messieurs, continua le narrateur en élevant la voix, condamnez si vous voulez et si vous pouvez l'opinion que je vais émettre : c'est dans la nouvelle forme de la société, c'est dans l'abolition des priviléges que gît tout le

mal. C'est l'extinction des classifications sociales qui jette l'époque actuelle dans ces inquiétudes convulsives. La société était faite : bien ou mal, elle existait. On naissait héritier de son père, de son nom et de son état ; on n'avait pas l'embarras du choix ; on naissait noble ou roturier, de robe ou d'épée, artisan ou gentilhomme. On avait sa place toute marquée en entrant dans la vie ; il ne s'agissait que de s'y asseoir et de s'y tenir convenablement. Tout vous y aidait, l'opinion, l'usage, la famille, l'intérêt personnel ; succéder à ses ancêtres c'était l'honneur du prince comme celui du boutiquier. Les races ne se mêlant pas, ne s'altérant jamais, restaient pures. Il y avait une couleur morale pour chaque série de citoyens, des vertus propres à chaque classe, des talens affectés à chaque condition. Et ce temps que l'on nous représente comme l'oppression d'une moitié de la société par l'autre, était vraiment le temps où chacun avait sa valeur individuelle, incontestée, respectable et respectée. Les abus n'ont prouvé contre l'excellence de ce système qu'à force de devenir exorbitans, et il a fallu bien des siècles pour qu'ils devinssent tels.

Ne m'interrompez pas : je sais tout ce que vous

avez à me dire contre ce système, soit en faveur du système actuel, soit en faveur d'un système nouveau. Il y a d'ailleurs des raisons bien plus fortes que celles de la philosophie, c'est la volonté des peuples énergiquement exprimée par les révolutions. Les révolutions ont toujours raison contre les principes; elles démontrent dans l'esprit des nations de nouveaux besoins que vous appellerez progrès ou décroissance, selon votre caractère et vos goûts; mais ces besoins doivent prévaloir : la volonté publique les proclame, et en attendant qu'elle ait la sagesse et le pouvoir de les satisfaire, elle renverse tout ce qui la surcharge et la gêne, elle détruit tout ce qui la blesse, elle foudroie tous les obstacles. Vouloir relever les ruines où sa grande main a passé, c'est folie : les générations ne connaîtront jamais d'autre maître que le temps; lutter contre la marche de la société, c'est vouloir forcer Dieu à reprendre le passé, à refaire ses œuvres, à revenir sur ses pas; c'est une aberration; c'est bien plus, c'est une impiété.

Non, mes amis, je n'élève point mon faible cri dans ces grands orages; je me plains parce que je souffre, parce que, foulé et blessé dans le conflit, j'ai reçu des meurtrissures dont la

douleur m'arrache des plaintes involontaires. Mais, imperceptible atôme, je ne reproche point au torrent de m'avoir emporté dans son cours, à l'avalanche de m'avoir balayé dans sa chute. Il y a bien des grains de sable de dérangés quand la mer se soulève et laboure ses plages.

Et puis, ce n'est pas moi, plébéien obscur et pauvre, qui dois être suspect de partialité envers les opinions qui divisent l'Europe. L'ancien système m'eût bien moins favorisé que le nouveau; il m'eût condamné à la soutane du diacre ou à la bêche du paysan, au lieu que le nouveau ouvrait une carrière illimitée à mes ambitions. Ce terrible exemple de Bonaparte est là comme une fascination devant toutes les jeunes têtes de ce siècle : Napoléon, ce type de la nouvelle puissance morale, en lutte avec toutes les puissances du passé!

Ce n'est donc pas l'arrangement fortuit de cet univers bouleversé de fond en comble qui est essentiellement vicieux, selon moi. Ce qui est déplorable, ce qui ne pouvait être évité, c'est l'action de ce nouvel arrangement sur l'esprit des hommes, c'est l'effet du cataclysme sur toutes ces pauvres organisations qu'il a placées

dans des situations nouvelles. Les puissans, étourdis de leur chute, se sont montrés sans force et sans fierté. Les petits, en s'élevant sur des ruines, se sont enflés de joie puérile et de mesquine vanité. Et puis la pauvre race qui est née sur les débris de ce chaos, ne sachant où aller, livrée à elle-même, adulée avant de naître, abandonnée sans frein au caprice des élémens politiques, aveugle, d'une organisation débile parce qu'elle a été conçue dans la décrépitude et engendrée dans la peur, étonnée, effrayée surtout de sa puissance, s'est trouvée ne savoir que faire de la liberté, et se retournant avec angoisses vers la génération qui l'a produite, elle lui a demandé comment il fallait gérer cet héritage. Peureuse et sotte, elle a interrogé 93 pour savoir comment elle édifierait 1832.

Alors, chaque chef de famille avouant sa nullité et son impuissance, a poussé en avant les fils destinés à refaire et à consolider son ouvrage. Allez, nous ont-ils dit, le monde est étendu sous vos pieds, les montagnes sont aplanies, les ruines sont nivelées, allez! Tout vous sourit, tout vous appelle : partez, nos enfans, courez tous! Gloire et profit à ceux qui

iront le plus loin ! Nos pères nous mettaient des lisières, nous vous en affranchissons ; ils nous emmaillotaient dans la coutume et le préjugé, ils nous enseignaient le respect, nous imposaient la soumission... Erreurs ! nous vous dégageons de ces liens. Allez, volez, nos fils ! soyez savans, soyez poètes, soyez orateurs, soyez guerriers, soyez législateurs, soyez rois ! Tout est à vous, le droit divin n'est plus ; grandissez donc ! montez sur nos épaules, appuyez vos pieds sur nos têtes, déployez vos ailes. Nous avons conquis le monde, le monde vous appartient. Partagez-vous le monde !

Alors cette pauvre engeance est partie du même vol, lourd et maladroit. Elle s'est ruée sur les grandes choses, comme si l'immortalité se livrait au premier occupant ; bouffie d'orgueil (la faute en est à ses devanciers), elle est allée s'abattre sur cette terre promise depuis si long-temps aux nations, et que ses Moïses n'avaient entrevue que de loin, au travers des songes rians de l'espérance. Mais la déception a été grande quand l'Élysée s'est trouvé trop étroit pour la contenir, trop aride pour l'abreuver ; quand, au lieu de dormir à l'ombre des arbres chargés de fleurs et de fruits, il a fallu

reprendre la bêche et la charrue et arracher au sol ses parcimonieux bienfaits. Hommes aveugles! Dieu avait placé une grande moralité derrière ses promesses : esclaves sur la terre d'Égypte, vous travailliez pour les vainqueurs. Aujourd'hui vous êtes libres et vous travaillez pour vous-même. Oui, la liberté est belle : mais vous vous imaginiez qu'au bout du désert les portes du ciel allaient s'ouvrir à vous. Hélas! vous entrez dans la vie; vous voulez être un peuple libre : voici de la terre, remuez-la, sillonnez-la, vivez. Oh! la liberté est âpre et rude, mes frères.

Hélas! nous arrivions au seuil de la vie réelle, mes compagnons et moi, comme le peuple du désert, altérés, présomptueux, avides. Nous ne savions pas que l'eau était si rare, les fleurs si pâles, le monde si étroit : nous étouffions dans ce paradis terrestre; des myriades de conquérans comme nous, nous y coudoyaient. Il fallait se battre pour s'y asseoir au soleil.

Alors le découragement s'empara de nous. Quelques-uns se brûlèrent la cervelle. Un poète s'asphyxia pour avoir fait des vers que le public ne goûtait point. D'autres qui avaient rêvé la place de dictateur dans la république, se je-

tèrent dans une émeute et n'en revinrent pas J'en sais un qui, n'ayant pu répandre dans la vie politique l'énergie et la puissance de son cœur, voua sa jeunesse, sa force et sa vertu aux jours défaillans d'un ami; ame héroïque qui cherchait un grand dévouement, et qui, ne le trouvant pas sur la place publique, vint s'asseoir sublime et résignée au chevet d'un mourant! Tous les autres essayèrent d'échanger entre eux de profession et d'avenir. Ils se retournèrent d'un flanc sur l'autre flanc pour tâcher d'agrandir leur lit; mais en changeant d'attitude ils changèrent de gêne, ce fut tout. Alors, comme nous cherchions vainement la cause de ces vagues souffrances qui consumaient notre jeune âge, trop vains pour nous avouer mutuellement que la vanité déçue était le nom de notre mal, trop amis des progrès surtout pour comprendre que notre époque n'était point encore entrée dans le progrès, nous prîmes le parti de nous croire spléenétiques : mot admirable pour exprimer les maux qu'on ignore ou qu'on veut ignorer, infirmité précieuse que l'Angleterre nous a donnée pour amuser et consoler les misères de notre société transitoire; mal étrange, inouï, inexplicable avec lequel on est

convenu de tout expliquer; incontestable conquête de la civilisation moderne que tous ont recueillie, même les pauvres; bienfait des révolutions, immense découverte de l'esprit humain, le spleen !

A nos côtés cependant surgissaient chaque jour d'ignares prolétaires, arrivés là par droit de conquête, heureux et fiers de parvenir à ces médiocres emplois que nous repoussions du pied. Ceux-là s'étaient abattus sur la proie commune d'un vol plus lent et plus lourd; introduits les derniers, ils avaient trouvé la foule occupée à se battre pour les enjeux, et en gens sensés qu'ils étaient, ils avaient bien vite saisi ce qui se trouvait sous leurs mains. Leur butin était le moins brillant, mais aussi le plus solide. Ces grossiers travailleurs qui n'avaient point aspiré à la gloire et qui portaient gaîment le poids de leur médiocrité, ceux-là étaient sains et repus. Ils crachaient sur nos ambitions, ils nous rendaient au centuple le mépris que nous avions pour eux. Ils prospéraient, et nous, qui sentions l'esprit de Dieu tourmenter nos entrailles, nous étions impitoyablement raillés. Dans l'amertume de notre cœur, nous souffrions de la misère et de l'orgueil et de l'impuissance

de produire en public ce qui fermentait en nous. Pauvre époque ! pauvre jeunesse !

Oh ! ce qu'il y a d'affreux dans cette nécessité de parvenir, c'est que, livrés à nous-mêmes dans une position étrangère à celle de notre famille, nous manquons généralemeut des premiers moyens d'existence. Avez-vous rencontré souvent une famille honorable et pauvre qui ait donné à ses enfans une éducation relative ? Au lieu d'en faire d'honnêtes artisans qu'on instruit à peu de frais et qui travaillent dès que leurs bras sont forts, on veut avoir des artistes, des littérateurs, des médecins, des avocats surtout : les avocats sont encore une mode effrenée dans la province. On ne calcule point qu'il faudra dix ans pour défricher ces talens et les rendre productifs : ces années s'écoulent lentement, et l'existence devient chaque année plus difficile et plus précaire. Le terme approche ; il faut se hâter, il faut ne pas tomber malade de fatigue et d'épuisement. L'heure du départ a sonné : il faut avant le départ acquitter des engagemens, il faut payer des dettes. L'honneur crie, la conscience s'effraie, l'esprit travaille avec angoisses. Le temps presse, la famille s'inquiète et s'impatiente : que faire ?

que devenir? comment échapper, l'honneur sauf, de cet abîme? Oh! vraiment, celui qui retourne à son pays, chargé de ce précieux diplôme, saint brevet d'obscurité pour le reste de sa vie, celui-là, s'il n'est pas une brute, il est un héros. Et voilà, comme je vous le disais, à quoi aboutit l'héroïsme dans les temps modernes : à se faire un cercueil de plomb lorsqu'on n'a pu se faire un temple d'or.

Pour moi, pauvre orphelin qui ne me devais à personne, la présomptueuse croyance que je me devais à tous me soutint quelque temps. Et puis, voyant les hommes si dévoués à eux-mêmes, tellement plus habiles que moi à servir leurs intérêts, je m'effrayai sérieusement de mes découvertes. Alors je me jetai dans une passion politique, parce que cette passion aveuglait plusieurs de mes compagnons et leur créait une vie de chimériques espérances et d'inutile activité. L'attente du progrès, la confiance en l'avenir, c'était beaucoup sans doute; mais, hélas! en mûrissant mes réflexions, en découvrant que cet avenir dont nous nous flattions pour l'an prochain, pour le lendemain, pour la prochaine émeute, était loin de nous de cent ans; que nous ne pouvions rien encore sur

l'esprit social qui fait seul les révolutions efficaces, je me décourageai comme toujours, je ne me sentis plus l'héroïsme de travailler, et de combattre et de mourir pour une génération lointaine ; je commençai à peser dans une main le plaisir et l'utilité de vivre, dans l'autre la fatigue et l'ennui d'y parvenir ; je restai incertain. J'étais si jeune encore !

Alors s'ouvrit pour moi une nouvelle carrière d'idées. Une révolution immense s'opéra dans mes opinions. Je sortis de l'enfance et des rêves dorés. Je commençai à envisager la destinée sous plusieurs de ses faces réelles : les autres restaient dans l'ombre. Je voulus les suivre, les toucher, les posséder. J'entrai dans une seconde période de mon existence, moins noble et plus douloureuse que la première.

Je n'avais que vingt ans ; déjà le jeune homme s'éteignait en moi. On vieillit si vite aujourd'hui ! La misère est si féconde en instruction et en désenchantemens de tout genre, elle si stérile d'ailleurs ! La belle passion de la gloire sécha dans mon cœur ; l'amour de mes semblables, la charité fut tarie dans sa source. L'égoïsme m'envahit de toutes parts : la contagion me prit à la gorge, au cœur, au cerveau,

partout. Je me hasardai à ne plus dire *moi pour les autres ;* j'osai dire *moi pour moi ;* en attendant que je vinsse à dire comme eux, *pour moi les autres.*

J'arrivai bien jeune à ce commencement de vieillesse morale. Et pourtant cela ne se fit pas tout d'un coup. Il n'est point d'homme communément organisé qui se dise naïvement : Je me fais égoïste, je le suis parce que je veux l'être. Quel homme se dépouille brusquement de tout respect et de toute pudeur? S'il en existe, c'est dans un ordre exceptionnel que j'ignore. Pour moi, je me corrompis insensiblement, et je m'affaissai sur moi-même sans m'apercevoir que chaque jour me diminuait d'une ligne.

Le premier effet de l'égoïsme fut de modifier mes sensations à mon insu. Je m'étais jeté dans un parti composé d'hommes ardens et jeunes, pleins d'ambition et de courage, d'enthousiasme et de vanité. Plus vertueux que mes complices, j'avais espéré, travaillé, conspiré dans le seul but de dégager la grande inconnue, la sainte liberté des peuples, la nation gouvernée par la nation, le bonheur dans la vertu civique. Quand ces nobles idées pâlirent devant

le découragement, je m'agitai, je conspirai par héroïsme.

C'est quelque chose, savez-vous, au temps où nous sommes, que de pouvoir encourir la peine de mort, sans encourir la honte et le mépris; c'est quelque chose que de pouvoir ensanglanter la hache du bourreau sans laisser de tache au nom de sa famille. Le crime politique est la seule ressource, est le seul bienfait de ce siècle. Lorsqu'on ne peut y briller par la vie, l'échafaud reste seul et dernier espoir de la célébrité, seul théâtre où toute ame héroïque puisse trouver sa place et jouer son rôle.

Hélas! pardonnez à l'orgueil de pauvres enfans que l'on a bercés dans des espérances de gloire et qui ne trouvent point à les réaliser. Pardonnez-leur de vouloir conquérir cette gloire aux dépens de leurs pères. Ils dérangent, dit-on, l'industrie; ils paralysent le commerce. Mais qui l'a voulu? mais à qui la faute? Que ne nous laissiez-vous, hélas! dans l'ignorance héréditaire de notre race! que ne nous avez-vous enseigné la simple profession de nos pères? Oh! vous êtes coupables, vous êtes criminels d'avoir livré nos jeunes esprits et nos impressions toutes fraîches à des cuistres imprudens qui

nous ont parlé de Curtius et de la république romaine, et de la société primitive, comme si ces choses se fussent passées hier, comme si nous devions demain les rajeunir! Oh! sans eux, oh! sans vous, nous ne songerions pas aujourd'hui à ressusciter Spartacus et Brutus; nous serions d'utiles artisans, et le soir nos mères épouvantées n'iraient pas interroger les gardiens de la Morgue ou les registres de la police pour savoir en quel état l'émeute leur a rendu leurs fils.

Dites, que voulez-vous que nous fassions de l'ardeur qui nous consume et des passions qui nous dévorent? Le vice n'est plus de mode, nous n'avons même plus la débauche; la débauche est sans poésie, sans éclat, sans périls surtout. Les grandes ames ne peuvent s'en accommoder. Que serait Mirabeau, aujourd'hui qu'on n'est plus fanfaron de vice? Oh! s'il était né comme nous dans une époque pâle et sans vie, libre de lettres de cachet, de poignards et de Bastille, Sophie n'eût pas reçu les roses effeuillées de sa captivité, et vous ne nous eussiez pas dit ses grandes orgies et ses voluptés dévorantes, vous son peintre étincelant et son historien poétique! Que faire pourtant pour ani-

mer cette vie de tiédeur et d'engourdissement qui nous écrase? A commencer par le plus beau rôle, il faut faire de l'opposition politique; et ne pouvant en faire que sur la place publique, il faut, à travers la vie aventureuse et romanesque du conspirateur, chercher l'émotion du danger, l'enivrement du combat et les rêves du triomphe. Malheur aux hommes qui sont réduits à mépriser tout ce qui n'est pas audace et folie! Malheur à l'époque assez nulle, aux institutions assez flottantes pour être forcées d'acheter l'avenir à tout prix!

Et encore une fois que voulez-vous que nous fassions? on nous a raconté les gloires du passé, on nous a parlé de patrie, d'ovations populaires, de couronnes civiques, et quand toutes ces idées bouillonnent en nous, quand nous voulons nous jeter dans la vie d'action qu'on nous a fait rêver, quand nous voulons saisir enfin la réalité de ces belles illusions dont on a couronné notre enfance, on nous rappelle brusquement à l'ordre, à la soumission, à l'inertie, à l'obscurité. Comme s'il était facile de se soumettre à des institutions qu'on abandonne à votre examen, à vos critiques et à vos mépris. Jusqu'à vingt ans on nous fait hommes d'état,

puis on nous force d'abandonner les déclamations du Portique à ceux qui doivent gouverner, moyennant cent écus par tête. Quelle disproportion entre les besoins qu'on nous crée et la carrière qu'on nous ouvre ! Ne saurait-on refaire nos mœurs ou nos obligations? Voyez : il faut que les institutions nous changent ou que nous les changions. Il faut que nous réédifions tout le système, ou que le système nous enveloppe, nous domine et nous étouffe. Gare à lui, s'il n'est pas solide; gare à nous, si nous ne sommes pas forts !

Oui, hommes d'hier, vous avez ouvert une lutte décisive, vous avez jeté une question de vie et de mort à la génération incomplète et malheureuse que vous avez formée. Comment voulez-vous qu'elle en sorte, si, brisant toutes ses sympathies, méconnaissant tous ses besoins, insultant à toutes ses faiblesses, vous ne montrez de l'indulgence pour ses erreurs, de la compassion pour ses souffrances? Mais nous rencontrons partout le fouet humiliant du pédagogue, l'insultante ironie du bourgeois, les injures soudoyées de la presse ; la presse courageuse et libre ose à peine couvrir nos défaites de son manteau. Aussi nous nous trouvons heu-

reux quand un accusateur public daigne prendre avec nous la question au sérieux, quand un juge veut bien endosser sa robe rouge et nous interroger d'un air grave, le regard austère et le sourcil froncé ; nous sommes fiers lorsqu'un jury s'assemble pour délibérer si nous n'avons pas compromis les destinées de l'empire, pour peser notre audace et lui décerner l'échafaud Rien n'est cruel pour l'homme qui sent une conviction énergique dominer tout son être, rien n'est horrible comme la moquerie de toute cette époque sans conviction et sans volonté ; le ridicule, c'est aujourd'hui le martyr pour les saints, le cilice pour les apôtres : vous le savez bien, mes frères !

Heureux donc celui qui meurt sur le pavé, sous les pieds des chevaux, aux hurlemens de l'émeute, et qui n'entend ni les récits, ni les jugemens, ni les décisions du lendemain ! heureux celui qui tombe dans la chaleur du combat, qui s'ensevelit dans ses illusions, et qui s'anéantit avec elles, comme ces braves qui pour mourir s'enveloppaient de leur drapeau ! Heureux encore celui qui peut dire à ses amis, à ses parens, à ses proches : Je suis condamné, demain je vais mourir ; eh bien ! raillerez-vous

encore ? suis-je encore un enfant ? Ne trouvez-vous pas que l'échafaud nous émancipe avant la loi ? que j'ai grandi de quelques pouces sous la décision du jury ? Voilà les résultats de l'éducation philosophique qui abrége l'enfance au point de la supprimer !

Je me laissai donc entraîner par cette sanglante séduction. Je cherchai la mort comme d'autres un avenir. La mort était la vengeance que je voulais tirer des railleries ; c'était la réhabilitation de mon caractère, la preuve de mon courage qu'on osait mettre en doute. Je m'arrangeais de manière à n'avoir pas d'autre issue à ma carrière politique. C'était un but tout personnel.

Eh bien ! la mort fut ingrate comme la vie ; elle m'échappa comme elle. Malédiction sur ceux qui me précipitèrent dans une voie de salut pour m'arracher au sort des saints élus qui tombaient près de moi ! Malédiction sur ceux qui m'enlevèrent aux étreintes du trépas, qui me ravirent à ses saintes caresses, qui me dérobèrent à ses enivremens pour me rendre au désespoir du réveil et aux remords de l'existence ! Oh ! je vous ai envié, mon ami, vous que le premier plomb a frappé, à cette heure

où la vie s'ouvrait devant vous, large et belle; vous, atteint à mes côtés au milieu de vos rêves de soldat, d'enfant et de poète. J'ai vu vos yeux se fermer et vos lèvres bleuir, et penché sur votre pâle visage j'ai senti votre dernier souffle glisser à travers mes cheveux. Heureux enfant! enfant prédestiné! mort dans toute la gloire de vos jeunes enchantemens, n'avais-je pas le droit de dormir près de vous, dans la paix du tombeau, moi qui avais vu se flétrir toutes mes espérances au souffle glacé du monde!

Ici le jeune Cyprien s'interrompit quelques instans: sa voix était émue, ses yeux humides; il semblait absorbé par quelque pieux souvenir. Un des jeunes hommes qui l'entouraient s'approcha de lui et s'empara de sa main avec une affection sympathique. Cyprien leva vers lui un long regard triste et doux, et le ramenant lentement sur l'assemblée silencieuse:

Que vous dirai-je? continua-t-il; il fallut bientôt se disperser et abandonner le grand œuvre. Le découragement, la misère, l'impuissance étaient partout. La persécution entraînait les faibles: les forts se tenaient dans un morne silence, dépouillant tout espoir, ab-

diquant toute puissance. J'étais sans guide, sans état, sans ressource; le positif de la vie m'entourait d'un cercle inflexible.

J'essayai de l'art et j'y renonçai bientôt; l'art était comme moi, sans but, sans direction, sans influence, insoucieux et frivole au milieu des intérêts palpitans qui s'agitaient autour de lui. Des hommes d'un grand mérite gaspillaient leur talent à de brillantes futilités, d'autres se dévouaient à des rivalités mesquines; la plupart à de petites vanités; tous, ou presque tous restaient étrangers aux questions de progrès, d'avenir et d'utilité publique. Lorsque je me jetai dans cette carrière nouvelle, j'espérais y trouver une vie de luttes et de combats, luttes généreuses et combats pacifiques qui s'engageaient pour la gloire du pays et le bonheur des peuples; je voulais une arme, une tribune, une puissance active, une royauté réelle. Je ne trouvai qu'un théâtre où chaque acteur montait pour resplendir à la clarté du lustre et de la rampe; qu'un jouet dont les habiles se servaient avec assez d'adresse; qu'une religion sans foi et sans mission; qu'une royauté sans sceptre et sans couronne. Je ne me sentais ni le génie qui donne l'impulsion à un siècle, ni la volonté

d'aspirer à ces pâles célébrités que le même soleil voit briller et s'éteindre. D'ailleurs, il faut bien le dire, je n'étais pas entraîné vers l'art par cet instinct énergique et vivace qui renverse tous les obstacles; ses paisibles ambitions ne suffisaient plus à ce cœur qu'avaient ravagé tant d'ambitions tumultueuses; je m'en retirai donc presque aussitôt, trop pénétré de sa dignité pour ne lui apporter que de tièdes amours.

Et que faire pourtant? que devenir? La misère était là, pâle et hideuse, appuyant sur moi sa main de glace; je me débattais en vain sous elle; épouvantable réalité, elle m'écrasait de tout son poids; la faim criait... Qui donnera le présent, le jour d'aujourd'hui, le pain qui fait vivre, à cette ame qui voulait la conquête de l'avenir? Je me tournai vers l'amitié.

L'amitié, la sainte amitié, si rare dans tous les temps, n'est guère possible dans le nôtre; c'est un songe doré qui s'achève avec les dernières années de l'enfance, c'est la première illusion qui nous ouvre les portes de la vie, c'est elle aussi qui nous délaisse la première. Qui de vous n'a pas eu au matin de son existence sa couronne d'amis, tous aimans, tous aimés? Qui n'a pas entrelacé sa destinée à vingt

destinées fraternelles? Le cœur est si riche alors, si avide d'épandre ses trésors d'amour et de jeunesse! Oh! à cet âge où la poésie déborde, vous êtes-vous trouvé dans les champs, dans les bois, sous les arbres verdoyans d'un collége, près d'un frère de votre choix? Avez-vous dans vos longs rêves d'avenir, accouplé vos malheurs, vos talens et vos gloires? Toujours frères, toujours unis, mélangeant vos maux et vos biens, traversiez-vous la vie sur le même gravier et sous les mêmes ombrages? Plus heureux que moi, de ces amitiés si nombreuses, de ces affections si ferventes, dites, avez-vous gardé quelque chose de plus qu'un souvenir, qu'une ombre qui s'efface?

Lorsque je me trouvai seul, sans liens, sans appui, délaissé de tous; lorsque je sentis que tout me manquait dans ce monde, le présent, l'avenir, l'amitié, mon courage aussi, qui s'affaissait sous tant de misères, mon cœur s'aigrit, mon ame s'ulcéra, et je m'emportai avec amertume contre les ingrats qui m'avaient repoussé.... Je n'accuse aujourd'hui que notre misérable époque qui a fait toutes les affections si lourdes et si difficiles. Où trouver deux ames assez héroïquement trempées, assez étroite-

ment unies pour résister à tant de passions qui les heurtent, à tant d'intérêts qui les divisent? Egaux en force et en puissance, la rivalité vous sépare; si l'un de vous domine l'autre, il l'abandonnera bientôt, inhabile et faible, sur le bord du chemin. Et n'accusez ici ni l'ingratitude du cœur, ni la fragilité des affections humaines; c'est l'âpre nécessité d'arriver qui nous a faits ainsi égoïstes et durs: là où chaque destinée coûte tant d'efforts et de fatigues, là où la course est si haletante, le pavé si glissant, le but si rude à conquérir, quel robuste dévouement ne faudrait-il pas pour tendre la main à la destinée qui chancelle et dont le fardeau vous entrave s'il ne vous traîne dans sa chute, ou pour consentir à graviter de front vers la place qui peut-être ne sera pas assez large pour un seul? Soyez donc indulgens aux amis qui vous ont délaissés; gardez-vous bien contre eux de tout fiel et de toute colère; la faute en est aux temps; lorsque le vaisseau est battu par l'orage et par la tourmente, il livre aux houles de la mer son lest et la chaloupe qu'il remorquait sur les flots.

Vous le voyez, j'ai bien lutté; vous le voyez, j'ai bien souffert; et je n'ai pas tout dit, mes

frères : je ne vous ai pas dit un mal étrange que je trouvai dans mon cœur au sortir de l'enfance, vague d'abord, inquiet, plein de désirs turbulens et d'aspirations mystérieuses ; passion effrenée plus tard, qui, toujours avide et jamais satisfaite, s'attacha à ma vie comme un remords inexorable et la tortura de tous les tourmens de l'enfer. Ce mal, vous l'appelez l'amour : supplice éternel de cette génération pauvre et souffrante dont l'éducation a égaré tous les besoins ! La faute en est encore à l'éducation : c'est elle qui a tout perdu. C'est elle qui a jeté l'amour dans nos jeunes ames comme une ambition dévorante que le monde ne peut plus satisfaire ; c'est elle qui nous a bercés sur le seuil de la jeunesse de ses célestes félicités et de ses voluptés ascétiques. Eh bien ! où voulez-vous qu'un pauvre jeune homme, vivant de peine et de travail, dans l'étroite sphère où l'enferme la nécessité, où voulez-vous qu'il répande les sentimens que l'on a développés en lui dans un ordre si élevé? où voulez-vous qu'il trouve, en descendant de sa mansarde, la femme parée des perfections que vous lui avez laissé entrevoir? Où trouvera-t-il la fée de ses rêves, l'ange de ses illusions? Hélas ! vous nous avez

fait de l'amour un désir brûlant qui ne se pose jamais, une fièvre qui ronge sans cesse, une soif ardente qui ne s'apaise pas; pourquoi nous avoir enseigné le mépris de jouissances moins pures et de voluptés plus faciles? pourquoi nous avoir créé cette affreuse lutte de l'ame et de la chair, de la terre et du ciel? N'était-ce pas assez de tant d'ambitions et de douleurs qui se partageaient nos jours? Nous fallait-il aussi les rébellions du sang, les nuits embrasées et les cuisantes insomnies!

. . . .

. . . .

Compagnons, telle a été ma vie, vide d'événemens et d'actions, complète par la souffrance et l'expérience du cœur. Me voici devant vous comme une plante brisée, comme une herbe de la prairie où le vent d'orage a passé. Nous voici tous, las de chercher un lieu pour nous asseoir, de n'avoir point trouvé à travailler, vieux et usés pour n'avoir pas pu vivre.

Je viens à vous parce que vous avez souffert et que la douleur vous a faits mes frères. Vous avez souffert parce que vous étiez grands. Le commun des hommes accepte la destinée et s'en laisse écraser parce qu'il ne se sent pas la

force de soulever le fardeau. Mais les cœurs qui sentent, mais les ames qui pensent se révoltent contre l'injustice du temps et des hommes. La douleur est un don du ciel ; c'est une volonté divine qui nous excite à combattre et à triompher.

Je viens à vous sans savoir où vous allez me conduire. Peut-être, ô mes amis, ne savez-vous pas encore où la main de Dieu vous guidera ; mais quelque sombre et cachée que soit la route, vous la trouverez, car vous avez de nobles cœurs, des cœurs dévorés de zèle, de conviction et d'enthousiasme.

Marchez devant moi, je vous suivrai. Ne me remerciez pas, mes frères ! qu'ai-je à risquer? qu'ai-je à craindre ? N'ai-je pas perdu toutes mes illusions dans le monde tel qu'il existe ? n'ai-je pas vu s'évanouir tous mes rêves ? n'ai-je pas été repoussé partout ? froissé à tous les membres, brisé par tous les pieds ? Ne suis-je pas réduit à errer comme une ombre autour de la demeure des vivans ? Accueillez-moi ; prenez ce qui me reste de jeunesse et d'énergie, et faites qu'elles servent à quelque chose.

Pour vous, ne vous arrêtez pas à vous compter et à vous contempler ; ne vous amusez pas

aux futilités du costume, aux mysticités de votre foi nouvelle; comprenez bien votre mission, voyez qu'elle est large et belle; ne vous endormez pas dans le noble orgueil de ce que vous avez voulu faire. Marchez, vous êtes les hommes de l'avenir, vous avez entamé le présent; mais songez que les premières pierres de l'édifice nouveau sont à peine apportées auprès de la ruine qui va crouler. Serrez vos rangs, rallumez votre espoir et le mien. Oh! travaillez, ne quittez pas l'œuvre. L'œuvre est grande et plusieurs siècles ne suffiront pas sans doute pour l'élever. Mais la dureté romanesque de l'entreprise, c'est là ce qui vous fait si grands; c'est là ce qui m'attire vers vous, ô colosses de volonté! Marchez toujours et traversez d'un front serein la foule de ces hommes qui vous accablent de leurs insultes ou de leur indifférence. Il faudra bien que ce siècle perclus se réveille un jour aux convulsions de l'agonie; il faudra bien qu'il se sente mourir et qu'il voie sa tombe ouverte qui l'attend. Alors il lèvera les yeux vers vous et il demandera son salut à ces doctrines nouvelles qu'il n'aura voulu ni comprendre ni protéger. Il faudra bien alors qu'il bénisse ces intelligences fortes

et patientes, ces ames magnanimes et robustes qui auront travaillé pour lui dans le silence et dans l'abandon, dans la misère et dans la douleur.

Ainsi parla le jeune Cyprien.

JULES SAND.

CORA.

A mon retour de l'île Bourbon (je me trouvais dans une situation assez précaire), je sollicitai et j'obtins un mince emploi dans l'administration des postes. Je fus envoyé au fond de la province, dans une petite ville dont je tairai le nom pour des motifs que vous concevrez facilement.

L'apparition d'une nouvelle figure est un événement dans une petite ville, et, quoique mon emploi fût des moins importans, pendant quelques jours je fus, après un phoque vivant et deux boas constrictors qui venaient de s'installer sur la place du marché, l'objet le plus excitant de la curiosité publique et le sujet le plus exploité des conversations particulières. La niaise oisiveté dont j'étais victime me sé-

questra chez moi pendant toute la première semaine. J'étais fort jeune, et la négligence que j'avais jusqu'alors apportée par caractère aux importantes considérations de la *mise* et de la *tenue* commençaient à se révéler à moi sous la forme du remords. Après un séjour de quelques années aux colonies, ma toilette se ressentait visiblement de l'état de stagnation honteuse où l'avait laissée le progrès du siècle. Mon chapeau à la Bolivar, mes favoris à la Bergami et mon manteau à la Quiroga étaient en arrière de plusieurs lustres, et le reste de mon accoutrement avait une tournure exotique dont je commençais à rougir.

Il est vrai que dans la solitude des champs, ou dans l'incognito d'une grande ville, ou dans le tourbillon de la vie errante, j'eusse pu exister long-temps encore sans me douter du malheur de ma position. Mais une seule promenade hasardée sur les remparts de la ville m'éclaira tristement à cet égard. Je ne fis point dix pas hors de mon domicile sans recevoir de salutaires avertissemens sur l'inconvenance de mon costume. D'abord une jolie grisette me lança un regard ironique, et dit à sa compagne, en passant près de moi: — *Ce monsieur* a une cravate

bien mal pliée. Puis un ouvrier, que je soupçonnai être dans le commerce des feutres, dit d'un ton goguenard, en posant ses poings sur ses flancs revêtus d'un tablier de cuir : — Si *ce monsieur* voulait me prêter son chapeau, j'en ferais fabriquer un sur le même modèle, afin de me déguiser en *roast-beef*, le jour du carnaval. Puis une *dame* élégante murmura en se penchant sur sa croisée : — C'est dommage qu'il ait un gilet si fané et la barbe si mal faite. Enfin un bel esprit du lieu dit en pinçant la lèvre : — Apparemment que le père de ce *monsieur* est un homme *puissant ;* on le voit à l'ampleur de son habit. Bref, il me fallut bientôt revenir sur mes pas, fort heureux d'échapper aux vexations d'une douzaine de polissons en guenilles qui criaient après moi du haut de leur tête : — A bas *l'angliche !* à bas le milord ! à bas l'étranger !

Profondément humilié de ma mésaventure, je résolus de m'enfermer chez moi jusqu'à ce que le tailleur du chef-lieu m'eût fait parvenir un habit complet dans le dernier goût. L'honnête homme ne s'y épargna point, et me confectionna des vêtemens si exigus et si coquets que je pensai mourir de douleur en me voyant

réduit à ma plus simple expression, et semblable en tous points à ces caricatures de *fats parisiens* et d'*incroyables* qui nous faisaient encore pâmer de rire l'année précédente à l'île Maurice. Je ne pouvais pas me persuader que je ne fusse pas cent fois plus ridicule sous cet habit que sous celui que je venais de quitter, et je ne savais plus que devenir; car j'avais promis solennellement à mon hôtesse (la femme du plus gros notaire de l'arrondissement) de la conduire au bal, et de lui faire danser la première et probablement l'unique contredanse à laquelle ses charmes lui donnaient le droit de prétendre. Incertain, honteux, tremblant, je me décidai à descendre et à demander à cette estimable femme un avis rigide et sincère sur ma situation. Je pris un flambeau et je me hasardai jusqu'à la porte de son appartement; mais je m'arrêtai palpitant et désespéré, en entendant partir de ce sanctuaire un bruit confus de voix fraîches et perçantes, de rires aigus et naïfs, qui m'annonçait la présence de cinq ou six *demoiselles* de la ville. Je faillis retourner sur mes pas; car de m'exposer au jugement d'un si malin aréopage dans une parure plus que problématique à mes yeux, c'était un héroïsme dont peu de

jeunes gens à ma place se fussent senti capables. Enfin la force de ma volonté l'emporta; je me demandai si j'avais lu pour rien Locke et Condillac, et poussant la porte d'une main ferme, j'entrai par l'effet d'une résolution désespérée. J'ai vu de près d'affreux événemens, je puis le dire; j'ai traversé les mers et les orages, j'ai échappé aux griffes d'un tigre dans le royaume de Java et aux dents d'un crocodille dans la baie de Tunis; j'ai vu en face les gueules béantes des sloops flibustiers; j'ai mangé du biscuit de mer qui m'a percé les gencives; j'ai embrassé la fille du roi de Timor... eh bien! je vous jure que tout ceci n'était rien au prix de mon entrée dans cet appartement, et que dans aucun jour de ma vie je ne recueillis un aussi glorieux fruit de l'éducation philosophique.

Les *demoiselles* étaient assises en cercle et en attendant que la femme du notaire eût achevé de mêler à ses cheveux noirs une légère guirlande de pivoines, ces gentes filles de la nature échangeaient entre elles de joyeux propos et de naïves chansons. Mon apparition inattendue paralysa l'élan de cette gaîté charmante. Le silence étendit ses ailes de hibou sur leurs blondes têtes, et tous les yeux s'attachèrent sur moi avec l'ex-

pression du doute, de la méfiance et de la peur.

Puis tout à coup un cri de surprise s'échappa du sein de la plus jeune, et mon nom vola de bouche en bouche comme la bordée d'une frégate armée en guerre. Mon sang se glaça dans mes veines, et je faillis prendre la fuite comme un brick qui a cru attaquer un chasse-marée, et qui, à la portée de la longue vue, découvre un beau trois-mâts, laissant nonchalamment tomber ses sabords pour lui faire accueil.

Mais à ma grande stupéfaction la femme de mon hôte, laissant la moitié de ses boucles crêpées et menaçantes, tandis que l'autre gisait encore sous le papier gris de la papillotte, accourut vers moi en s'écriant :—C'est notre jeune homme ! c'est notre pauvre Georges ! ah ! mon Dieu ! quelle métamorphose ! qu'il est bien mis ! quelle jolie tournure ! quelle coupe d'habit élégante et moderne ! Ah ! mesdemoiselles, regardez ! regardez comme M. Georges est changé, comme il a l'air distingué. Vous ferez danser ces demoiselles, M. Georges, après moi, pourtant ! vous m'avez forcée de vous promettre la première, vous vous en souvenez ?

Les *demoiselles* gardaient le silence, et je doutais encore de mon triomphe. Je rassemblai le

reste de mon courage pour leur demander timidement leur goût sur cet habit, et aussitôt un chœur de louanges pur et mélodieux à mes oreilles comme un chant céleste s'éleva autour de moi. Jamais on n'avait rien vu de mieux ; on ne trouvait pas un pli à blâmer ; le collet roide et volumineux était d'un goût exquis, les basques courtes et cambrées avaient une grace parfaite, le gilet parsemé de gigantesques rosaces était d'un éclat sans pareil ; la cravate inflexible, croisée avec une rigueur systématique était un chef-d'œuvre d'invention, la manchette et le jabot terrible couronnaient l'œuvre. De mémoire de jeunes filles, aucun employé de l'administration des postes n'avait fait un tel début dans le monde.

J'avoue que ce n'est pas un des moins brillans souvenirs de ma jeunesse que mon entrée triomphante dans ce bal, serré dans mon habit neuf, froissé par les baleines dorsales de mon gilet, vexé par le rigorisme de mes entournures, et de plus flanqué à droite de la femme du notaire, à gauche de mademoiselle Phédora sa nièce, la plus vieille et la plus laide fille du département. N'importe, j'étais fier, j'étais heureux, j'étais bien mis. La salle était un peu

froide, un peu sombre, un peu malpropre; les banquettes étaient bien tachées d'huile çà et là, les quinquets jouaient bien un peu sur les têtes fleuries et emplumées du bal, le vieux rôle de l'épée de Damoclès; le parquet n'était pas fort brillant, les robes des femmes n'étaient pas toutes fraîches, pas plus que la fraîcheur de certains visages n'était naturelle. Il y avait bien des pieds un peu larges dans des souliers de satin un peu rustiques, des bras un peu rouges sous des manches de dentelle, des cous un peu hâlés sous les colliers de perles, et des corsages un peu robustes sous des ceintures de moire. Il y avait bien aussi sur l'habit des hommes une légère odeur de tabac de la régie, dans l'office un parfum de vin chaud un peu brutal, dans l'air un nuage de poussière un peu agreste ; et pourtant c'était une charmante fête, une aimable réunion sur ma parole. La musique n'était pas beaucoup plus mauvaise que celle de Port-Louis ou de Saint-Paul. Les modes n'étaient à coup sûr ni aussi arriérées ni aussi exagérées que celles qu'on prétend suivre à Calcutta; en outre les femmes étaient généralement plus blanches, les hommes moins rudes et moins bruyans. A tout prendre, pour moi qui

n'avais point vu les merveilles de la civilisation poussées à la dernière limite, pour moi qui n'avais vu l'opéra qu'en Amérique et le bal qu'en Asie, le bal à peu près public et général de la petite ville pouvait bien sembler pompeux et enivrant si l'on considère d'ailleurs la profonde sensation qu'y produisait mon habit et le succès incontestable que j'obtins d'emblée à la fin de la première contredanse.

Mais ces joies naïves de l'amour-propre firent bientôt place à un sentiment plus conforme à ma nature inflammable et contemplative. Une femme entra dans le bal et j'oubliai toutes les autres; j'oubliai même mon triomphe et mon habit neuf. Je n'eus plus de regards et de pensées que pour elle.

Oh! c'est qu'elle était vraiment bien belle, et qu'il n'était pas besoin d'avoir vingt ans et d'arriver de l'Inde pour en être frappé. Un peintre célèbre qui passa l'année suivante dans la ville arrêta sa chaise de poste en l'apercevant à sa fenêtre, fit dételer les chevaux et resta huit jours à l'auberge du Lion-d'Argent, cherchant par tous les moyens possibles à pénétrer jusqu'à elle pour la peindre. Mais jamais il ne put faire comprendre à sa famille qu'on pouvait par

amour de l'art faire le portrait d'une femme sans avoir l'intention de la séduire. Il fut éconduit et la beauté de Cora n'est restée empreinte que dans le cerveau peut-être de ce grand artiste et dans le cœur d'un pauvre fonctionnaire destitué de l'administration des postes.

Elle était d'une taille moyenne admirablement proportionnée, souple comme un oiseau, mais lente et fière comme une dame romaine. Elle était extraordinairement brune pour le climat tempéré où elle était née, mais sa peau était fine et unie comme la cire la mieux moulée. Le principal caractère de sa tête régulièrement dessinée, c'était quelque chose d'indéfinissable, de surhumain, qu'il faut avoir vu pour le comprendre, des lignes d'une netteté prestigieuse, de grands yeux d'un vert si pâle et si transparent qu'ils semblaient faits pour lire dans les mystères du monde intellectuel plus que dans les choses de la vie positive; une bouche aux lèvres minces, fines et pâles, au sourire imperceptible, aux rares paroles; un profil sévère et mélancolique, un regard froid, triste et pensif, une expression vague de souffrance, d'ennui et de dédain; et puis des mouvemens doux et réservés, une main effilée et

blanche, beauté si rare chez les femmes d'une condition médiocre ; une toilette grave et simple, discernement si étrange chez une provinciale ; surtout un air de dignité calme et inflexible qui aurait été sublime sous la couronne de diamant d'une reine espagnole, et qui chez cette pauvre fille semblait être le sceau du malheur, l'indice d'une organisation exceptionnelle.

Car c'était la fille.... le dirai-je? il le faut bien : Cora était la fille d'un épicier.

O sainte poésie, pardonne-moi d'avoir tracé ce mot! Mais Cora eût relevé l'enseigne d'un cabaret. Elle se fût détachée comme l'ange de Rembrandt au-dessus d'un groupe flamand. Elle eût brillé comme une belle fleur au milieu des marécages. Du fond de la boutique de son père, elle eût attiré sur elle le regard du grand Scott. Ce fut sans doute une beauté ignorée comme elle qui inspira l'idée charmante de *la belle fille de Perth.*

Et elle s'appelait Cora, elle avait la voix douce, la démarche réservée, l'attitude rêveuse. Elle avait la plus belle chevelure brune que j'aie vue de ma vie, et seule entre toutes ses compagnes elle n'y mêlait jamais aucun ornement,

Mais il y avait plus d'orgueil dans le luxe de ses boucles épaisses que dans l'éclat d'un diadème. Elle n'avait pas non plns de collier ni de fleurs sur la poitrine. Son dos brun et velouté tranchait fièrement sur la dentelle blanche de son corsage. Sa robe bleue la faisait paraître encore plus brune de ton et plus sombre d'expression. Elle semblait tirer vanité du caractère original de sa beauté. Elle semblait avoir deviné qu'elle était belle autrement que toutes les autres; car je n'ai pas besoin de vous le dire, Cora étant d'un type rare et d'un coloris oriental, Cora ressemblant à la juive Rebecca, ou à la Juliette de Shaskspeare, Cora majestueuse, souffrante et un peu farouche, Cora qui n'était ni rose, ni replette, ni agaçante, ni gentille, n'était ni aperçue ni soupçonnée dans la foule. Elle vivait là comme une rose épanouie dans le désert, comme une perle échouée sur le sable, et la première personne venue, à qui vous eussiez exprimé votre admiration à la vue de Cora, vous eût répoudu : Oui, elle ne serait pas mal si elle était plus blanche et moins maigre. Murillo et Scheffer, où étiez-vous, hélas? J'étais si troublé auprès d'elle, si subitement épris, que vraiment j'oubliais toute la

confiance qu'eussent dû m'inspirer mon habit neuf et mon gilet à rosaces. Il est vrai qu'elle y accordait fort peu d'attention, qu'elle écoutait d'un air distrait des fadeurs qui me faisaient suer sang et eau à débiter, qu'elle laissait à chaque invitation de ma part tomber de ses lèvres un mot bien faible et dans ma main tremblante une main dont je sentais la froideur au travers de son gant. Hélas! qu'elle était indifférente et hautaine, la fille de l'épicier! Qu'elle était singulière et mystérieuse, la brune Cora! Je ne pus jamais obtenir d'elle, dans toute la durée de la nuit, qu'une demi-douzaine de monosyllabes.

Il m'arriva le lendemain de lire, pour le malheur de ma vie, les contes fantastiques. Pour mon malheur encore, aucune créature sous le ciel ne semblait être un type plus complet de la beauté fantastique et de la poésie allemande que Cora aux yeux verts et au corsage diaphane. Les adorables poésies d'Hoffman commencèrent à circuler dans la ville. Les matrones et les pères de famille trouvèrent le genre détestable et le style de mauvais goût. Les notaires et les femmes d'avoués faisaient surtout une guerre à mort à l'invraisemblance des caractères et au roma-

nesque des incidens. Le juge de paix du canton avait l'habitude de se promener autour des tables dans le cabinet de lecture et de dire aux jeunes gens égarés par cette poésie étrangère et subversive : *Rien n'est beau que le vrai*, etc. Je me souviens qu'un vaurien de lycéen en vacances lui dit à cette occasion en le regardant fixement :

— Monsieur, cette grosse verrue que vous avez au milieu du nez est sans doute postiche.

Malgré les remontrances paternelles, malgré les anathèmes du *principal* et des professeurs de sixième, le mal gagna rapidement, et une grande partie de la jeunesse fut infectée du venin mortel. On vit de jeunes débitans de tabac se modeler sur le type de Kressler et des surnuméraires à l'enregistrement s'évanouir au son lointain d'une cornemuse ou d'une chanson de jeune fille.

Pour moi, je confesse et je déclare ici que je perdis complètement la tête. Cora réalisait tous les rêves enivrans que le poète m'inspirait, et je me plaisais à la gratifier d'une nature immatérielle et féerique qui réellement semblait avoir été imaginée pour elle. J'étais heureux

ainsi. Je ne lui parlais pas, je n'avais aucun titre pour m'approcher d'elle. Je ne recueillais aucun encouragement à ma passion, je n'en cherchais même pas. Seulement je quittai la maison du notaire et je louai une misérable chambre directement en face de la maison de l'épicier. Je garnis ma fenêtre d'un épais rideau, dans lequel je pratiquai des fentes habilement ménagées. Je passais là en extase toutes les heures que je pouvais dérober à mon travail. La rue était déserte et silencieuse. Cora était assise à sa fenêtre au rez-de-chaussée. Elle lisait. Que lisait-elle? Il est certain qu'elle lisait du matin au soir. Et puis elle posait son livre sur un vase de giroflée jaune qui brillait à la fenêtre. Et la tête penchée sur sa main, les boucles de ses beaux cheveux nonchalamment mêlées aux fleurs d'or et de pourpre, l'œil fixe et brillant, elle semblait percer le pavé et contempler à travers la croûte épaisse de ce sol grossier les mystères de la tombe et de la reproduction des essences fécondantes, assister à la naissance de la fée des roses et encourager le germe d'un beau génie aux ailes d'or dans le pistil d'une tulipe.

Et moi je la regardais, j'étais heureux. Je me gardais bien de me montrer, car au moindre

mouvement du rideau, au moindre bruit de ma fenêtre, elle disparaissait comme un songe. Elle s'évanouissait comme une vapeur argentée dans le clair-obscur de l'arrière-boutique ; je me tenais donc là, immobile, retenant mon souffle, imposant silence aux battemens de mon cœur, quelquefois à genoux implorant ma fée dans le silence, envoyant vers elle les brûlantes aspirations d'une ame que son essence magique devait pénétrer et entendre. Parfois je m'imaginais voir mon esprit et le sien voltiger enlacés dans un de ces rayons de poussière d'or que le soleil de midi infiltrait dans la profondeur étroite et anguleuse de la rue. Je m'imaginais voir partir de son œil limpide comme l'eau qui court sur la mousse, un trait brûlant qui m'appelait tout entier dans son cœur. Je restais là tout le jour, égaré, absurde, ridicule, mais exalté, mais amoureux, mais jeune ! mais inondé de poésie et n'associant personne aux mystères de ma pensée et ne sentant jamais mes élans entravés par la crainte de tomber dans le mauvais goût, n'ayant que Dieu pour juge et pour confident de mes rêves et de mes extases.

Puis, quand le jour finissait, quand la pâle Cora fermait sa fenêtre et tirait son rideau,

j'ouvrais mes livres favoris et je la retrouvais sur les Alpes avec Manfred, chez le professeur Spallanzani avec Nathanaël, dans les cieux avec Oberon.

Mais, hélas! ce bonheur ne fut pas de bien longue durée. Jusque-là personne n'avait découvert la beauté de Cora, j'en jouissais tout seul. Elle n'était comprise et adorée que par moi. La contagion fantastique, en se répandant parmi les jeunes gens de la ville, jeta un trait de lumière sur la romantique bourgeoise. Un impertinent bachelier s'avisa un matin, en passant devant ses fenêtres, de la comparer à Anne de Giestern, la fille du brouillard. Ce mot fit fortune. On le répéta au bal. Les *inspirés* de l'endroit remarquèrent la danse molle et aérienne de Cora. Un autre génie de la société la compara à la reine Mab. Alors chacun voulant faire montre de son érudition apporta son épithète et sa métaphore, et la pauvre fille en fut écrasée à son insu. Quand ils eurent assez profané mon idole avec leurs comparaisons, ils l'entourèrent, ils l'accablèrent de soins et de madrigaux, ils la firent danser jusqu'à l'extinction des quinquets, ils me la rendirent le lendemain fatiguée de leur esprit, ennuyée

de leur babil, flétrie de leur admiration; et ce qui acheva de me briser le cœur, ce fut de voir apparaître à la fenêtre le profil arrondi et jovial d'un gros étudiant en pharmacie à côté du profil grec et délié de ma sylphide.

Pendant bien des matins et bien des soirs je vins derrière le rideau mystérieux essayer de combattre le charme que mon odieux rival avait jeté sur la famille de l'épicier. Mais en vain j'invoquai l'amour, le diable et tous les saints, je ne pus écarter sa maligne influence. Il revint, sans se lasser, tous les jours s'asseoir à côté de Cora dans l'embrasure de la fenêtre, et il lui parlait. De quoi osait-il lui parler, le malheureux! La figure impénétrable de Cora n'en trahissait rien. Elle semblait écouter ses discours sans les entendre, et à l'imperceptible mouvement de ses lèvres je devinais quelquefois qu'elle lui répondait froidement et brièvement comme elle avait l'habitude de le faire, et puis la conversation semblait languir. Le couple contraint et ennuyé étouffait de part et d'autre des bâillemens silencieux. Cora regardait tristement son livre fermé sur la fenêtre et que la présence de son adorateur l'empêchait de continuer. Puis elle appuyait son coude sur le pot de giroflées et le

menton sur la paume de sa main, et le regardant d'un regard fixe et glacial, elle semblait étudier les fibres grossières de son organisation morale au travers de la loupe de maître Floh.

Après tout, elle supportait ses assiduités comme un mal nécessaire, car au bout de six semaines l'apprenti pharmacien conduisit la belle Cora au pied des autels, où ils reçurent la bénédiction nuptiale. Cora était admirablement chaste et sévère sous son costume de mariée. Elle avait l'air calme, indifférent, ennuyé comme toujours. Elle traversa la foule avide d'un pas aussi mesuré qu'à l'ordinaire, et promena sur les curieux ébahis son œil sec et scrutateur. Quand il rencontra ma figure morne et flétrie, il s'y arrêta un instant et sembla dire : Voici un homme qui est incommodé d'un catarrhe ou d'un mal de dents.

Pour moi j'étais si désespéré que je sollicitai mon changement.....

§ II.

Mais je ne l'obtins pas, et je restai témoin du bonheur d'un autre. Alors je pris le parti de tomber malade, ce qui me sauva du désespoir, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

Si dégoûté qu'on soit de la vie, il est certain que lorsque la fatalité nous y retient malgré nous, la faiblesse humaine ne peut s'empêcher de remercier secrètement la fatalité. La mort est si laide qu'aucun de nous ne la voit de près sans effroi. Bien magnanimes sont ceux qui enfoncent le rasoir jusqu'à l'artère carotide, ou qui avalent le poison jusqu'au fond de la coupe. (Je dis la *coupe*, parce qu'il n'est pas séant et presque impossible de s'empoisonner dans un vase qui porte un autre nom quelconque.)

Oui, le proverbe d'Ésope est la sagesse des nations. Nous aimons la vie comme une maîtresse que nous convoitons encore avec les sens, après même que toute estime et toute affection pour elle sont éteintes en nous. Le soir où je vis un prêtre et un médecin convenablement graves à mon chevet, je n'eus pas la force de m'enquérir vis-à-vis de moi-même de ce que j'en ressentais de joie ou de peine. Mais quand un ma-

tin je m'éveillai faible et languissant, et que je vis la garde-malade endormie profondément sur sa chaise, le soleil brillant sur les toits et les fioles pharmaceutiques vides sur le guéridon, quand je me hasardai à remuer et que je sentis ma tête sans douleur, et mes membres légers et mon corps débile dégagé de tous les liens de fer de la souffrance, je ressentis un insurmontable sentiment de bien-être et de reconnaissance envers le ciel.

Et puis je me rappelai Cora et son mariage, et j'eus honte de la joie que je venais d'éprouver; car, après les ferventes prières que j'avais adressées à Dieu et au médecin pour être délivré de la vie, c'était une inconséquence sans pareille que d'en accepter le retour sans colère et sans amertume. Je me mis donc à répandre des larmes. La jeunesse est si riche en sensations de tout genre qu'il lui est possible de se torturer elle-même en dépit de la force de l'espoir, de la poésie, de tous les bienfaits dont l'a douée la Providence. Je lui reprochai, moi, d'avoir été plus sage que moi, et de n'avoir pas permis qu'un amour bizarre et presque imaginaire me conduisît au tombeau. Puis je me résignai et j'acceptai la volonté de Dieu qui rivait

ma chaîne et me condamnait à jouir encore de la vue du ciel, de la beauté de la nature et de l'affection de mes proches.

Quand je fus assez fort pour me lever, je m'approchai de la fenêtre avec un inexprimable serrement de cœur. Cora était là; elle lisait. Elle était toujours belle, toujours pâle, toujours seule. J'eus un sentiment de joie. Elle m'était donc rendue, ma fée aux yeux verts, ma belle rêveuse solitaire! Je pourrais la contempler encore et nourrir en secret cette passion extatique que le regard d'un rival m'avait forcé de refouler si long-temps. Tout à coup elle releva sa tête brune, et ses yeux errant au hasard sur la muraille aperçurent ma face pâle qui se penchait vers elle. Je tressaillis, je crus qu'elle allait fuir comme à l'ordinaire. Mais, ô transport! elle ne s'enfuit point. Au contraire, elle m'adressa un salut plein de politesse et de douceur, puis elle reporta son attention sur son livre, et resta sous mes yeux absolument indifférente à l'assiduité de mes regards; mais du moins elle resta.

Un homme plus expérimenté que moi eût préféré l'ancienne sauvagerie de Cora à l'insouciance avec laquelle désormais elle bravait le face à

face. Mais pouvais-je résister au charme qu'elle venait de jeter sur moi avec son salut bienveillant et gracieux ! Je m'imaginai tout ce qu'il peut entrer de chaste intérêt et de bienveillance réservée dans un modeste salut de femme. C'était la première marque de connaissance que me donnait Cora. Mais avec quelle ingénieuse délicatesse elle choisissait l'instant de me la donner ! Combien il entrait de compassion généreuse dans ce faible témoignage d'un intérêt timide et discret ! Elle n'osait point me demander si j'étais mieux. D'ailleurs elle le voyait, et son salut valait tout un long discours de félicitations.

Je passai tout le soir à commenter ce charmant salut, et le lendemain à l'heure où Cora reparut, je me hasardai à risquer le premier témoignage de notre intelligence naissante. Oui, j'eus l'audace de la saluer profondément ; mais je fus si bouleversé de ce que j'osais faire que je n'eus point le courage de fixer mes yeux sur elle. Je les tins baissés avec crainte et respect, ce qui fit que je ne pus point savoir si elle me rendait mon salut, ni de quel air elle me le rendait.

Troublé, palpitant, plein d'espoir et de terreur, je restais le front caché dans mes mains,

n'osant plus montrer mon visage, lorsqu'une voix s'éleva dans le silence de la rue et montant vers moi m'adressa ces douces paroles :

— Il paraît, monsieur, que votre santé est meilleure.

Je tressaillis, je retirai ma tête de mes mains; je regardai Cora, je ne pouvais en croire mes oreilles, d'autant plus que la voix était un peu rude, un peu mâle, et que je m'étais toujours imaginé la voix de Cora plus douce que celle de la brise d'avril caressant les fleurs naissantes. Mais comme je la contemplais d'un air éperdu, elle réitéra sa question dans des termes dont la douceur me fit oublier l'accent un peu indigène et le timbre un peu vigoureux de sa voix.

— Je vois avec plaisir, dit-elle, que monsieur Georges se porte mieux.

Je voulus faire une réponse qui exprimât l'enthousiasme de ma reconnaissance, mais cela me fut impossible, je pâlis, je rougis, je balbutiai quelques paroles inintelligibles, je faillis m'évanouir.

A ce moment, l'épicier, le père de ma Cora, approchant son profil osseux de la fenêtre, lui dit d'un ton rauque, mais pourtant bienveillant :

—A qui parles-tu donc, mignonne ?

—A notre voisin, monsieur Georges, qui est enfin convalescent et que je vois à sa fenêtre.

— Ah! j'en suis charmé, dit l'épicier, et soulevant son bonnet de loutre : Comment va la santé, mon cher voisin?

Je remerciai avec plus d'assurance le père de ma bien-aimée. J'étais le plus heureux des mortels; j'obtenais enfin un peu d'intérêt de cette famille naguère si farouche et si méfiante envers moi. Mais hélas! pensais-je presque aussitôt, que me sert à présent d'être plaint et consolé? Cora n'est-elle pas pour jamais unie à un autre?

L'épicier, appuyant ses deux coudes sur sa fenêtre, entama alors avec moi une conversation affectueuse et bienveillante sur la beauté de la journée, sur le plaisir de revenir à la vie par un si bon soleil, sur l'excellence des gilets de flanelle en temps de convalescence, et les bienfaisans effets de l'eau miellée et du sirop de gomme sur les poitrines fatiguées et les estomacs débilités.

Jaloux de soutenir et de prolonger un entretien si précieux, je lui répondis par des complimens flatteurs sur la beauté des giroflées qui fleurissaient à sa fenêtre, sur la grace mignonne et coquette de son chat qui dormait au soleil devant la porte, et sur la bonne exposition de

sa boutique qui recevait en plein des rayons du soleil de midi.

—Oui, oui, répondit l'épicier, au commencement du printemps les rayons du soleil ne sont point à dédaigner; plus tard ils deviennent un peu trop bons...

A cet entretien cordial et ingénu, Cora mêlait de temps en temps des réflexions courtes et simples, mais pleines de bons sens et de justesse; j'en conclus qu'elle avait un jugement droit et un esprit positif.

Puis, comme j'insistais sur l'avantage d'avoir la façade de son logis exposée au midi, Cora, inspirée par le ciel et par la beauté de son ame, dit à son père:—Au fait, la chambre de M. Georges exposée au nord doit encore être assez fraîche dans ce temps-ci. Peut-être, si vous lui proposiez de venir s'asseoir une heure ou deux chez nous, serait-il bien aise de voir le soleil en face. Puis elle se pencha vers son oreille, et lui dit tout bas quelques mots qui semblèrent frapper vivement l'épicier.

— C'est bien, ma fille, s'écria-t-il d'un ton jovial; vous plairait-il, monsieur Georges, d'accepter une chaise à côté de ma Cora?

—O mon Dieu! pensais-je, si c'est un rêve, faites que je ne m'éveille point.

Une minute après, le généreux épicier était dans ma chambre et m'offrait son bras pour descendre. J'étais ému jusqu'aux larmes et je lui pressai les mains avec une effusion qui le surprit, tant son action lui paraissait naturelle.

Au seuil de ma maison, je trouvai Cora qui venait pour aider son père à me soutenir en traversant la rue. Jusque-là je me sentais la force d'aller vers elle ; mais dès qu'elle toucha mon bras, dès que sa main longue et blanche effleura mon coude, je me sentis défaillir et je perdis le sentiment de mon bonheur pour l'avoir senti trop vivement.

Je revins à moi sur un grand fauteuil de cuir à clous dorés, qui depuis cinquante ans servait de trône au patriarchal épicier. Sa digne compagne me frottait les tempes avec du vulnéraire, et Cora, la belle Cora, tenait sous mes narines son mouchoir imbibé d'alcool. Je faillis m'évanouir de nouveau ; je voulus remercier, mais je n'avais pas d'expressions pour peindre ma gratitude ; pourtant, dans un moment où l'épicier me voyant mieux se retirait, et où sa femme passait dans l'arrière-boutique pour me chercher un verre d'eau de réglisse, je dis à Cora en levant sur elle mon œil languissant :—Ah ! ma-

dame, pourquoi ne m'avoir pas laissé mourir? j'étais si heureux tout à l'heure !

Elle me regarda d'un air étonné et me dit d'un ton affectueux:—Remettez-vous, monsieur, vous avez de la fièvre, je le vois bien.

Quand je fus tout-à-fait remis de mon trouble, l'épicière retourna à la boutique et je restai seul avec Cora.

Comme le cœur me battit alors ! Mais elle était calme, et sa sérénité m'imposait tant de respect que je pris sur moi de paraître calme aussi.

Cependant ce tête-à-tête devint pour moi d'un cruel embarras. Cora n'aimait point à parler. Elle répondait brièvement à toutes les choses que je tirais de mon cerveau avec d'incroyables efforts, et quoi que je fisse, jamais ses réponses n'étaient de nature à nouer l'entretien; sur quelque matière que ce fût, elle était de mon avis. Je ne pouvais pas m'en plaindre, car je lui disais de ces choses sensées qu'il n'est pas possible de combattre à moins d'être fou. Par exemple, je lui demandai si elle aimait la lecture. — Beaucoup, me répondit-elle. — C'est qu'en effet, repris-je, c'est une si douce occupation! — En effet, reprit-elle, c'est une très douce occupa-

tion. — Pourvu, ajoutai-je, que le livre qu'on lit soit beau et intéressant. — Oh! certainement, ajouta-t-elle. — Car, poursuivis-je, il en est de bien insipides. — Mais aussi, poursuivit-elle, il en est de bien jolis. — Cet entretien eût pu nous mener loin si je me fusse senti la hardiesse de l'interroger sur le genre de ses lectures. Mais je craignis que cela ne fût indiscret, et je me bornai à jeter un regard furtif sur le livre entr'ouvert au pied de la giroflée. C'était un roman de M. Ducray-Duminil. J'eus la sottise d'en être affecté d'abord. Et puis, en y réfléchissant, je trouvai dans le choix de cette lecture une raison d'admirer la simplicité et la richesse d'un cœur qui pouvait y puiser des émotions attachantes. Je parcourus de l'œil une pile de volumes délabrés qui gisaient sur un rayon près de moi. Je ne nommerai point les auteurs chéris de ma Cora; les lecteurs blasés en riraient, et moi, dans ma vaine enflure de poète, je faillis en être froissé..... Mais je revins bientôt à la raison en comparant les ressources d'un esprit si neuf et d'une ame si virginale à la vieillesse prématurée de nos imaginations épuisées. Il y avait dans la vie intellectuelle des trésors auxquels Cora n'avait pas encore touché, et l'homme qui serait

assez heureux pour les lui révéler verrait s'épanouir sous ses mains la plus belle œuvre de la création, le cœur d'une femme ingénue!...

Je rentrai chez moi enthousiasmé de Cora, dont l'ignorance était si candide et si belle. J'attendis l'heure d'y retourner le jour suivant, sans pourtant espérer cette nouvelle faveur. Elle reparut avec sa mère, qui m'invita à descendre. Quand je fus installé dans le grand fauteuil, je vis une sorte d'agitation inquiète dans la famille. Puis l'épicier s'assit vis-à-vis de moi avec un air hypocritement naïf. J'étais agité moi-même, je craignais et je désirais l'explication de cette contenance.

— Puisque vous vous trouvez bien ici, monsieur Georges, dit-il enfin en posant ses deux mains sur ses rotules replettes, j'espère que vous y viendrez sans façon vous reposer tant que vous ne serez pas assez fort pour aller vous distraire ailleurs.

— Généreux homme ! m'écriai-je.

— Non, dit-il en souriant, cela ne vaut point un remerciement : entre voisins on se doit assistance, et, Dieu merci ! nous n'avons jamais refusé la nôtre aux honnêtes gens; car je présume que vous êtes un brave jeune homme,

monsieur Georges, vous en avez parfaitement l'air, et je me sens de la confiance en vous.

—J'en suis honoré, répondis-je avec embarras.

— Ainsi, monsieur, poursuivit le digne homme avec gaîté en se levant, restez avec notre Cora tant que vous voudrez. C'est une fille d'esprit, voyez-vous! une personne qui a vécu dans les livres et dont la mère n'a jamais voulu contrarier le goût. Aussi elle en sait plus que nous à présent, et vous trouverez de l'agrément dans sa société, j'en réponds.

— Il y a bien long-temps, répondis-je en rougissant et en jetant sur Cora un regard timide, que je me serais estimé heureux de cette faveur... Elle est venue bien tard, hélas! au gré de mon impatience...

— Ah, dame! dit l'épicier en ricanant, c'est qu'il y a deux mois, voyez-vous, la chose n'était pas possible. Cora n'était pas mariée, et... à moins de se présenter ici avec l'intention de l'épouser, avec de bonnes et franches propositions de mariage, aucun garçon n'obtenait de sa mère l'entrée de cette chambre. Vous savez, monsieur, comme il faut veiller sur une jeune fille pour empêcher les mauvaises langues de lui faire tort; à présent que voici l'enfant éta-

blie, comme nous sommes sûrs de sa moralité, nous la laissons tout-à-fait libre, et puis... d'ailleurs (ici l'épicier baissa la voix), pâle et faible comme vous voilà, personne ne pensera que vous songiez à supplanter un mari jeune et bien portant... L'épicier termina sa phrase par un gros rire. Je devins pâle comme la mort, et je n'osai pas lever les yeux sur Cora.

— Tenez, tenez, ne vous fâchez pas d'une plaisanterie, mon cher voisin, reprit-il, vous ne serez pas toujours convalescent, et bientôt peut-être les pères et les maris vous surveilleront de plus près... En attendant, restez ici; Cora vous tiendra compagnie, et d'ailleurs je crois qu'elle a quelque chose à vous dire.

— A moi? m'écriai-je en regardant Cora.

— Oui, oui, reprit le père, c'est une petite affaire délicate... voyez-vous, et qu'une jeune femme entendra mieux qu'un vieux bonhomme. Allons, à revoir, monsieur Georges.

Il sortit. Je restai encore une fois seul avec Cora, et cette fois elle avait une *affaire délicate* à traiter avec moi : elle allait me confier un secret peut-être, une peine de son cœur, un malheur de sa destinée; ah! sans doute, il y avait un grand et profond mystère dans la

vie de cette fille si mélancolique et si belle! son existence ne pouvait pas être arrangée comme celle des autres. Le ciel ne lui avait pas départi une si miraculeuse beauté sans la lui faire expier par des trésors de douleur. Enfin, me disais-je, elle va les épancher dans mon sein et je pourrai peut-être en prendre une partie pour la soulager!

Elle resta un peu confuse devant moi. Puis elle fouilla dans la poche de son tablier de taffetas noir et en tira un papier plié.

—En vérité, monsieur, dit-elle, c'est bien peu de chose, je ne sais pourquoi mon père me charge de vous le dire, il devrait savoir qu'un homme d'esprit comme vous ne s'offense pas d'une demande toute naturelle... Sans tout ce qu'il vient de dire, je ne serais pas embarrassée, mais...

—Achevez au nom du ciel, m'écriai-je avec ferveur; ô Cora! si vous connaissiez mon cœur, vous n'hésiteriez pas un instant à m'ouvrir le vôtre.

Eh bien! monsieur, dit Cora émue, voici ce dont il s'agit. Elle déplia le papier et me le présenta. J'y jetai les yeux, mais ma vue était troublée, ma main tremblante, il me fallut

prendre haleine un instant avant de comprendre. Enfin je lus : « Doit monsieur Georges à M** épicier droguiste, pour objets de consommation fournis durant sa maladie...

12 l. cassonade pour sirops et tisanes, ci...
Savon fourni à sa garde-malade, ci-contre...
Chandelle. . . . .
Centaurée fébrifuge , etc. etc. . . . . . .

Total. . . . 30 fr. 50 c.

Pour acquit, Cora **. »

Je la regardai d'un air égaré.—Véritablement, monsieur, me dit-elle, vous trouvez peut-être cette demande indiscrète, et vous n'êtes pas encore assez bien portant pour qu'il soit agréable d'être importuné d'affaires. Mais nous sommes fort gênés, le commerce va si mal, le loyer de notre boutique est fort cher... et Cora parla long-temps encore. Je ne l'entendis point. Je balbutiai quelques mots et je courus aussi vite que mes forces me le permirent chercher la somme que je devais à l'épicier. Puis je rentrai chez moi atterré et je me mis au lit avec un mouvement de fièvre.

Mais le lendemain je revins à moi avec des idées plus raisonnables. Je me demandai pourquoi ce mépris idiot et superbe pour les détails de la vie bourgeoise? pourquoi l'impertinente susceptibilité des ames poétiques qui croient se souiller au contact des nécessités prosaïques? pourquoi enfin cette haine absurde contre le positif de la vie?

Ingrat! pensai-je, tu te révoltes parce qu'un mémoire de savon et de chandelle a été rédigé et présenté par Cora, tandis que tu devrais baiser la belle main qui t'a fourni ces secours à ton insu durant ta maladie. Que serais-tu devenu, misérable rêveur, si un homme confiant et probe n'eût consenti à répandre sur toi les bienfaits de son industrie, sans autre gage de remboursement que ta mince garde-robe et ton misérable grabat? Et si tu étais mort sans pouvoir lire son mémoire et l'acquitter, où sont les héritiers qui auraient trouvé dans ta succession 30 francs 50 centimes à lui remettre?

Et puis je songeai que ces breuvages bienfaisans qui m'avaient sauvé de la souffrance et de la mort, c'était Cora qui les avait préparés. Qui sait, pensai-je, si elle n'a point composé un charme ou murmuré une prière qui leur

ait donné la vertu de me guérir? N'y a-t-elle pas aussi mêlé une larme compatissante le jour où je touchai aux portes du tombeau? Larme divine! topique céleste!...

J'en étais là quand l'épicier frappa à ma porte : —Tenez, monsieur Georges, me dit-il, ma femme et moi nous craignons de vous avoir fâché. Cora nous a dit que vous aviez eu l'air surpris et que vous aviez acquitté le mémoire sans dire un mot. Je ne voudrais pas que vous nous crussiez capables de méfiance envers vous. Nous sommes gênés, il est vrai. Notre commerce ne va pas très bien ; mais si vous aviez besoin d'argent, nous trouverions encore moyen de vous rendre le vôtre et même de vous en prêter un peu.

Je me jetai dans ses bras avec effusion. — Digne vieillard, m'écriai-je, tout ce que je possède est à vous!... Comptez sur moi à la vie et à la mort. Je parlai long-temps avec l'exaltation de la fièvre. Il me regardait avec son gros œil gris rond comme celui d'un chat. Quand j'eus fini : —A la bonne heure, dit-il du ton d'un homme qui prend son parti sur l'impossibilité de deviner une énigme. Je vous prie de venir nous voir de temps en temps et de ne pas nous retirer votre pratique.

§ III.

Je m'étonnais de ne plus voir le mari de Cora à la boutique ni auprès de sa femme. Je hasardai une craintive question. Elle me répondit que Gibonneau achevait son année de service en second sous les auspices du premier pharmacien de la ville. Il ne rentrait que le soir et sortait dès le matin. Ainsi le rustre pouvait ainsi voir s'écouler ses jours loin de la plus belle créature qui fût sous le ciel. Il possédait la plus riche perle du monde et il se résignait tranquillement à la quitter pendant toute une moitié de sa vie, pour aller préparer des linimens et formuler des pilules !

Mais aussi comme je remerciai le ciel qui l'avait condamné à cette vulgaire existence et qui semblait lui dénier une faveur dont il n'était pas digne; celle de voir sa douce compagne à la clarté du soleil. Il ne lui était permis de retourner vers elle qu'à l'heure où les chauves-souris et les hiboux prennent leur sombre volée et rasent d'une aile velue et silencieuse les flots transparens de la brume. Il venait dans l'ombre ainsi qu'un voleur de nuit, ainsi qu'un gnome malfaisant qui chevauche le vent du soir

et le météore trompeur des marécages. Il venait, ombre morne et lugubre, encore revêtu de son tablier ainsi que d'un linceul exhalant cette odeur d'aromates que l'on brûle autour des catafalques. Je le voyais quelquefois errer dans les ténèbres et glisser comme un spectre le long des murailles livides. Plusieurs fois je le rencontrai sur le seuil et je faillis l'écraser dans le ruisseau comme un ver de terre; mais je l'épargnai, car véritablement il avait l'encolure d'un buffle et j'étais tout effilé et tout transparent des suites de la fièvre.

Cora, veuve chaque jour depuis l'aube jusqu'au crépuscule du soir, restait confiante près de moi. Je passais presque toutes mes journées assis sur le vieux fauteuil de la famille, où, lorsque le soleil d'avril était décidément chaud, je m'asseyais sur le banc de pierre qui s'adossait à la fenêtre de Cora. Là, séparée d'elle seulement par les rameaux d'or de la giroflée, je respirais son haleine parmi les fleurs, je saisissais son long regard transparent et calme comme le flot sans rides qui dort sur les rives de la Grèce. Nous gardions tous deux le silence, mais mon cœur volait vers elle et convoitait le sien avec une force attractive dont il devait lui

être impossible de ne pas sentir la puissance. Je m'endormais dans ce doux rêve. Pourquoi Cora ne m'aurait-elle pas aimé ? Peut-être fallait-il dire : Comment ne m'eût-elle pas aimé ? Je l'aimais si éperduement, moi ! Toutes mes facultés intellectuelles se concentraient pour produire une force de désir et d'attente qui planait impérieusement sur Cora. Son ame faite du plus beau rayon de la divinité pouvait-elle rester inerte sous le vol magnétique de cette pensée de feu ? Je ne voulus point le croire et je sentis mon cœur si pur, mes désirs si chastes, que je ne craignis bientôt plus d'offenser Cora en les lui révélant. Alors je lui parlai cette langue des cieux qu'il n'est donné qu'aux ames poétiques d'entendre. Je lui exprimai les tortures ineffables et les divines souffrances de mon amour. Je lui racontai mes rêves, mes illusions, les milliers de poèmes et de vers alexandrins que j'avais faits pour elle. J'eus le bonheur de la voir, attentive et subjuguée, quitter son livre et se pencher vers moi d'un air pénétré pour m'entendre, car mes paroles avaient un sens nouveau pour elle et je faisais entrer dans son esprit un ordre de pensées sublimes qu'il n'avait encore jamais osé aborder.

— O ma Cora ! lui disais-je, que pourrais-tu craindre d'une flamme aussi pure? L'éclair qui s'allume aux cieux n'est pas d'une nature plus subtile que le feu dont je me consume avec délice. Pourquoi ta sauvage pudeur, pourquoi ta superbe fierté de femme s'alarmeraient-elles d'un amour aussi intellectuel que le nôtre? Qu'un mari, qu'un maître, possède le trésor de beauté matérielle qu'il a plu aux anges de te départir ! pour moi, je ne chercherai jamais à lui ravir ce que Dieu, les hommes, et ta parole, ô Cora ! lui ont assuré comme son bien ; le mien sera, si tu m'exauces, moins saisissable, moins enivrant, mais plus glorieux et plus noble. C'est la partie éthérée de ton ame que je veux, c'est ton aspiration brûlante vers le ciel que je veux étreindre et saisir afin d'être ton ciel et ton ame, comme tu es mon Dieu et ma vie.

Ces choses semblaient obscures à Cora, son ame était si candide et si enfantine ! Elle me regardait d'un œil absorbé dans la stupeur ; et pour lui faire mieux comprendre les divins mystères de l'amour platonique, je prenais mon crayon et je traçais des vers sur la muraille aux marges de sa fenêtre ; puis je lui racontais les

brillantes poésies de la nature invisible, les amours des anges et des fées, les souffrances et les soupirs des sylphes emprisonnés dans le calice des fleurs, puis les fougueuses passions des roses pour les brises, et réciproquement; puis les chœurs aériens qu'on entend le soir dans la nue, la danse sympathique des étoiles, les rondes du sabbat, les malices des farfadets et les découvertes ardues de l'alchimie.

Notre bonheur semblait ne pouvoir être troublé par aucun événement extérieur. En prenant la poésie corps à corps, j'avais su si bien m'isoler dans mon monde intellectuel de toutes les entraves et de tous les écueils de la vie réelle, que je semblais n'avoir rien à craindre de l'intervention de ces volontés grossières et inintelligentes qui végétaient à l'entour de nous. Mes sentimens étaient d'une nature si élevée que je ne pouvais inspirer de rivalité d'aucun genre à l'homme vulgaire qui se disait le maître et l'époux de Cora.

Pendant long-temps, en effet, il sembla comprendre le respect qu'il devait à une liaison protégée par le ciel. Mais au bout de six semaines je vis un changement étrange s'opérer dans les manières de cette famille à mon égard.

Le père me regardait d'un air ironique et méfiant chaque fois qu'il entrait dans la chambre où nous étions. La mère affectait d'y rester tout le temps qu'elle pouvait dérober aux affaires de sa boutique. Gibonneau, lorsque par hasard je venais à le rencontrer, me lançait de sinistres et foudroyantes œillades ; Cora elle-même devenait plus réservée, descendait plus tard au rez-de-chaussée, remontait plus tôt dans sa chambre, et quelquefois même passait des jours entiers sans paraître. Je m'en effrayai, et j'essayai de m'en plaindre. J'essayai de lui faire comprendre avec l'éloquence que donne la passion, l'injustice et la barbarie de sa conduite. Elle m'écouta d'un air contraint, presque craintif, et je la vis regarder vers la porte d'un air d'inquiétude.

— O Cora ! m'écriai-je avec enthousiasme, serais-tu menacée de quelque danger? parle, parle ! où sont tes ennemis, nomme-moi les infâmes qui font peser sur toi, frêle et céleste créature, les chaînes d'airain d'un joug détesté. Dis-moi quel est le démon qui comprime l'élan de ton cœur, et refoule au fond de ton sein tes épanchemens naïfs comme des remords amers? Va, je saurai bien les conjurer, je sais

plus d'un charme pour enchaîner les démons de l'envie et de la vengeance, plus d'une parole magique pour appeler les anges sur nos têtes : les anges protecteurs qui sont tes frères, et qui sont moins purs, moins beaux que toi...

J'élevai la voix en parlant, et je m'approchai de Cora pour saisir sa main qu'elle me retirait toujours. Alors je me levai le front inondé de la sueur de l'enthousiasme, les cheveux en désordre, l'œil inspiré...

Cora poussa un grand cri, et son père, accourant comme si le feu eût pris à la maison, s'élança dans la chambre. Comme il s'avançait vers moi d'un air menaçant, Cora le saisit par le bras et lui dit avec douceur : — Laissez-le, mon père, il est dans un de ses accès, ne le contrariez point, cela va se passer.

Je cherchai vainement le sens de ces paroles. Elle sortit, et l'épicier s'adressant à moi : — Allons, monsieur Georges, dit-il, revenez à vous, personne ici ne songe à vous contrarier, mais en vérité vous n'êtes pas raisonnable... Allons, allons... rentrez chez vous et calmez-vous.

Etourdi de ce discours plein de bonté, je cédai avec la douceur d'un enfant, et l'épicier me reconduisit chez moi. Une heure après, je vis

entrer le procureur du roi et le médecin de la ville. Comme je les connaissais l'un et l'autre assez particulièrement, je ne m'étonnai pas de leur visite, mais je commençai à m'offenser un peu de l'affectation avec laquelle le médecin s'empara de mon pouls, examinant avec soin l'expression de mon regard et la dilatation de ma pupille; puis se mit à compter les battemens de mes artères aux tempes et au cou, et à interroger la chaleur extérieure de mon cerveau avec le creux de sa main.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, monsieur? lui dis-je; je ne vous ai point appelé pour une consultation. Je me sens assez bien pour me passer désormais de soins et je ne suis point disposé à en recevoir malgré moi.

Mais au lieu de me répondre il s'approcha du magistrat, et ils se retirèrent dans l'embrasure de la fenêtre pour parler bas. Ils semblaient se consulter sur mon compte, car à chaque instant ils se retournaient pour me regarder d'un air attentif et méfiant; enfin ils se rapprochèrent de moi, et le procureur du roi m'adressa plusieurs questions étranges, d'abord de quelle couleur je voyais son gilet, puis si je savais bien son nom, puis encore si je pou-

vais dire quel était mon âge, mon pays et ma profession.

Je répondais à ces étranges interrogatoires avec stupeur, lorsque le médecin me demanda à son tour si je ne voyais point d'autre personne dans l'appartement que le procureur du roi, lui et moi, puis si je pensais qu'il fît jour ou nuit, et enfin si je pouvais certifier que j'eusse cinq doigts à chaque main.

Outré de l'impertinence de ces questions, je résolus la dernière en lui appliquant un vigoureux soufflet. J'eus tort sans doute, surtout en la présence d'un magistrat tout prêt à instruire contre le délit. Mais le sang me montait à la tête, et il ne m'était pas plus longtemps possible de me laisser traiter comme un idiot ou comme un fou sans en savoir le motif.

Grande fut l'esclandre. Le magistrat voulut prendre fait et cause pour son compère; je le saisis à la gorge et je l'eusse étranglé, si l'épicier, son gendre et une demi-douzaine de voisins ne fussent venus à son secours. Alors on s'empara de moi, on me lia les pieds et les mains comme à un furieux, on m'entoura la bouche de serviettes et l'on me conduisit à la

prison de ville où je fus enfermé dans la chambre destinée aux prévenus d'aliénation mentale.

La chambre, je dois le dire, était confortable et j'y fus traité avec beaucoup de douceur, d'autant plus que je ne donnais aucun signe de folie. L'erreur du magistrat et du médecin fut bientôt constatée. Mais il me fut difficile de recouvrer ma liberté, car le dernier, prévoyant qu'il serait forcé de me demander une réparation de l'injure que je lui avais faite, s'obstina à me faire passer pour aliéné, afin de pouvoir se donner les apparences du sang-froid et de la générosité à mon égard.

Je sortis enfin, mais le procureur du roi me fit mander immédiatement à son parquet et m'adressa cette mercuriale :

Jeune homme, me dit-il avec ce ton capable et paternel que tout magistrat imberbe se croit le droit de prendre quand il a endossé la ratine judiciaire, vous avez sinon de grandes erreurs, du moins de graves inconséquences à réparer. Etranger, vous avez été accueilli dans cette ville avec toutes les marques de la bienveillance et toute l'aménité de mœurs qui distingue ses habitans. Malade, vous avez été soigné par vos

voisins, avec zèle et dévouement. Tous ces témoignages de confiance et d'intérêt eussent dû graver profondément en vous le sentiment des convenances et celui de la gratitude...

Mille nom d'un sabord! monsieur, m'écriai-je dans mon style de marin qui dans la colère reprenait malgré moi le dessus, où voulez-vous en venir, et qu'ai-je fait pour mériter la prison et votre harangue?...

Monsieur, dit-il en fronçant le sourcil, voici ce que vous avez fait: vous avez accepté l'hospitalité que chaque jour un honnête citoyen, u estimable épicier, vous offrait au sein de sa famille, et vous l'avez acceptée avec des intentions qu'il ne m'appartient pas de qualifier, et dont votre conscience seule peut être juge. Moi je pense que: votre intention a été de séduire la fille de l'épicier et de l'éblouir par des discours incohérens qui portaient tous les caractères de l'exaltation; ou de vous faire un jeu de sa simplicité, en la mystifiant par d'énigmatiques railleries.

— Juste ciel! qui a dit cela? m'écriai-je avec angoisses.

— Madame Cora Gibonneau elle-même. D'abord elle a considéré vos étranges discours

comme des traits d'originalité naturelle. Peu à peu elle s'en est effrayée comme d'actes de démence. Long-temps elle a hésité à en prévenir ses parens, car dans le cœur de ces respectables bourgeois, la bonté et la compassion sont des vertus héréditaires. Mais enfin, mariée depuis peu à un digne homme qu'elle adore et pour qui, vous le savez sans doute depuis long-temps, elle nourrissait en secret avant son hyménée une passion qui avait profondément altéré sa santé et l'eût conduite au tombeau si ses parens l'eussent contrariée plus long-temps; enfin, dis-je, mariée à l'estimable pharmacien Gibonneau, affaiblie par les commencemens d'une grossesse assez pénible, et craignant avec raison les conséquences de la frayeur dans la position où elle se trouve, madame Cora s'est décidée à instruire ses parens de l'égarement de votre cerveau et des preuves journalières que vous lui en donniez depuis quelque temps. Ces honnêtes gens ont hésité à le croire et vous ont surveillé avec une extrême réserve de délicatesse. Enfin vous voyant un jour dans un état d'exaltation et de délire qui épouvantait sérieusement leur fille, ils ont pris le parti d'implorer la protection des lois et la sauvegarde

de la magistrature.... Et l'appui des lois ne leur a pas manqué, et la magistrature s'est levée pour les rassurer, car la magistrature sait que son plus beau privilége est de...

—Assez, assez, pourDieu! monsieur, m'écriai-je, je pourrais vous dire par cœur le reste de votre phrase, tant je l'ai entendu déclamer de fois à tout propos...

—Non, jeune homme, s'écria le magistrat à son tour en élevant la voix, vous n'échapperez point à la sollicitude d'une magistrature qui doit ses conseils et sa surveillance à la jeunesse, à une magistrature qui veut le bonheur et le repos des citoyens. Profitez du reproche que vous avez encouru. Voyez vos torts, ils sont graves! vous avez porté le trouble et la crainte dans la famille de l'épicier, vous avez méconnu la sainte hospitalité qui vous y était offerte en essayant de railler ou de séduire l'épouse irréprochable d'un pharmacien éclairé... Oui, vous avez tenté l'un ou l'autre, monsieur, car je ne sais point le sens que la loi peut adjuger aux étranges fragmens de versification dont vous avez endommagé les murs de cette maison hospitalière, et qui m'ont été montrés par la fille de l'épicier comme une preuve irrécusable de

votre démence... Enfin, monsieur, non content d'affliger de braves gens et d'inquiéter le voisinage, vous avez résisté à l'autorité représentée par moi, vous avez pris au collet et frappé le médecin distingué qui vous donnait des soins, vous avez fait une scène de violence qui a troublé le repos de toute une population paisible, et qui a pensé devenir funeste à madame Gibonneau par la frayeur qu'elle lui a causée.

— Cora est malade! m'écriai-je. Grand Dieu! et je voulais courir, échapper à l'éloquence tribunitienne de mon bourreau. Il me retint. —Vous ne me quitterez pas, jeune homme, me dit-il, sans avoir écouté la voix de la raison, sans m'avoir donné votre parole d'honneur de suspendre vos visites chez madame Gibonneau, et de quitter même le logement que vous occupez vis-à-vis la maison de l'épicière.

— Eh! monsieur, m'écriai-je, je jure que je vais dire adieu et demander pardon à ces honnêtes gens, savoir des nouvelles de madame Cora, et qu'une heure après j'aurai quitté cette ville fatale pour jamais.

Je m'armai de courage et de sang-froid pour rentrer chez l'épicier. Comme j'avais passé pour fou dans toute la ville, ma sortie de prison fit

une profonde sensation ; l'épicier parut inquiet et soucieux, sa femme se cacha presque derrière lui, Cora devint pâle de terreur, et M. Gibonneau, sans rien dire, me fit une mine de mauvais garçon. Je leur parlai avec calme, les priai d'excuser le scandale que je leur avais causé, et de croire à mon éternelle reconnaissance pour les soins et l'affection que j'avais trouvés chez eux.

—Pour vous, madame, dis-je d'une voix émue à Cora, pardonnez surtout aux extravagances dont je vous ai rendue témoin; si je croyais que vous m'eussiez soupçonné un seul instant de manquer au respect que je vous dois, j'en mourrais de douleur. J'espère que vous oublierez l'absurdité de ma conduite pour ne vous souvenir tous que des humbles excuses et des affectueux remercîmens que je vous adresse en vous quittant pour jamais.

A ce mot je vis toutes les figures s'éclaircir, à l'exception de celle de Cora, qui, je dois le dire, n'exprima qu'une douce compassion. Je voulus essayer de lui demander l'état de sa santé, dont j'avais causé l'altération par mes folies. Mais en songeant à la cause première de son état maladif, à l'amour qu'elle avait depuis si long-temps

pour son mari, et à l'heureux gage de cet amour qu'elle portait dans son sein, ma langue s'embarrassa et mes pleurs coulèrent malgré moi. Alors la famille m'entoura, pleurant aussi et m'accablant de marques de regret et d'attachement; Cora me tendit même sa belle main que je n'avais jamais eu le bonheur de toucher, et que je n'osai pas seulement porter à mes lèvres. Enfin je m'éloignai comblé de bénédictions pour mon séjour parmi eux et particulièrement pour mon départ. Car, au milieu de toutes les choses amicales qui me furent dites, il n'y eut pas une voix, pas un mot pour m'engager à rester.

Accablé de douleur, brisé jusqu'à l'âme, je sentais mes genoux fléchir sous moi en quittant cette maison où j'avais fait des rêves si doux et nourri des illusions si brillantes. Je m'appuyai contre le seuil tapissé de vigne, et je jetai un dernier regard de tendresse et d'adieu sur la belle giroflée de la fenêtre.

Alors j'entendis une voix qui partait de l'intérieur et qui prononçait mon nom. C'était la voix de Cora; j'écoutai : — Pauvre jeune homme! disait-elle d'un ton pénétré, il est donc enfin parti!

— Je n'en suis pas fâché, répondit l'épicier,

quoique après tout ce soit un brave garçon et qu'il paie bien ses mémoires.

J'ai traversé cette ville l'année dernière pour aller en Limousin. J'ai aperçu Cora à sa fenêtre; il y avait trois beaux enfans autour d'elle, et un superbe pot de giroflées rouges. Cora avait le nez allongé, les lèvres amincies, les yeux un peu rouges, les joues creuses et quelques dents de moins.

GEORGES SAND.

雌雄兄弟

THSE HIOUNG HIOUNG TI,

c'est-à-dire " Les deux frères de sexe différent".

NOUVELLE TRADUITE DU CHINOIS *.

§ Ier.

DANS les années *Siouan-te* [1], vivait un vieillard dont le nom était *Lieou*, et le surnom *Té*. Il demeurait à l'ouest du fleuve Jaune dans un village appelé *Wou*, situé sur les bords du grand canal et éloigné de la capitale d'environ deux cents *lis* [1]. Comme les habitans des provinces

(*) Ce petit roman a été traduit du chinois, par M. Stanislas Julien, aujourd'hui professeur de langue et de littérature chinoises au Collége de France. (*Note de l'Éditeur.*)

(1) Sous le règne de Siouan Soung de la dynastie des Ming. Il régna en Chine depuis 1426 jusqu'en 1436.

(2) C'est-à-dire vingt lieues. Un *li* équivaut à la dixième partie d'une lieue.

qui venaient des provinces ou qui s'y rendaient étaient obligés de passer par cet endroit, on y voyait sans cesse à l'ancre une multitude innombrable de barques, et, nuit et jour, on y entendait le bruit des chevaux et des chars.

Le village était composé d'une centaine de familles qui avaient établi un marché sur les bords du fleuve. La plupart d'entre elles jouissaient d'une heureuse aisance.

Lieou-té et sa femme touchaient à leur soixantième année et n'avaient point d'enfans. Leur petite fortune se composait de dix arpens de terre et de plusieurs maisons dans l'une desquelles ils avaient ouvert une hôtellerie.

Lieou avait consacré toute sa vie à faire le bien, et son plus doux plaisir était de soulager les malheureux. Si, par hasard, les personnes qui venaient boire chez lui se trouvaient sans argent, jamais on ne l'entendait se plaindre; si on lui donnait trop, il prenait ce qui lui était dû et rendait le reste : il aurait été désolé d'avoir un denier à qui que ce fût. Si ses amis lui disaient: —Que vous êtes simple de restituer ce qui vous a été donné par erreur! c'est un présent que le ciel vous envoie, vous devez en profiter. — Je n'ai point d'enfans, répondait *Lieou*; ce mal-

heur vient sans doute de ce que, dans ma vie précédente, je n'ai point pratiqué la vertu. Le ciel m'en punit dans la vie présente, en me privant d'un héritier qui puisse, quand je ne serai plus, offrir à ma cendre des sacrifices funèbres; et si ce malheur n'est point décrété par le destin, en gardant un seul denier à autrui, je m'attirerais quelque calamité, ou une maladie mortelle. D'ailleurs, quand j'aurais quelques pièces de monnaie de plus, quel profit m'en reviendrait-il? Ne vaut-il pas mieux rendre à chacun ce qui lui appartient? Une telle conduite sera pour moi le gage de mille prospérités.

Lieou-té était un modèle de droiture et de probité. Aussi, dans le village, tout le monde l'appelait le *bon Lieou*, et il n'était personne qui ne fût pénétré pour lui du plus profond respect.

Un jour d'hiver, le froid se faisait sentir avec une rigueur inaccoutumée; un vent perçant soufflait du côté du nord, le ciel était couvert de nuages rougeâtres et la neige tombait par torrens. Pour me servir des expressions d'un poète connu : « On eût cru voir tomber une pluie de fleurs de pruniers; les bambous, froissés

les uns contre les autres, faisaient entendre un murmure continuel et l'on sentait au loin l'odeur des aliziers. Dans ces jours rigoureux, le guerrier, retenu au-delà des frontières, endosse la cuirasse d'hiver; le prince, étendu sur un tapis moelleux, vide la coupe d'or, et la jeune beauté ajoute du charbon pour alimenter son foyer. »

Lieou, sentant l'intensité du froid, fit chauffer du meilleur vin, et s'approchant du feu avec sa femme, ils vidèrent ensemble quelques tasses. Bientôt après il se lève et va voir à l'entrée de la porte si la neige tombe encore. Il aperçoit dans le lointain un homme qui portait un paquet sur ses épaules. Il était accompagné d'un jeune enfant et se dirigeait du côté d'où venaient le vent et la neige.

Lieou, frottant ses yeux obscurcis par l'âge, voit un homme d'une soixantaine d'années. Des bandes d'etoffe étaient roulées autour de ses jambes; il portait des chaussons de toile et un vêtement de soie bleue. L'enfant, qui était doué d'une figure charmante, avait de petites bottines de couleur rose et un surtout élégamment brodé.

— Le vent et la neige augmentent de plus en

plus, dit le vieillard, mes membres sont transis de froid et les forces m'abandonnent; il m'est impossible d'aller plus loin. On vend du vin ici; allons en prendre quelques tasses pour nous réchauffer, puis nous continuerons notre route.

A ces mots, il entre dans le cabaret, prend une chaise et s'assied, après avoir déposé sur la table le sac dont il est chargé, et l'enfant vient se placer auprès de lui.

Lieou se hâta de faire chauffer du vin, et servit sur la table qui était devant eux deux plats de viande et deux plats de légumes. L'enfant prend le vin, en verse une tasse qu'il présente au vieillard et remplit ensuite la sienne.

Lieou, charmé de voir dans un enfant de cet âge autant de grace et de prévenance, demande au vieillard si c'était son fils, et quel âge il avait.

—C'est mon fils, répondit le vieillard; son nom d'enfance est *Chin-eul*. Il a maintenant douze ans accomplis.

—Oserai-je encore vous demander quel est votre nom de famille, reprit *Lieou*, et vers quel endroit vous vous dirigez? Comment pouvez-

vous voyager dans une saison aussi rigoureuse?

— Votre serviteur s'appelle *Fang-young*, répartit le vieillard. Je reviens de la capitale, où je servais dans les gardes de l'empereur. Je suis né à *Thsi-ning*, ville du *Chan-toung*, et j'y retourne pour cultiver quelques arpens de terre que le gouvernement m'a accordés, et y finir en paix le reste de mes jours. A mon tour, je prendrai la liberté de vous demander votre mon de famille.

— Mon nom de famille est *Lieou*, répondit celui-ci, et mon surnom *Kin-ho*. La ville de *Thsi ning*, ajouta-t-il, est encore bien éloignée d'ici. Que ne prenez-vous une chaise pour vous y conduire? Vous ne pourriez résister aux fatigues du voyage.

— Je suis un pauvre militaire, répondit le vieillard; mes moyens ne me permettent pas de louer une chaise. Tout ce que je puis faire, c'est de me traîner à pied en voyageant à petites journées.

Lieou, attachant ses yeux sur le vieillard et sur son fils, s'aperçut qu'ils ne mangeaient que des légumes et n'osaient toucher aux deux plats de viande qui étaient servis devant eux.

— Monsieur, lui dit-il, j'imagine que vous faites jeûne?

— Nous autres militaires, répondit le vieillard, quelles raisons aurions-nous de faire jeûne?

— S'il en est ainsi, répartit *Lieou*, pourquoi ne pas manger un peu de viande?

— Je ne veux point vous cacher la vérité, dit le vieillard; je n'ai que peu d'argent pour faire mon voyage, et c'est pour cela que je me contente de riz et de légumes : encore dois-je craindre de n'en avoir point assez pour retourner dans ma ville natale. Si nous touchions aux autres mets, nous dépenserions en un repas l'argent de plusieurs jours. Comment pourrions-nous ensuite arriver chez nous?

Lieou, le voyant dans un si grand dénûment, se sentit ému jusqu'au fond du cœur. — Par un temps aussi rigoureux, lui dit-il, vous avez besoin d'alimens solides pour réparer vos forces épuisées. Prenez de la viande et du riz, vous pourrez ensuite braver le vent et le froid. Je vous en prie, mangez suivant votre appétit; je ne vous demande pas un denier pour votre dépense.

— Monsieur, reprend le vieux militaire, ne

riez point de ma franchise; mais je ne puis croire qu'on donne à boire et à manger à un voyageur, sans rien exiger de lui.

— Je ne vous en impose point, reprend *Lieou*, votre serviteur ne ressemble point aux autres personnes de la même profession. Si par hasard un voyageur n'a point d'argent, nous le traitons avec les mêmes égards que s'il était riche, et il trouve chez nous, sans payer, tout ce dont il a besoin. Ainsi, monsieur, puisque vos provisions de voyage sont épuisées, figurez-vous que c'est moi qui vous ai invité.

Le vieux militaire, voyant qu'il parlait sincèrement, lui répondit avec émotion : — Je vous remercie mille fois de votre générosité; seulement je regrette de recevoir des bienfaits sans les avoir mérités; mais, à mon retour, j'espère pouvoir vous témoigner ma reconnaissance.

— Les hommes sont tous frères, reprit *Lieou*, et d'ailleurs ces mets sont presque de nulle valeur. Pourquoi parler de reconnaissance?

Le vieillard se laissa persuader, et, prenant les bâtonnets [1], il se mit à manger la viande qui lui avait été servie.

(1) Petits bâtons carrés dont se servent les Chinois au lieu de fourchette (*Note du traducteur.*)

Lieou remplit encore deux plats de riz et les apporta sur la table. — Apaisez la faim qui vous presse, leur dit-il; vous pourrez ensuite reprendre votre voyage.

— C'en est trop, répondit le vieux militaire; il nous est impossible de rien accepter de plus. Mon fils et moi nous mourions de besoin; votre bonté nous a sauvé la vie. Jamais nous ne pourrons nous montrer assez reconnaissans.

Le repas étant fini, *Lieou* pria sa femme de faire chauffer deux tasses de thé et de les leur servir.

Le vieux militaire, tirant de sa bourse plusieurs pièces de monnaie, voulut payer sa dépense; mais *Lieou* l'arrêtant : — Tout à l'heure je viens de vous dire que c'est moi qui vous ai invité. Pourquoi chercher de l'argent? Si j'en acceptais, j'aurais l'air de ne vous avoir fait cette offre que pour vendre un plat de viande. Je vous en prie, gardez tout; cela vous servira pour continuer votre voyage.

Le vieillard obéit et lui fit mille remercîmens. Ensuite il mit son sac sur ses épaules et prit congé de ses hôtes; mais à peine a-t-il quitté le seuil de la porte qu'il voit la neige tomber en plus grande abondance qu'auparavant. Après

avoir essuyé quelques instans le vent et le froid, il revient sur ses pas.

— Mon père, dit le jeune enfant, comment voyager au milieu de ces tourbillons de neige?

— Il n'y a pas moyen, répond le vieillard; tâchons seulement d'aller un peu plus loin pour trouver une hôtellerie où nous puissions passer la nuit. L'enfant ne put retenir ses larmes.

Lieou, touché de ce spectacle, s'écria avec émotion : — Mais quelle affaire importante peut vous faire braver le froid, le vent et la neige? Nous avons ici plusieurs chambres et des lits vacans. Que ne restez-vous avec nous, en attendant que ce mauvais temps soit passé?

— Cet arrangement me conviendrait beaucoup, répondit le vieillard; mais je sens que je ne dois pas vous importuner davantage.

— Que parlez-vous d'importunité? reprit *Lieou*. Allons! rentrez; ne vous exposez pas davantage au vent et à l'humidité.

Le vieillard prend le bras de son jeune fils et obéit à l'invitation de *Lieou*. Celui-ci va préparer une chambre et y dépose les effets de ses hôtes. Il examine si le lit est complet, et, dans la crainte que le vieillard n'ait froid, il y ajoute plusieurs couvertures.

Il était encore de bonne heure. *Fang-young* prit d'abord un peu de repos; puis il sortit de sa chambre avec *Chin-eul*.

Lieou avait déjà fermé sa boutique et se chauffait auprès du foyer avec sa femme. — Monsieur, s'écria-t-il en apercevant le vieillard, si vous avez froid, il y a du feu ici ; venez vous chauffer avec nous.

— Avec plaisir, répartit *Fang-young* ; mais la présence de madame m'empêche de répondre à votre honnêteté ; je craindrais que ce ne fût manquer aux bienséances.

— Nous sommes tous trois du même âge, répond *Lieou ;* ce n'est point pour nous que sont faites ces sortes de cérémonies.

Fang-young s'approcha avec son fils et vint se placer auprès du feu. Dès ce moment, il commença à se lier avec *Lieou*, et l'appelant par son surnom, qui était *Kin-ho :* — Comment se fait-il, lui dit-il, que vous habitiez seul ici? Sans doute que vos fils ont ailleurs leur domicile.

— Je ne vous cacherai point la vérité, répondit *Lieou*, ma femme a comme moi soixante ans. Elle n'a jamais pu avoir d'enfans; comment aurais-je des fils ?

— Pourquoi ne pas en adopter un? répartit *Fang-young*. Il serait l'appui et la consolation de votre vieillesse.

— C'était bien mon intention dans le commencement; mais voyant tous les jours des enfans adoptifs payer leurs parens d'ingratitude, et, loin de les aider, ne leur causer que de l'embarras et du chagrin, j'ai mieux aimé n'en point prendre du tout que de faire un mauvais choix. Mais si je pouvais trouver un fils qui ressemblât au vôtre, je m'estimerais le plus heureux des hommes.

Ils causèrent ainsi pendant quelque temps, et bientôt la nuit vint les séparer. Le vieux militaire demanda une lumière, souhaita le bonsoir à ses hôtes et se retira avec son fils dans la chambre qui lui était destinée. — Cher enfant, lui dit-il, que nous sommes heureux d'avoir trouvé cet homme de bien! Sans lui nous serions morts de faim et de froid. Mais demain matin, sans avoir égard au beau ni au mauvais temps, nous partirons de bonne heure, car il m'est pénible de lui causer tant d'importunité.

— Vous avez raison, mon père, répondit *Chin-eul;* mais en ce moment il faut nous

coucher pour goûter le repos dont nous avons besoin.

Mais tout à coup, au milieu de la nuit, le vieux militaire, qui avait été exposé assez long-temps au vent et au froid, éprouva plusieurs accès de fièvre, et sa respiration devint pénible et haletante. Il demanda de l'eau pour apaiser la soif qui le consumait.

Au milieu des ténèbres et chez des étrangers, comment son jeune fils eût-il pu en aller chercher? Il attend jusqu'au matin, se lève et va entr'ouvrir la porte de la chambre de *Licou;* mais ni lui ni sa femme n'étaient encore levés.

L'enfant, n'osant faire du bruit, referme doucement la porte, et va auprès du lit de son père attendre leur réveil. Quelques instans après, il entend quelqu'un parler et sort avec précipitation.

— Mon petit monsieur, lui dit *Licou* en l'apercevant, quel motif vous fait sortir de si bonne heure?

— Monsieur, répond-il, je vais vous l'apprendre. Cette nuit, mon père a ressenti un accès de fièvre; il ne respire qu'avec peine. Il

désirerait avoir un verre d'eau. Voilà pourquoi je me suis levé si matin.

— Hélas ! s'écria *Lieou*, le froid d'hier l'aura saisi ; quel bien lui fera cette eau glacée ? Attendez quelques instans, je vais en faire chauffer.

— Je n'ose vous donner tant de peine, répartit le jeune enfant.

Lieou pria aussitôt sa femme d'emplir une grande bouilloire, et quand l'eau fut chaude il la porta lui-même dans la chambre de *Fang-young*. L'enfant souleva un peu son père et lui en fit boire deux tasses.

Le vieillard, promenant les yeux autour de lui, voit *Lieou* à ses côtés.

— Monsieur, lui dit-il avec attendrissement, je vous cause bien de la peine ; comment pourrai-je vous témoigner la reconnaissance dont je suis pénétré ?

— Que parlez-vous de reconnaissance ? répondit *Lieou* en s'approchant d'un air affectueux ; tranquillisez-vous, ayez soin de vous bien couvrir afin d'avoir chaud. Si vous pouvez transpirer, vous êtes sauvé.

L'enfant descendit du lit, et *Lieou*, tirant la couverture, en enveloppa avec soin le vieillard. Mais remarquant la faiblesse du tissu : — Vous

avez dû avoir froid, dit-il, avec des couvertures aussi légères : comment la transpiration peut-elle s'établir ?

Madame *Lieou* était à la porte de la chambre; elle entendit les paroles de son mari et courut chercher une grande couverture d'un tissu épais et moelleux. — Avec cette couverture, dit-elle, je ne crains pas que notre hôte sente les approches du froid.

Le jeune homme vint la recevoir; *Lieou* la prit, en couvrit le malade et se retira pour faire sa toilette.

Quand il revint dans la chambre, il demanda à *Chin-eul* si son père avait transpiré.

— Je l'ai touché tout à l'heure, répondit-il, et je n'ai trouvé aucun indice de transpiration.

— S'il en est ainsi, dit *Lieou*, il faut que le froid ait pénétré tout son corps. Je vais appeler un médecin et le prier d'employer le secours de son art pour exciter la transpiration. Alors il sera sauvé; car c'est le seul moyen de détruire les funestes effets du froid et du vent.

— Hélas ! dit le jeune homme, nous avons bien peu d'argent; comment payer un médecin et acheter des médicamens?

— Soyez sans inquiétude, répond *Lieou*, je me charge de tout cela.

A ces mots, *Chin-eul* frappant la terre de son front : — Je vous remercie mille fois, dit-il, de ce bienfait signalé ; vous sauvez la vie à mon père. Si dans ce monde je ne puis vous témoigner toute ma reconnaissance, mon unique désir est de vous servir dans la vie future, pour acquitter cette dette sacrée.

Lieou le relevant avec empressement : — Pourquoi tant de remercîmens ? lui dit-il ; regardez-moi comme un parent : je veux en remplir les devoirs. Puis-je être insensible au malheur qui vous arrive ? Maintenant allez dans la chambre de votre père, tenez-vous auprès de lui et rendez-lui les soins que son état réclame. Je ferai bientôt venir un habile médecin.

Ce jour-là, la neige avait cessé de tomber et le ciel était dégagé des nuages qui l'avaient obscurci la veille.

La neige entassée dans les rues avait été foulée par les chevaux et les voitures, et une boue liquide rendait les chemins impraticables.

Lieou prit des sabots et alla jusqu'à l'entrée de la rue ; mais voyant le mauvais état du chemin

il rentra dans la maison. Le jeune homme le vit revenir; il s'imagina que *Lieou* ne voulait pas sortir et se mit à fondre en larmes. Mais bientôt le bon *Lieou* reparut; il amenait de la partie la plus reculée de la maison un mulet sur lequel il monta, puis il s'éloigna en grande hâte.

Chin-eul reprit sa tranquillité. L'empressement de *Lieou* et l'arrivée prochaine du médecin l'avaient rempli de confiance et d'espoir.

Le docteur, qui demeurait dans le voisinage, arriva bientôt. Il était monté sur un mulet, et derrière lui marchait un domestique portant sur ses épaules un coffre qui contenait une petite pharmacie.

Arrivé devant la maison, le médecin mit pied à terre, et *Lieou* l'invita à entrer dans la salle de réception où il lui offrit le thé; puis il le mena dans la chambre du malade.

En ce moment le vieux militaire avait perdu connaissance; il lui était impossible de voir ou de distinguer quoi que ce fût.

Le docteur lui tâta le pouls. — Il y a ici, dit-il, complication de maladie; je reconnais la double influence du froid et du vent. Dans

le traité des fièvres, il y a deux vers qui disent :

« Une fièvre compliquée est une maladie incurable,
« L'équilibre des deux principes se soutient à peine jusqu'au septième jour. »

Un autre médecin vous dirait sans doute que son art peut triompher de cette maladie; mais moi, qui me fais une loi de parler avec franchise, je vous déclare, pour ne pas vous tromper, que cette sorte de fièvre est absolument sans remède.

A ces mots, le jeune homme est glacé d'effroi; il verse un torrent de larmes.—Monsieur, dit-il au médecin en se prosternant à terre, prenez pitié de mon père : étranger dans ce pays, que deviendra-t-il si vous lui refusez votre assistance? Je vous en conjure, employez toutes les ressources de votre art. Si vous lui sauvez la vie, nous ne serons point ingrats.

— Mon jeune monsieur, répond le médecin en le relevant, il ne dépend point de moi de rendre la santé à votre père. Le mal a fait des progrès effrayans, et dans les cas désespérés la médecine est impuissante.

— Monsieur, reprend *Lieou*, le proverbe dit : Ce n'est point la médecine qui tue le ma-

lade; je vous en prie, ne vous attachez pas strictement aux anciennes méthodes. Ayez plus de confiance en vous-même et suivez vos propres idées. Peut-être le destin n'a point encore marqué le terme de sa vie; qui peut assurer qu'il n'en reviendra pas? Mais s'il doit succomber, ne craignez pas que nous vous accusions de ce malheur.

— Eh bien! dit le médecin, je cède à vos instances; je vais lui donner un médicament. Si, après l'avoir pris, le malade transpire abondamment, tout espoir ne sera pas perdu. Venez promptement m'en avertir, et je vous donnerai quelque chose qui achèvera la guérison. Mais si nous n'obtenons pas l'effet que je désire, tout est fini, et il est inutile que vous me consultiez de nouveau.

Le médecin ordonna à son domestique d'ouvrir la boîte aux médicamens, et, prenant du bout des doigts un petit paquet, il le présenta à *Lieou*: — Faites bouillir ceci, lui dit-il, et donnez-le au malade, après lui avoir fait prendre une infusion de gingembre.

Lieou prit la dose, et tirant cent deniers de l'enveloppe qui les renfermait, il les offrit au docteur: — Monsieur, lui dit-il, daignez rece-

voir cette somme comme une faible marque de notre gratitude.

Le médecin s'y refusa absolument et se retira sans rien accepter.

Pendant six jours *Licou* et sa femme prodiguèrent au malade les soins les plus assidus ; et, préoccupés de ce triste événement, ils négligeaient les affaires de leur commerce. Le jeune homme restait auprès du vieux militaire, et le soignait avec une tendre sollicitude. Il voyait la dangereuse position de son père ; et le cœur navré de douleur, il ne songeait plus à prendre de la nourriture. A peine pouvait-on le décider à prendre quelques cuillerées de riz.

Enfin, le septième jour, *Chin-eul* n'avait plus de père.

« *Le ciel nous donne une portion d'existence.*
« *Nous la dépensons de vingt manières ; mais tout*
« *à coup la mort survient et nos projets sont*
« *renversés.* »

Chin-eul, dans sa douleur, se roulait à terre et poussait des soupirs déchirans. Émus de ses cris douloureux et des larmes qui couvraient son visage, *Licou* et sa femme lui prennent les mains, le relèvent, le consolent : — Pauvre enfant, lui dirent-ils, vous paraissez accablé.

Tâchez de prendre un peu de repos; vos pleurs ne peuvent rappeler à la vie celui que nous venons de perdre.

Mais lui, se jetant à genoux devant *Lieou :* — Monsieur, dit-il en sanglotant, l'an dernier j'ai perdu ma mère ! Plût au ciel que je fusse descendu dans la tombe avec elle ! Mon père et moi nous retournions dans notre pays natal, espérant y trouver un peu d'argent pour faire les obsèques de ma mère, et tout à coup nous avons été assaillis par ce déluge de neige. Le vent, le froid, les mauvais chemins nous exposaient à mille dangers. Votre bienfaisance nous a préservés des rigueurs de la faim et des intempéries de la saison. Ainsi le ciel semblait nous devenir favorable; mais hélas! le mal est venu fondre sur mon père, et votre humanité s'est agrandie avec nos peines. Nous avons reçu de votre inépuisable bonté les secours que l'on trouve rarement chez de proches parens. Combien je désirais que mon père pût se rétablir pour acquitter la dette de sa reconnaissance !

— Maintenant j'ouvre les yeux et je me vois sans parens; toutes mes ressources sont épuisées, et je n'ai pas d'argent pour acheter un cercueil et des linceuls funèbres. Je vous supplie, monsieur,

d'ajouter à vos bienfaits le don de quelques pieds de terre, où je puisse déposer les restes de mon père, et je n'aurai plus d'autre désir que de vous servir le reste de mes jours pour vous payer sans cesse de tant de bienfaits. Daignerez-vous, monsieur, m'accorder la faveur que j'implore. En disant ces mots, *Chin-eul* salue le vieillard et se prosterne jusqu'à terre.

— Mon enfant, répondit *Lieou* en le relevant, tranquillisez-vous ; je prends sur moi le soin de faire à votre père des funérailles convenables. Faire le bien est mon vœu continuel ; je m'estimerai heureux si je puis adoucir vos peines.

Lieou, ayant acheté un cercueil et les linceuls funèbres, fit venir deux fossoyeurs, prit avec eux le corps inanimé, le couvrit de ses derniers vêtemens et le déposa dans la bière. Puis il prépara un repas, offrit un sacrifice et brûla des images de papier doré.

Nous n'essaierons pas de dépeindre ici la douleur et les larmes du jeune enfant.

Lieou fit transporter le corps derrière la maison dans un endroit qui n'était pas ensemencé, et l'ensevelit avec un soin pieux, en observant les cérémonies prescrites. Il éleva sur sa tombe une

petite colonne avec cette inscription : « ICI REPOSE LE CORPS DE FANG-YOUNG, UN DES GARDES DE L'EMPEREUR. »

Quand toutes les cérémonies funèbres furent terminées, le jeune *Chin-eul* alla se proterner devant monsieur et madame *Lieou* et leur exprima sa reconnaissance.

Deux jours après, *Lieou* lui dit : — Peut-être voudriez-vous retourner dans votre pays natal, pour informer vos parens de la perte que vous avez faite, et y transporter les restes de votre père. Mais, avec votre extrême jeunesse, je crains que vous ne puissiez reconnaître les chemins. Restez encore quelque temps ici, attendons qu'il passe dans ce village quelqu'un de mes amis; je vous confierai à ses soins, il vous conduira aux lieux de votre naissance, et nous nous occuperons ensuite des moyens d'y transporter le corps de votre père. Mais j'ignore vos intentions, veuillez me les faire connaître.

— Monsieur, s'écria l'enfant en se prosternant devant lui et fondant en larmes, j'ai reçu de vous des bienfaits aussi grands que le ciel et la terre, et je n'ai pas encore trouvé l'occasion de m'acquitter envers vous. Puis-je penser à retourner dans mon pays natal? Vous n'avez

point de fils, monsieur, et quoique je sois bien dépourvu de talens, si vous daignez ne pas rejeter ma demande, permettez-moi de devenir vôtre serviteur; pour que je sois près de vous du matin au soir, et qu'à chaque instant du jour je vous rende les devoirs de la piété filiale. Peut-être qu'ainsi, dans cent ans, quelqu'un viendra à votre tombeau offrir à votre cendre des sacrifices funèbres. J'airai à la capitale chercher les ossemens de ma mère pour les réunir à ceux de mon père dans le tombeau que vous m'avez accordé le long de la route. Je veux demeurer près de vous et garder jusqu'à la fin de mes jours ces restes précieux. Tels sont, monsieur, les vœux que forme mon cœur.

Lieou répondit : — Si je puis trouver un fils en vous, je remercierai le ciel de cette faveur inespérée. Mais pourrais-je souffrir que vous remplissiez ici les devoirs d'un serviteur ! Non, dès aujourd'hui nous ne devons employer entre nous que les noms de père et de fils.

— J'obéis avec joie à vos ordres, répondit le jeune homme. Dès aujourd'hui vous serez mon père, et vous, madame, vous serez ma mère.

Chin-eul se mit à genoux entre deux chaises,

et priant *Lieou* et sa femme de s'asseoir, il les salua quatre fois en qualité de fils adoptif.

Dès ce moment, *Chin-eul* changea son nom de famille en celui de *Lieou*; mais *Lieou* ne put souffrir qu'il renonçât tout-à-fait à son premier nom; il voulut que *Fang* devînt son surnom, et l'appela *Lieou-fang*.

Depuis ce moment, il montra pour ses parens adoptifs toute sorte de soins et d'attentions. Jour et nuit auprès d'eux, il prévenait leurs désirs et déployait le zèle et la déférence que la piété filiale la plus tendre peut inspirer.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de la flèche qui fend les airs. Il y avait déjà deux ans que *Lieou-fang* demeurait dans la maison de *Lieou*. On était dans les jours les plus brûlans de l'automne. Le vent, la pluie, la tempête exerçaient de continuels ravages. Les eaux du grand canal, gonflées subitement, s'élevaient quelquefois à la hauteur de cent coudées; leur sourd bruissement répandait au loin l'épouvante. Le nombre des barques que le fleuve engloutissait était incalculable.

§ II.

Un jour, sur le midi, *Lieou-fang* était occupé dans la boutique. Il entend un bruit confus, accompagné de pleurs et de gémissemens. — C'est sans doute un incendie, s'écrie-t-il, et il court vers le lieu d'où partent les soupirs et les cris qui l'ont frappé.

Il voit un peuple immense qui se portait sur les bords du fleuve. Il fend la presse, et aperçoit au haut du courant un bateau marchand à moitié fracassé par le vent, faisant eau de toutes parts, et sur le point d'être englouti par les flots. Une partie des passagers avait déjà péri dans le fleuve. Les uns embrassaient le mât, les autres s'attachaient au gouvernail, et imploraient du secours en poussant des cris déchirans.

En un instant le rivage fut couvert d'une multitude de peuple; quelques-uns disaient bien qu'il fallait secourir ces malheureux; mais comme leur cœur n'était ouvert qu'au plus sordide intérêt, il ne s'en trouva pas un seul qui, par humanité, se décidât à braver la fureur des flots pour leur sauver la vie. D'un œil avide, ils les regardaient tomber l'un après l'autre

dans le fleuve, se contentant de laisser échapper quelques expressions d'une stérile pitié.

Mais soudain un coup de vent vient frapper le bateau et le pousse vers le rivage. Toute la multitude jette un cri de joie. En un clin d'œil, vingt perches armées de crochets sont dirigées sur la barque, la saisissent toutes à la fois et l'amènent au rivage.

Les personnes sauvées du naufrage étaient au nombre de douze; parmi elles se trouvait un jeune homme d'environ vingt ans. Il avait été blessé en plusieurs endroits par les crochets de fer lancés sur le bateau, et restait étendu par terre sans mouvement; on eût dit qu'il allait rendre le dernier soupir. Cependant il embrassait à deux mains un coffre de bambou, et personne ne pouvait l'en détacher.

Lieou-fang se trouvait auprès de lui; ce spectacle l'émut profondément et lui rappela ce qui lui était arrivé l'hiver de l'année précédente. Son cœur se serra de douleur, et des larmes abondantes inondèrent son visage. — Le malheur de ce jeune homme ressemble tout-à-fait au mien, se dit-il en lui-même. Si je n'avais pas trouvé le bon *Lieou*, qui sait ce que seraient devenus les restes chéris de mon père?

Ce jeune homme n'a personne qui s'intéresse à lui. Je veux m'en retourner et avertir mes parens; quel bonheur si je pouvais contribuer à lui sauver la vie! Il court précipitamment à la maison et raconte à M. et à madame *Lieou* le malheur dont il vient d'être témoin, ajoutant qu'il avait le désir de ramener le jeune homme blessé afin de le soigner et de le nourrir jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli.

— J'applaudis à votre résolution, répond *Lieou*; de tels sentimens sont au-dessus de tout éloge. Voilà la conduite qu'un homme doit tenir envers ses semblables.

— Mon fils, dit madame *Lieou*, pourquoi n'avez-vous pas amené le jeune homme avec vous?

— Je ne vous avais pas encore prévenus, répond *Lieou-fang*: comment aurais-je pu prendre cette liberté?

— Eh bien! mon fils, dit *Lieou*, je vais aller avec vous le chercher.

Ils partent et arrivent bientôt sur le rivage. Une multitude de peuple entourait le jeune homme et le regardait tranquillement sans songer à le secourir. *Lieou* écarte la foule, et s'approchant de lui: — Mon jeune monsieur, lui dit-

il, tâchez de vous lever; mon fils et moi, nous vous conduirons, en vous soutenant, jusqu'à la maison, afin que vous puissiez prendre du repos.

Le jeune homme ouvrant les yeux fait un mouvement de tête en signe d'assentiment. M. *Lieou* et *Lieou-fang* se baissent et, lui tendant la main, s'efforcent de le soulever. Mais que peuvent un enfant faible et délicat et un vieillard cassé par les années?

Près d'eux se trouvait un bachelier jeune et robuste.—Mon vieil ami, dit-il à *Lieou*, ôtez-vous, je vais vous aider. Il se baisse, prend le jeune homme et le relève sans effort. Ils le mettent entre eux deux, le bachelier à droite et *Lieou* à gauche, et marchent en le soutenant sous les bras.

Quoique le jeune homme ne pût proférer aucune parole, il avait entièrement l'usage de ses sens, et tenait par l'anse la cassette de bambou.

— Monsieur, dit *Lieou-fang*, permettez-moi de prendre ce coffre dont le poids doit vous fatiguer. En disant ces mots, il le met sur son épaule et marche devant eux.

La foule qui était rangée autour d'eux leur ouvre un passage, et, poussée par la curiosité, les suit et se presse sur leurs pas. Ceux qui connaissaient *Lieóu* se plaisaient à louer sa droiture

et son humanité. — Il y avait déjà quelque temps que ce pauvre jeune homme était ici, disaient-ils entre eux, et il ne se trouvait personne qui prît pitié de lui et daignât le recueillir dans sa maison. Mais aussitôt que *Lieou* a été informé de ce triste événement, il est venu en toute hâte et s'est empressé de le conduire chez lui. Vraiment il y a bien peu d'hommes qui lui ressemblent. Quel malheur qu'il n'ait point de fils! Mais le ciel est juste et ses décrets sont impénétrables.

— Quoiqu'il n'ait point de fils, disaient les autres, il vient d'adopter ce jeune *Lieou-fang* qui a pour lui une déférence et un attachement qu'on trouverait à peine dans ses propres enfans. On peut regarder ce bonheur comme une récompense du ciel. Ceux qui ne connaissaient pas *Lieou*, voyant un vieillard et sa femme qui soutenaient le jeune homme blessé, et un petit domestique qui marchait devant eux, les prenaient pour ses parens.

Mais les gens de l'endroit, qui répétaient à haute voix le nom de *Lieou*, les tirèrent bientôt d'erreur. L'émotion était générale, et il n'y avait personne qui n'exaltât l'humanité du bon vieillard.

Il y avait bien dans la foule quelques personne intéressées qui pesaient, dans leur pensée, le coffre de bambou, et faisaient l'estimation des objets précieux ou de l'argent qu'il pouvait contenir. Mais ce sont de ces êtres qui ont une figure d'homme sans en avoir le cœur ni les sentimens. Ils ne méritent pas de nous occuper.

Lieou, aidé du bachelier, conduisit le jeune homme dans sa maison et le fit asseoir dans une chambre réservée aux étrangers. Ensuite il remercia le bachelier qui se retira et disparut.

Lieou-fang, tenant le coffre de bambou, le dépose à côté du jeune homme.

Madame *Lieou* va promptement chercher de nouveaux habits, pour remplacer les siens qui sont encore tout mouillés. Quelques instans après elle va le trouver, lui donne le bras et le conduit dans la boutique.

Lieou pria sa femme de faire tiédir une mesure de son meilleur vin et la fit boire au jeune homme. Ensuite il alla prendre une couverture sur le lit de *Lieou-fang* et l'en enveloppa soigneusement, et quand la nuit fut venue, il le fit coucher dans la chambre de son fils.

Le lendemain matin, *Lieou* vint de bonne heure savoir des nouvelles du malade. Le jeune homme avait déjà repris ses forces et se sentait parfaitement rétabli. Il se leva sur son séant, et se disposait à descendre du lit pour se prosterner devant *Lieou* et lui témoigner sa reconnaissance ; mais celui-ci le retenant : — Restez tranquille, lui dit-il, vous avez encore besoin de garder le lit et de soigner votre santé.

Le jeune homme leva sa tête de dessus l'oreiller, et saluant *Lieou* d'un air ému : —Monsieur, dit-il, votre serviteur était à deux doigts de sa perte, vous lui avez sauvé la vie et vous avez été pour lui un second père. Oui, c'est le ciel qui vous a envoyé pour être son libérateur. Par malheur, il a perdu tous ses effets et son argent : comment pourra-t-il vous prouver sa reconnaissance et payer dignement vos bienfaits ?

— Vous êtes dans l'erreur, répond *Lieou*. Le sentiment de l'humanité est inné dans tous les hommes. Il vaut mieux sauver la vie à quelqu'un que d'élever en l'honneur de Boudda une pagode à sept étages. Parler de récompense, ce serait me supposer des vues intéressées. De tels sentimens sont bien loin de mon cœur.

Lieou-ki, l'entendant parler de la sorte, sentit se redoubler en son cœur la gratitude dont il était pénétré. Après quelques jours de repos, il se leva, vint trouver M. et madame *Lieou*, et, après les avoir salués jusqu'à terre, les remercia en versant des larmes d'attendrissement.

Lieou-ki était d'un caractère plein de douceur et d'amabilité; il avait cette politesse exquise et ces manières distinguées qui annoncent un heureux naturel et une excellente éducation. *Lieou* et sa femme avaient pour lui la plus tendre affection. Du matin au soir, ils lui prodiguaient mille soins, et lui offraient toujours le meilleur vin et les mets les plus recherchés.

Lieou-ki, quelque sensible qu'il fût aux attentions délicates dont il était l'objet, ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse en voyant toutes les peines que M. et madame *Lieou* prenaient pour le rétablir. Son plus ardent désir était de pouvoir les remercier bientôt et de prendre congé d'eux. Mais ses blessures étaient dans un tel état d'inflammation qu'il lui était impossible d'aller à pied. D'un autre côté, il n'avait plus ni argent ni provisions de voyage; il se vit donc obligé de rester dans la maison de *Lieou*.

Lieou-fang et *Lieou-ki* étaient à peu près du même âge, ils se ressemblaient de figure et leurs sentimens offraient une heureuse sympathie. Ils se racontèrent mutuellement les malheurs qu'ils avaient éprouvés, et cette conformité, qui se trouvait encore dans leur position, établit entre eux une étroite amitié. Bientôt ils se lièrent intimement et se saluèrent l'un l'autre du nom de frère. Dès ce moment ils commencèrent à s'aimer avec la même tendresse que s'il l'eussent été en effet.

Un jour *Lieou-ki* dit à *Lieou-fang* : — Jeune comme vous êtes, et doué de tant d'agrémens, que ne vous occupez-vous de l'étude des auteurs classiques et des historiens ?

— Mon frère, répondit *Lieou-fang*, j'ai bien ce désir depuis long-temps ; mais où trouver quelqu'un qui me donne des leçons ?

— Je ne vous cacherai point la vérité, lui dit *Lieou-ki* ; depuis mon enfance, j'ai cultivé la littérature, et je me suis rendu familiers les meilleurs ouvrages des anciens et des modernes. J'espérais me faire un nom, et m'élever, par le savoir, aux plus hauts emplois. Mais depuis que j'ai eu le malheur de perdre mes parens, les succès académiques et l'éclat

des dignités n'ont plus aucun attrait pour moi. Si vous voulez, mon frère, vous livrer à l'étude, il vous suffit de vous procurer quelques volumes; j'aurai un plaisir infini à vous guider dans vos lectures.

— Si vous avez cette bonté, répondit *Lieou-fang*, ce sera pour moi un véritable bonheur, et je vous en aurai mille obligations.

M. *Lieou*, voyant que *Lieou-ki* était un jeune homme plein d'instruction, et apprenant qu'il voulait bien servir de maître à *Lieou-fang*, ne put s'empêcher de lui témoigner la joie que lui causait cette résolution, et, sans perdre de temps, il alla acheter un grand nombre de livres.

Lieou-ki ne quittait point son élève et l'instruisait avec un zèle infatigable.

Lieou-fang était doué d'une rare pénétration, et à la première lecture il comprenait tous les livres qui étaient l'objet de ses études. Pendant le jour, il restait dans la boutique à étudier; la nuit même, il lisait souvent jusqu'au matin, sans songer à prendre du repos. Au bout de quelques mois, il connaissait à fond les quatre livres moraux et les cinq livres classiques, et pouvait composer avec facilité sur toute sorte de sujets littéraires.

Mais revenons à *Lieou-ki.* Il y avait déjà six mois qu'il demeurait dans la maison de *Lieou.* Le vieillard et le jeune homme avaient l'un pour l'autre les mêmes égards et la même affection que s'ils eussent été unis par les liens du sang. Ils se convenaient et se plaisaient tellement ensemble qu'ils ne pouvaient plus vivre séparés.

Cependant *Lieou-ki* ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse en songeant depuis combien de temps il vivait à la table de *Lieou* sans pouvoir reconnaître ses soins.

Aussitôt que ses blessures se furent cicatrisées, il songea à retourner dans son pays natal. — Monsieur, dit-il à *Lieou*, vous avez conservé le souffle mourant de ma vie, et depuis six mois que je suis chez vous vous n'avez cessé de me combler de toute sorte de bontés. Maintenant je désire prendre congé de vous pour quelque temps afin de retourner dans ma patrie, et y ensevelir les restes de mes parens. Les obsèques terminées, je reviendrai vous servir pour vous prouver ma reconnaissance.

—Cette conduite fait l'éloge de votre cœur, répondit *Lieou;* loin de vous retenir, j'applaudis avec joie à votre pitié filiale. Oserai-je vous demander le jour de votre départ?

— Puisque je vous ai prévenu et que j'ai obtenu votre agrément, répondit *Lieou-ki*, demain matin je me mettrai en route.

— Eh bien! reprit *Lieou*, permettez-moi de vous chercher un bateau commode.

— La route par eau est sujette à mille dangers. Peu s'en est fallu, vous le savez, que je périsse au milieu des flots. D'ailleurs je n'ai pas l'argent nécessaire pour un tel voyage : je préfère retourner par terre.

— Vous dépenserez deux fois plus en chaise qu'en bateau, répartit *Lieou*, et peut-être que vos jours ne seront pas moins exposés que sur l'eau.

— Je ne prendrai point de chaise ; j'irai simplement à pied.

— Vous êtes d'une santé faible et délicate. Comment aurez-vous la force de faire un long voyage?

— Monsieur, reprit *Lieou-ki*, vous connaissez le proverbe : *Quand on a de l'argent, on s'en sert ; quand on n'en a point, il ne faut compter que sur soi-même.* Dénué de tout comme je le suis, qu'ai-je à redouter sur la route?

— L'affaire n'est pas difficile à arranger, s'écria *Lieou*, après avoir réfléchi quelques ins-

tans en lui-même. Aussitôt il pria sa femme de préparer du vin et quelques plats de viande, pour offrir à *Lieou-ki* le repas du départ.

Après que les deux amis eurent bu ensemble jusqu'à la moitié de la nuit :—Monsieur, dit *Lieou* les yeux humectés de larmes, nous nous sommes rencontrés dans cette vie comme deux mous ses légères qui sont poussées l'une vers l'autre par les eaux du fleuve. Depuis près d'un an que nous sommes ensemble, nous en avons contracté mutuellement un attachement plus intime que celui qu'inspirent la naissance et les liens de famille. Mon cœur se serre de tristesse quand je songe que nous allons nous séparer; cependant les obsèques d'un père et d'une mère sont pour un fils l'affaire la plus noble et la plus importante de la vie. Vous pouvez partir : il ne me convient pas de retarder davantage l'accomplissement de ce devoir sacré; mais, une fois que vous serez parti, qui sait si, dans la suite, il me sera permis de vous revoir?

Il dit et pousse de profonds soupirs. Madame *Lieou* et le jeune *Lieou-fang* ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement.

—Hélas! s'écria *Lieou-ki* en pleurant, vous savez combien il m'est pénible de me séparer

de vous ; mais, après les jours prescrits pour le deuil, je marcherai la nuit même, s'il le faut, pour venir vous rendre mes devoirs. Je vous en prie, ne vous abandonnez pas ainsi aux larmes et à la douleur.

— Moi et ma femme, répondit *Lieou*, nous touchons bientôt à soixante-dix ans. Notre frêle existence ressemble maintenant à la flamme tremblante d'une lampe exposée au souffle du vent. Chaque matin, à peine espérons-nous la conserver jusqu'au soir. Quand votre deuil sera passé et que vous viendrez ici, qui sait si nous serons encore du monde? Si vous ne nous quittez pas pour toujours, je vous en prie, aussitôt que vous aurez achevé les obsèques de vos parens et déposé dans la tombe leurs restes inanimés, revenez promptement nous voir. Je demanderais cette faveur à un ami d'un jour; mais vous, vous m'avez montré long-temps la tendresse d'un fils, et vous m'avez juré un éternel attachement!

— Puisque tel est votre desir, répondit *Lieou-ki*, comment pourrai-je ne pas y répondre avec empressement?

Le reste de la nuit se passa ainsi en plaintes touchantes et en tendres protestations.

Le lendemain matin, madame *Lieou* se leva de bonne heure et prépara du vin et du riz, qu'elle fit prendre à *Lieou-ki.*

Lieou prit un paquet et le déposa sur la table; ensuite il dit à *Lieou-fang* d'aller derrière la maison et d'amener le mulet qui était dans l'écurie.

— Mon jeune ami, dit-il à *Lieou-ki*, j'ai cette bête depuis long-temps, je m'en sers rarement et jamais je ne l'ai prise pour faire de longs voyages; mais je vous la donne pour une excellente monture. Vous épargnerez ainsi les frais d'une chaise à porteurs. Dans ce paquet vous trouverez une couverture de lit et quelques vêtemens d'étoffe épaisse pour vous garantir sur la route du vent et du froid.

Lieou tira ensuite de sa manche un rouleau d'argent et le lui offrit. —Avec ces dix onces d'argent, lui dit-il, vous pourrez subvenir aux dépenses de votre voyage; mais, après avoir terminé les affaires qui vous occupent, soyez fidèle à la parole que vous m'avez donnée, et revenez en toute hâte.

Lieou-ki, en voyant les bontés dont le comblait *Lieou*, se prosterna devant lui jusqu'à terre. — Monsieur, lui dit-il d'une voix émue, après

avoir reçu de vous d'aussi grands bienfaits, il m'est impossible d'acquitter en cette vie la dette de ma reconnaissance; mais, dans la vie future, je veux vous servir pour récompenser, au moins autant qu'il sera en moi, vos soins généreux et les services sans nombre que vous m'avez rendus.

— Que parlez-vous de reconnaissance? répartit *Lieou*; je n'ai fait que remplir bien imparfaitement les devoirs que l'humanité m'imposait.

Lieou-ki prit le paquet et le coffre de bambou, et les mit sur la monture; ensuite il fit ses adieux et partit.

M. et madame *Lieou* le reconduisirent jusqu'au seuil de la porte et reçurent ses adieux en pleurant. *Lieou-fang*, ne pouvant se séparer de son ami, l'accompagna l'espace de dix *lis* (une lieue), et enfin ils s'éloignèrent l'un de l'autre, en donnant les marques de la plus vive douleur.

« On se rencontre comme deux mousses pous-
« sées par les eaux; on forme une amitié plus
« forte que les liens du sang : mais un matin il
« faut se séparer; on gémit, on verse un tor-
« rent de larmes. A peine avons-nous cessé
« d'entendre le coursier qui emporte notre

« ami, notre ame inquiète est agitée de mille « songes. Son image nous suit partout. Dans le « pavillon de repos, dans la salle d'étude, nous « le voyons et nous nous entretenons avec lui. »

Lieou-ki marcha jour et nuit. Au bout de quelque temps il revit son pays natal, situé dans le *Chan-toung*. Pouvait-il se douter que les pluies qui étaient tombées par torrens avaient fait déborder le fleuve Jaune, et que le village de *Tchang-tsieou* avait été englouti sous les eaux? Les hommes et les animaux, les chaumières et les maisons, tout avait disparu.

Lieou-ki, ne trouvant d'asile nulle part, se vit obligé de s'arrêter dans une hôtellerie d'un village voisin, espérant obtenir une place convenable pour ensevelir ses parens. Il alla de tous côtés et prit des informations sur toutes les personnes de sa famille; mais il n'en découvrit pas une seule : elles avaient péri avec le reste des habitans.

Après qu'il eut fait un séjour de trois mois dans ce pays désolé, ses dix onces d'argent, destinés aux frais du voyage, touchaient à leur fin. — Si je dépense tout mon argent, se dit-il avec inquiétude, que deviendrai-je dans cette contrée déserte? Ne vaut-il pas mieux retour-

ner dans le village de *Wou?* Je demanderai au bon *Lieou* quelques pieds de terre pour ensevelir les restes de mes parens, et, s'il veut agréer mes services, je demeurerai auprès de lui.

Cette résolution prise, il paie le maître de l'hôtellerie, s'élance sur sa monture et marche jour et nuit, jusqu'à ce qu'il soit arrivé a la maison de *Lieou.* Il voit quelqu'un dans la boutique. C'était *Lieou-fang*, qui tenait un livre et était occupé à étudier.

— Mon frère, s'écrie *Lieou-ki*, comment se portent votre père et votre mère depuis mon départ?

Lieou-fang lève les yeux et reconnaît *Lieou-ki.* Il laisse son livre, va recevoir son frère, et, prenant le mulet par la bride, le conduit jusqu'à la porte de la maison. Dès qu'il eut ôté les bagages et fait un salut à *Lieou-ki* : —Mon père et ma mère sont ici, lui dit-il; depuis votre départ, ils n'ont cessé de penser à vous; il est impossible de venir plus à propos.

En disant ces mots, il le prend par la main, et entre avec lui dans la salle où se trouvaient M. et madame *Lieou.*

—Mon jeune ami, s'écria le vieillard, vous

avez pensé nous faire mourir d'inquiétude. Quel bonheur que le ciel vous rende à nos vœux!

Lieou-ki, s'approchant de lui, se prosterne jusqu'à terre et lui fait une profonde salutation.

Après les cérémonies d'usage :—Je pense, dit *Lieou*, que l'affaire qui vous occupait est heureusement terminée, et que vous avez rendu à vos respectables parens les devoirs qu'impose la piété filiale.

Lieou-ki lui raconta en pleurant tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation.—Mon pays natal, ajouta-t-il, n'est plus maintenant qu'un lieu isolé; un seul homme pourrait à peine y trouver un asile. Je rapporte avec moi les ossemens de mes parens, et j'ose vous demander quelques pieds de terre pour les y ensevelir avec tous les honneurs prescrits par les rites. Mon unique désir est de vous saluer du nom de père et de demeurer auprès de vous, pour vous rendre du matin au soir les devoirs d'un fils, et vous servir jusqu'à la fin de vos jours. Mais j'ignore si vous daignerez mettre le comble à mes vœux.

— Pour de la terre vacante, répondit *Lieou*, ce n'est point ce qui manque ici. Vous pouvez

choisir l'endroit qui vous conviendra. Quant à vous tenir lieu de père, je crains d'en être trop indigne.

—Si vous vous excusez de la sorte, répondit *Lieou*, c'est évidemment refuser de me prendre pour votre fils. Je vous en supplie, ne repoussez pas ma prière.

Lieou et sa femme, cédant à ses instances, prennent chacun un siége et s'asseoient. *Lieou-ki* se place entre eux, et après avoir fait les révérences prescrites, les salue du nom de père et de mère. Ensuite il va chercher les restes de ses parens et les dépose dans un tombeau élevé derrière la maison.

Depuis cette époque, les deux frères rivalisèrent de soins pour faire prospérer le commerce de leurs parens adoptifs. Ils montraient pour leur père et leur mère les plus tendres attentions et leur rendaient tous les devoirs qu'inspire la piété filiale. De leur côté, *Lieou* et sa femme, voyant leurs relations s'étendre de jour en jour, et leurs affaires prendre un aspect florissant, bénissaient le ciel de leur avoir donné des enfans aussi accomplis.

Dans tout le village il n'y avait personne qui n enviât le bonheur de *Lieou*. Tout le monde

voyait dans cette faveur inespérée la récompense de ses vertus.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de l'éclair qui sillonne la nue. Il y avait déjà près d'un an que M. et madame *Lieou* vivaient avec leurs enfans adoptifs et jouissaient d'une heureuse aisance, fruit d'une active industrie, lorsque tout à coup ils tombent malades. *Lieou-fang* et *Lieou-ki* les veillaient jour et nuit, et oubliaient même de délier leur ceinture pour prendre quelques instans de repos. On offrit des sacrifices aux dieux, on appela les médecins les plus habiles; tout fut inutile.

Les deux frères, ayant perdu tout espoir, étaient plongés dans la douleur. Mais, craignant encore d'alarmer leurs parens et de leur faire pressentir leur fin prochaine, ils s'efforçaient de paraître sans inquiétude, et leur adressaient des paroles consolantes. Souvent, le cœur gonflé de soupirs, ils se retiraient à l'écart et donnaient un libre cours à leurs larmes.

Lieou, sentant sa fin approcher, appela ses deux fils auprès de son lit pour leur donner ses dernières instructions.—Mes enfans, leur dit-il, ma femme et moi nous étions sans postérité, et nous semblions condamnés à être privés après

notre mort de sacrifices funèbres. Mais soudain le ciel a eu pitié de nous et vous a envoyés pour nous tenir lieu de fils. Quoique vous ne fussiez qu'adoptifs, vous nous avez aimés avec autant de tendresse que si nous vous eussions donné le jour. Maintenant nous pouvons mourir sans regret.

Mais quand nous aurons quitté la vie, redoublez de zèle et d'efforts pour faire prospérer votre commerce et conserver le faible héritage que nous vous avons laissé. En songeant à votre bonne intelligence et à l'heureuse activité qui vous anime, nous pourrons reposer tranquilles auprès des sept fontaines qui arrosent le sombre empire.

Les deux fils, fondant en larmes, reçurent à genoux ces dernières instructions.

Lieou et sa femme languirent encore deux jours ; le troisième ils avaient fermé les yeux.

Nous essaierions en vain de peindre la douleur des deux enfans. Ils pleurent, ils gémissent, ils accusent le ciel et la terre ; ils voudraient donner leur vie pour celle de leurs parens, ou du moins les suivre dans la tombe.

Aussitôt ils préparèrent avec toute la magnificence possible les cercueils et les linceuls fu-

nèbres, et firent appeler plusieurs bonzes pour réciter pendant neuf jours l'office des morts et faire passer leur ame dans un état plus heureux.

Après avoir enseveli leurs parens adoptifs, les deux frères font construire un vaste tombeau pour y déposer les restes de leur père et de leur mère.

Lieou-fang partit aussitôt pour la capitale et rapporta avec lui les ossemens de sa mère.

Quand tout fut préparé, et qu'ils eurent chosi un jour heureux, ils placent au milieu du tombeau *Lieou* et sa femme; puis *Lieou-ki* dépose les ossemens de son père à gauche et *Lieou-fang* ceux de sa mère du côté droit. Les trois cercueils étaient rangés sur une même ligne comme trois perles d'une parfaite ressemblance.

Tous les habitans du village qui avaient admiré la probité et l'humanité de *Lieou*, et qui étaient pénétrés de respect pour la piété filiale de ses deux fils, vinrent aux funérailles et donnèrent les marques de la plus vive douleur.

Depuis la mort de leurs parens, *Lieou-ki* et *Lieou-fang* mangeaient à la même table et partageaient le même lit. Leurs rapports mutuels et l'habitude de vivre comme des frères n'avaient fait que fortifier leur amitié et resserrer les liens

qui les unissaient. Bientôt ils cédèrent leur commerce de vin et ouvrirent un magasin d'étoffes.

Les marchands des différentes provinces, qui voyaient briller dans ces jeunes gens tant de droiture et de probité, vantaient partout la qualité et le prix modéré de leurs étoffes, et étendaient au loin leur réputation. Du matin au soir les acheteurs venaient en foule chez eux et leur magasin ne désemplissait pas.

En moins de deux ans ils amassèrent une fortune qui surpassait de beaucoup celle qu'ils avaient reçue de *Lieou*.

Dans le village il y avait plusieurs riches propriétaires qui, voyant que ces deux jeunes gens étaient à la tête d'un commerce florissant et n'avaient pas encore songé à s'établir, envoyèrent vers eux des entremetteurs de mariage pour leur faire des propositions.

Lieou-ki avait bien le désir de prendre une compagne, mais *Lieou-fang* refusait absolument de suivre son exemple.

— Mon frère, lui disait *Lieou-ki*, vous avez aujourd'hui dix-neuf ans, moi j'en ai vingt-deux : voici le moment convenable pour choisir une épouse, afin d'avoir des enfans et donner

une postérité à nos parens légitimes et adoptifs. J'ignore pourquoi mon frère blâme cette résolution.

— Nous sommes dans la force de l'âge, répondit *Lieou-fang*; à quelle époque de la vie peut-on mieux se livrer aux soins du commerce et déployer son industrie? Avons-nous le temps de nous occuper de mariage? D'ailleurs nous vivons depuis long-temps comme des frères, et nous avons formé une association pleine de charmes; peut-on espérer un bonheur plus doux! Si par hasard vous épousez une personne d'un mauvais naturel, sa présence entravera votre commerce et sera pour vous une source de chagrins continuels. Ne vaut-il pas mieux rester unis et renoncer au mariage?

— Vous connaissez le proverbe, dit *Lieou-ki*: *Sans femme, point de bonne maison.* Pendant que nous sommes dans le magasin, occupés des détails du commerce, nous n'avons personne qui prenne soin de notre ménage. Maintenant que nos relations s'étendent de jour en jour, supposez qu'il nous vienne quelques étrangers, nous n'avons personne pour les recevoir d'une manière convenable et faire les honneurs de notre maison. Dites-moi, je vous prie, quelle

figure nous ferons dans le monde. Mais ceci n'est encore qu'une bagatelle. Lorsque dans l'origine le bon *Lieou* nous adopta pour ses deux fils, son unique espoir était d'avoir une postérité qui garderait d'âge en âge son tombeau et offrirait des sacrifices à sa cendre. Mais si vous refusez de vous marier, vous détruisez toutes ses espérances, vous répondez à ses bienfaits par la plus noire ingratitude. De quel front soutiendrez-vous les reproches qu'il vous adressera dans le sombre empire?

Lieou-ki ramenait sans cesse la conversation sur le même sujet; mais *Lieou-fang*, répétant toujours les mêmes excuses, refusait absolument de céder à ses instances.

Lieou-ki, voyant l'obstination de son frère, n'osait se marier seul, et former sans lui l'établissement qu'il méditait. Un jour qu'il était allé faire visite à un de ses amis intimes nommé *Kin-ta-lang*, la conversation tomba par hasard sur le chapitre du mariage. *Lieou-ki* raconta en détail le refus et les excuses de *Lieou-fang*. — J'ignore, ajouta-t-il, quels peuvent être les motifs d'une telle conduite.

— Cela n'est pas difficile à deviner, s'écria en riant *Kin-ta-lang*. Vous êtes, il est vrai,

associés ensemble, et c'est par vos efforts réunis que vous avez élevé une maison aussi florissante. Mais comme votre jeune frère est venu ici avant vous, il compte peut-être avoir plus de droits à la fortune de *Lieou* et ne serait pas fâché de vous voir marié le premier. Voilà, selon moi, l'énigme de toute sa conduite et le motif de ses vaines excuses.

— Mon jeune frère est plein de droiture et de sincérité, reprit *Lieou-ki*; il est impossible qu'il se laisse guider par de telles considérations.

— Votre frère est dans la fleur de la jeunesse, ajouta *Kin-ta-lang*; il est doué d'un esprit juste et d'une rare pénétration. Pensez-vous qu'il ignore les avantages du mariage et le bonheur d'une heureuse union? Essayez un autre moyen, envoyez sous main une personne chargée de sonder ses intentions et de lui faire des propositions de mariage. Je vous réponds de son consentement.

Lieou-ki était ébranlé par ces raisons; mais il conservait encore quelques doutes sur le succès de la démarche que lui conseillait son ami. Il prend congé de lui et se retire.

A peine a-t-il fait quelques pas qu'il ren-

contre deux entremetteuses de mariage. C'était justement lui qu'elles venaient trouver, afin de lui faire des propositions pour son jeune frère. La jeune personne dont il s'agissait était la fille d'un riche marchand de soieries nommé *Tsouï-san.* La comparaison de l'heure de leur naissance et des caractères dont se composait leur billet d'âge offrait une correspondance parfaite et annonçait l'union la mieux assortie.

— Ce parti conviendrait à merveille à mon jeune frère, dit *Lieou-ki;* mais il a quelque chose de fort singulier. A la vue d'un homme son front se couvre de rougeur et il est impossible d'aborder en sa présence la question du mariage. Allez le trouver secrètement, et glissez-lui la proposition qui vous amène. Si vous réussissez à vaincre ses refus, comptez sur ma reconnaissance. Pour moi, je ne m'en retournerai point ; je vais m'asseoir dans cette boutique, qui est à l'entrée de la rue, en attendant votre réponse.

Les deux femmes le quittent et se rendent chez *Lieou-fang.* Au bout de quelques instans, elles furent de retour.

— Monsieur, disent-elles à *Lieou-ki*, votre jeune frère est vraiment un homme singulier.

Nous avons employé mille moyens de persuasion : tout a été inutile. Il a refusé nettement d'écouter nos propositions, et, comme nous insistions, il s'est emporté et nous a congédiées de la manière la plus désobligeante.

Lieou-ki commença à se persuader que les refus de *Lieou-fang* étaient sincères ; mais il ne pouvait en deviner la cause.

Un jour il vit sur une poutre une hirondelle occupée à construire son nid. Il prit un pinceau, et, pour sonder encore les intentions de *Lieou-fang*, il écrivit sur le mur plusieurs vers, dont voici le sens :

« Les hirondelles construisent leur nid. Deux à deux elles apportent matin et soir l'argile nécessaire pour leur frêle demeure. Elles s'aident mutuellement et partagent les mêmes soins et les mêmes fatigues. Si le mâle ne cherchait point une compagne pour avoir de jeunes nourrissons et se donner une postérité, à la fin de l'année le nid se trouverait vide. »

Lieou-fang, ayant vu ces vers, les lut plusieurs fois en souriant ; puis, prenant le pinceau, il écrivit les suivans sur les mêmes rimes :

« Les hirondelles construisent leur nid ; deux à deux elles rasent la plaine ou s'élèvent dans

les airs. Il y a bien long-temps que le ciel a établi les rapports qui attachent le mâle à sa compagne. Quand celle-ci a trouvé un époux, tous ses vœux sont satisfaits. Mais arrive-t-il jamais que l'époux ne reconnaisse pas sa compagne ? »

— D'après le sens renfermé dans ces vers, s'écria *Lieou-ki* rempli d'étonnement, mon frère est une demoiselle. J'étais surpris en effet de la délicatesse de sa taille et de la douceur de sa voix. La nuit, lorsque nous partagions le même lit, il n'ôtait jamais son vêtement de dessous. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, il restait couvert d'un double habillement. Quoi qu'il en soit, tous mes doutes ne sont point encore entièrement dissipés. Je n'ose aller à la légère lui faire part de l'idée qui m'a frappé.

De suite il alla chez *Kin-ta-lang* et lui récita ses vers sur le nid d'hirondelle ainsi que la réponse de *Lieou-fang*.

— Cela est clair comme le jour, s'écria *Kin-ta-lang*, il n'y a plus à en douter, votre frère est une jeune fille. Mais, puisque vous avez partagé le même lit pendant plusieurs années, comment n'avez-vous pas découvert ce mystère ?

Lieou-ki lui raconta l'extrême réserve de son frère et le soin qu'il avait eu de ne jamais quitter ses vêtemens en sa présence.

— C'est cela même, reprit *Kin-ta-lang;* nous n'avons plus besoin de nouveaux éclaircissemens. Mais maintenant vous devez lui parler franchement ; vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Nous sommes liés ensemble depuis bien long-temps, et notre affection est celle de deux frères tendrement unis. Comment oserais-je ouvrir la bouche sur un tel sujet?

— Si c'est en effet une demoiselle, dit *Kin-ta-lang*, qui empêche que vous ne deveniez son époux? Cette union ne fera que fortifier et embellir les sentimens qui vous animent l'un pour l'autre.

Après avoir causé quelque temps, *Kin-ta-lang* fit servir à manger. *Lieou-ki* resta à table avec son ami, et il était déjà fort tard quand il songea à s'en retourner chez lui.

Lieou-fang vint le recevoir, et, le voyant un peu étourdi par les fumées du vin, il lui donna le bras et le conduisit jusque dans sa chambre.

— Où êtes-vous resté à boire? lui dit-il.

Comment, mon frère, pouvez-vous revenir à une heure aussi avancée? J'ai pensé mourir d'inquiétude.

— Je me trouvais par hasard chez M. *Kin-ta-lang* : nous bûmes quelques tasses, et, tout en causant, nous sommes restés ensemble jusqu'à la nuit.

Quoique *Lieou-ki* fût occupé à parler, il regardait attentivement *Lieou-fang*. Auparavant, lorsque son attention n'était point encore éveillée, il ne s'était nullement aperçu que son ami fût une demoiselle. Mais aujourd'hui qu'il avait l'esprit frappé de cette idée, plus il le regardait, plus ses doutes se changeaient en certitude. Néanmoins, il n'osait lui communiquer les doutes qui l'agitaient. Ne pouvant résister au désir d'éclaircir ce mystère et d'acquérir une entière conviction, il eut encore recours à la poésie. — Mon frère, dit-il à *Lieou-fang*, j'admire les vers que vous avez composés sur le nid d'hirondelle, mais je suis trop dépourvu de talens pour écrire avec la même élégance. Oserai-je vous prier d'en faire encore quelques-uns sur le même sujet?

Lieou-fang prit en riant un pinceau et du papier et écrivit les lignes suivantes :

« Les hirondelles bâtissent leur nid ; le mâle et sa compagne s'aident mutuellement et se répondent par de tendres cris. Ils craignent de laisser passer en vain les jours de leur printemps, et préparent d'avance le berceau qui doit recevoir leur jeune famille. Qui ne plaindrait la jeune *Sicou-li*, dont la beauté égale le jaspe le plus pur ? A quoi tient-il que le prince du pays de *Tsou* ne reconnaisse pas son épouse ? »

Lieou-ki prend les vers, et après les avoir lus :—Mon frère, s'écria-t-il, vous êtes donc réellement une demoiselle !

A ces mots *Lieou-fang* baisse les yeux sans répondre, et tout son visage se colore d'une vive rougeur.

— Nous nous aimons l'un l'autre, reprend *Lieou-ki*, avec toute la tendresse que font naître les liens du sang. Pourquoi me cacher plus long-temps la vérité ? Mais j'oserai vous demander pourquoi vous avez toujours conservé ce costume.

—Après avoir perdu ma mère, répondit *Lieou-fang*, j'accompagnai mon père et je retournai avec lui dans mon pays natal. Votre servante a adopté les vêtemens d'homme, parce

qu'elle craignait qu'il n'y eût pour elle quelque inconvénient à voyager à pied sous les habits qui conviennent à son sexe. Ayant ensuite perdu mon père, et n'ayant pu l'ensevelir près de ma mère, je désirais de trouver un endroit où je pusse me fixer et y déposer les restes de mes parens. Le ciel a permis que je trouvasse un père adoptif qui, en me laissant une partie de sa fortune, m'a donné les moyens de les ensevelir d'une manière convenable. Je vais aujourd'hui vous parler sans détour. Voyant que notre fortune était encore peu avancée, et craignant que vous ne pussiez réussir seul, j'ai différé à dessein, et j'ai tâché de retarder l'époque de notre établissement. Mais à présent que vous me pressez de prendre un époux, je ne puis m'empêcher de vous dire la vérité.

— Mon frère, reprend *Lieou-ki*, par cette conduite vous avez accompli une œuvre difficile et digne des plus grands éloges; elle montre une force d'ame au-dessus de votre âge et de votre sexe. Si j'en juge par le sens des vers que vous avez composés, vous semblez partager mes sentimens et répondre à mes vœux. Nous nous sommes rencontrés dans la vie comme deux mousses légères poussées l'une vers l'autre par

les eaux du fleuve, après avoir été, pendant plusieurs années le jouet des flots et des vents. Auparavant, nous étions frères, maintenant nous sommes époux ; c'est au ciel seul que nous devons ce bonheur inespéré. Si vous daignez consentir à mes vœux, nous formerons une union qui ne se dissoudra qu'à la mort.

—Votre désir est aussi le mien, répondit *Leiou-fang*, et cette félicité que vous vous promettez est également l'objet de mes espérances. Les *trois* tombes de nos parens se trouvent ensemble dans ce lieu. Si je prenais un autre époux, comment pourrais-je visiter soir et matin le sépulcre où repose ma mère? D'ailleurs mes parens adoptifs m'ont constamment traitée comme si j'eusse été leur propre enfant. Si j'abandonnais cette maison qui renferme ce que j'ai de plus cher au monde, quelle joie pourrais-je goûter le reste de mes jours? O mon frère, si vous ne me trouvez pas trop dépourvue d'agrémens, permettez-moi de rester avec vous pour garder les tombes de nos parens et leur offrir des sacrifices funèbres ; voilà le vœu le plus ardent que forme votre servante. Mais ce serait blesser les rites que de nous unir sans employer une entremetteuse de mariage Nous devons

aussi nous mettre à l'abri de tout soupçon et éviter de donner prise à la malignité.

Dès ce soir même *Lieou-ki* et *Lieou-fang* eurent une chambre séparée. Le lendemain *Lieou-ki* alla informer *Kin-ta-lang* de tout ce qui s'était passé, et pria l'épouse de son ami de remplir auprès de *Lieou-fang* l'office d'entremetteuse de mariage.

Lieou-fang prit les vêtemens qui convenaient à son sexe, et après avoir choisi un jour heureux alla avec *Lieou-ki* près des tombes de ses parens et leur offrit un sacrifice funèbre. Ensuite ils firent allumer une multitude innombrable de lanternes et préparèrent pour les noces un festin magnifique. Cet événement répandit la joie dans tout le village. Il n'y avait personne qui ne le racontât avec l'accent de l'admiration. On exaltait en même temps la probité, la pitié filiale et la rare pureté de mœurs dont *Lieou* et ses deux enfans avaient offert le modèle.

Lieou-ki et *Lieou-fang*, devenus époux, s'aimèrent tendrement, et eurent toujours l'un pour l'autre les mêmes attentions et les mêmes égards que deux hôtes prévenans et respectueux. Ils acquirent une fortune immense et eurent un grand nombre d'enfans dont plusieurs vivent

encore aujourd'hui. L'endroit qu'ils avaient habité fut surnommé *le village des trois justes*, comme l'attestent plusieurs vers dont voici le sens :

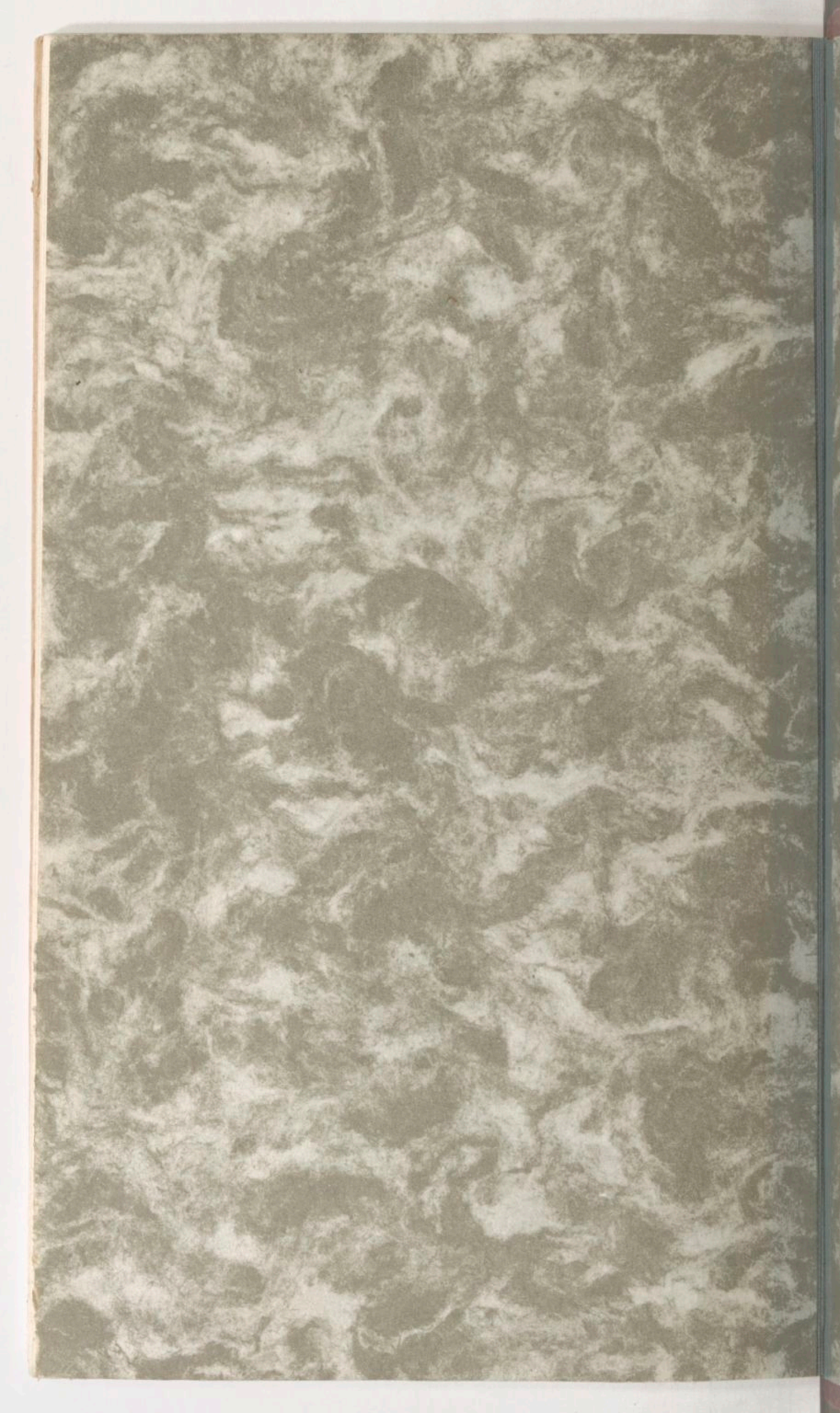
« Des parens qui ne s'aiment point deviennent aussi étrangers les uns pour les autres que les barbares de *Wou* et de *Yeou* ;

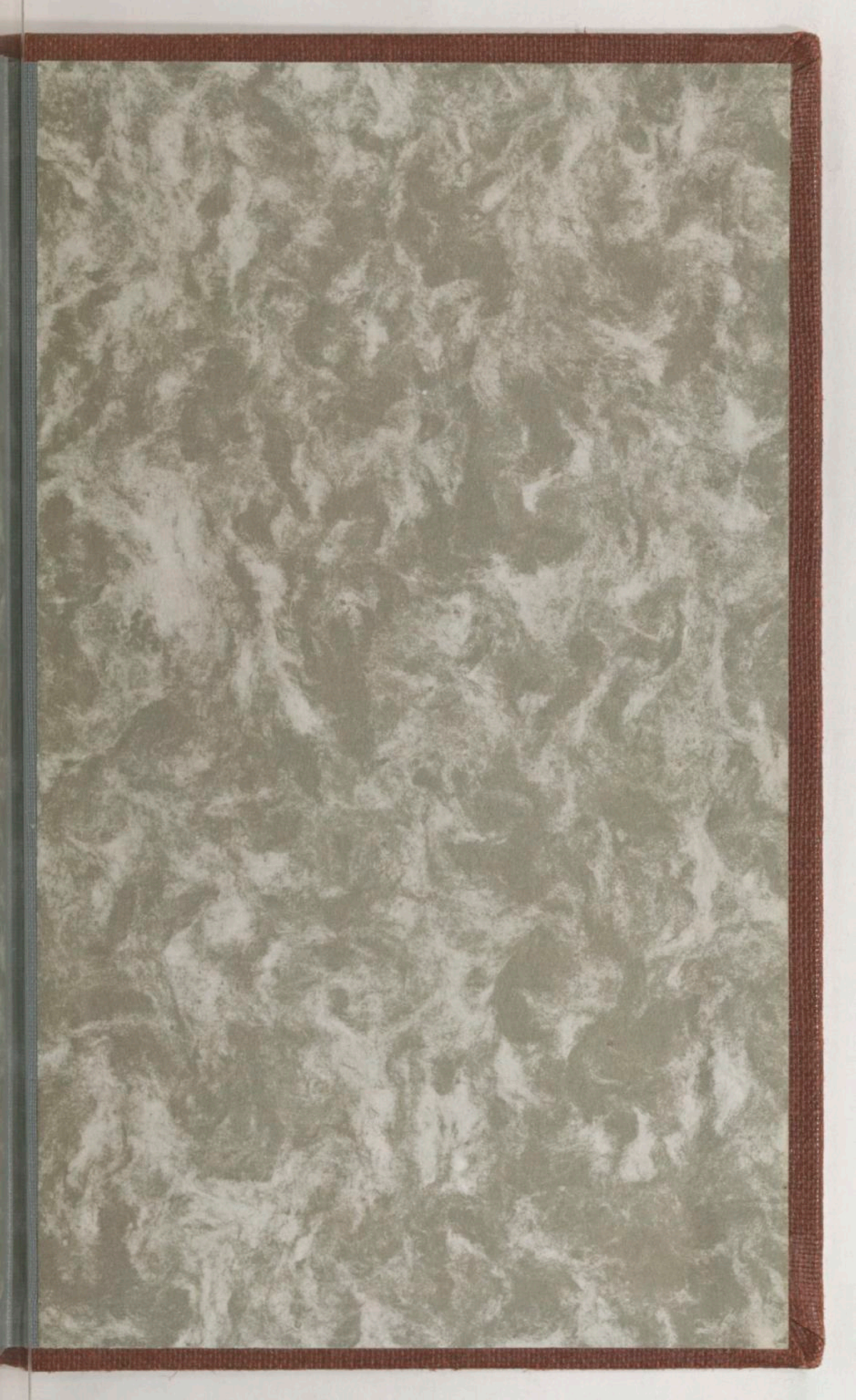
« Mais des étrangers qu'anime la justice deviennent aussi intimes que s'ils étaient unis par les liens du sang.

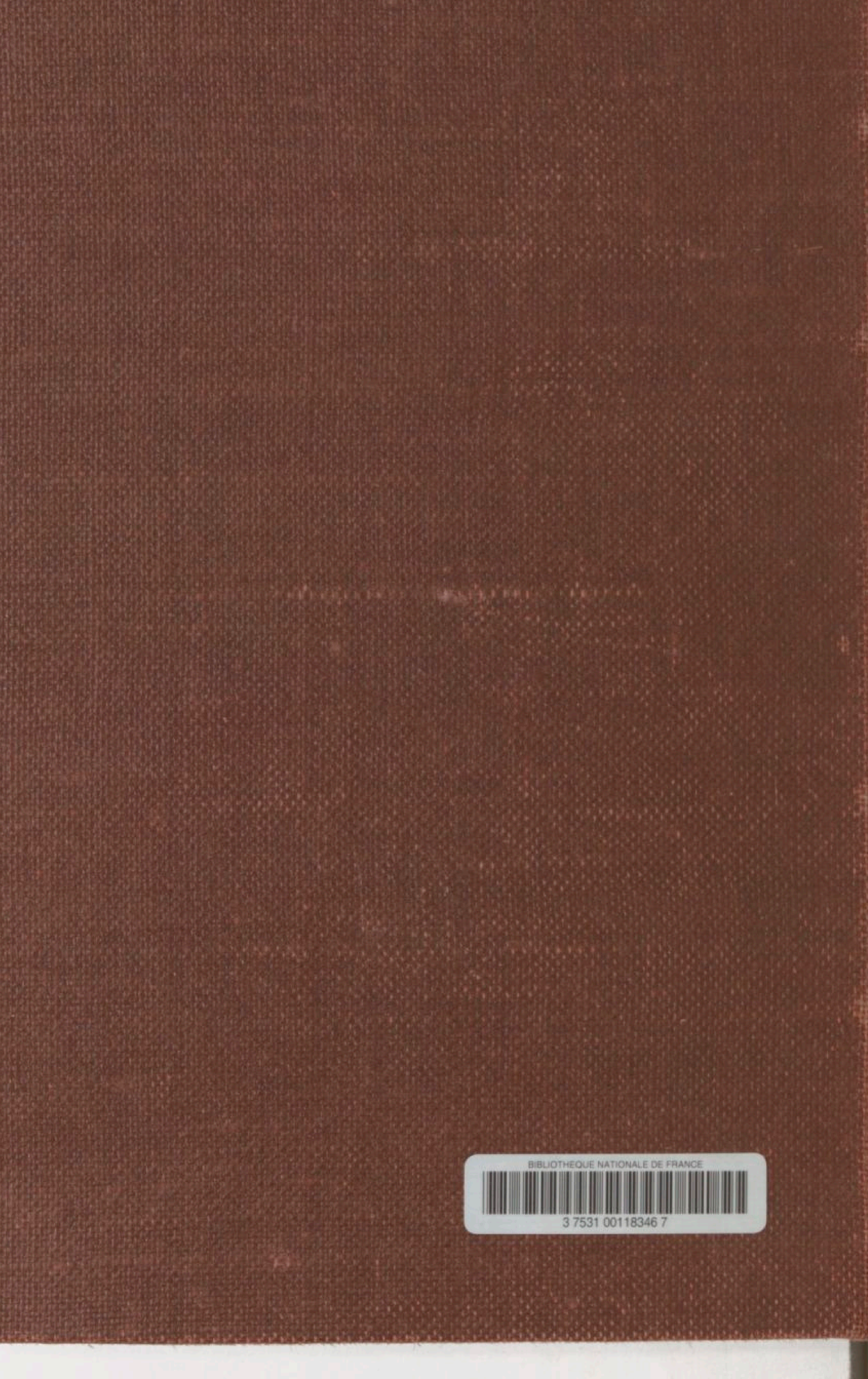
« Le *village des trois justes* retentit sans cesse des louanges de *Lieou-fang ;* pendant mille années le pays situé à l'ouest du fleuve Jaune gardera le souvenir de *Lieou-ki.* »

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00118346 7